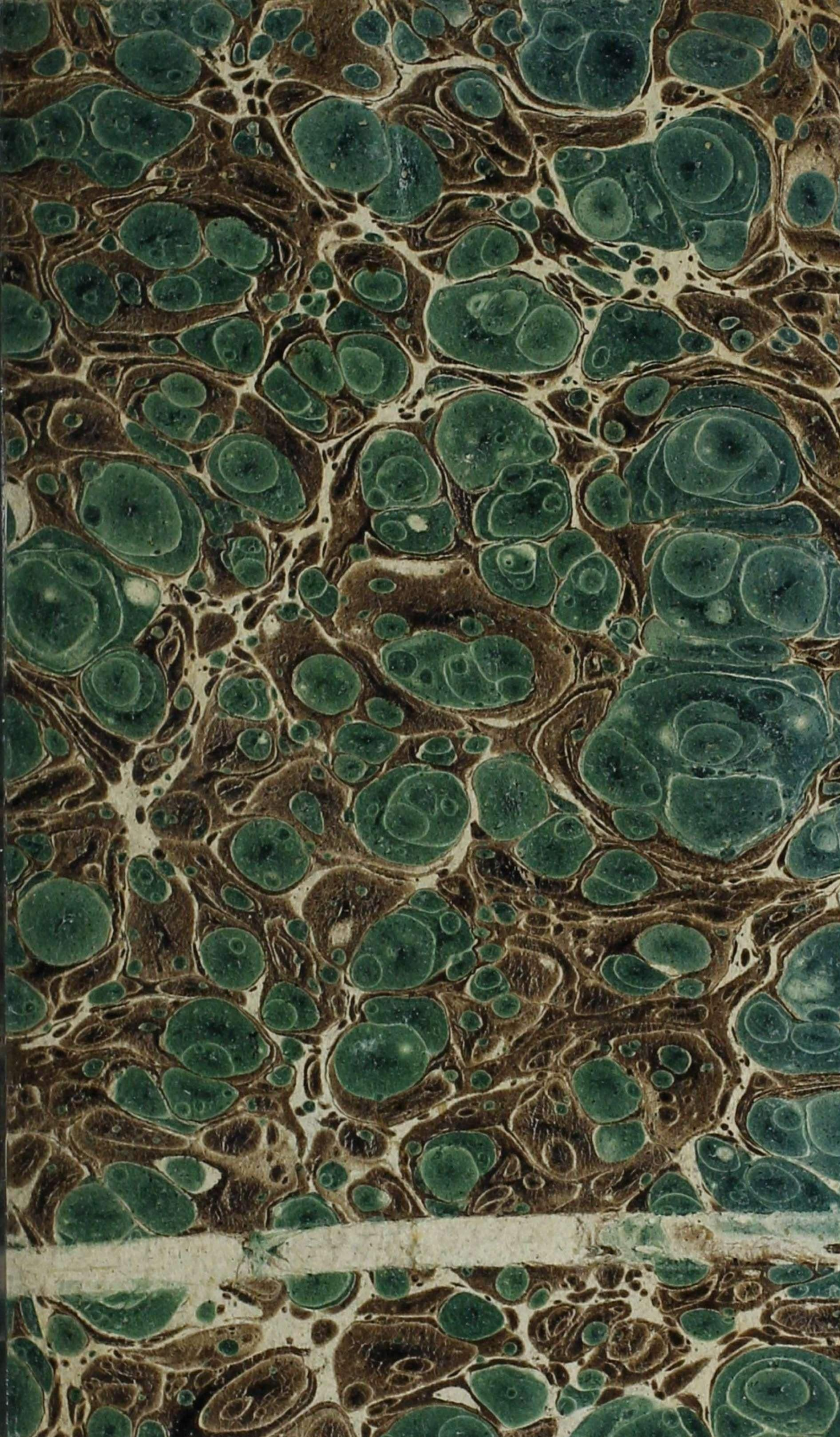


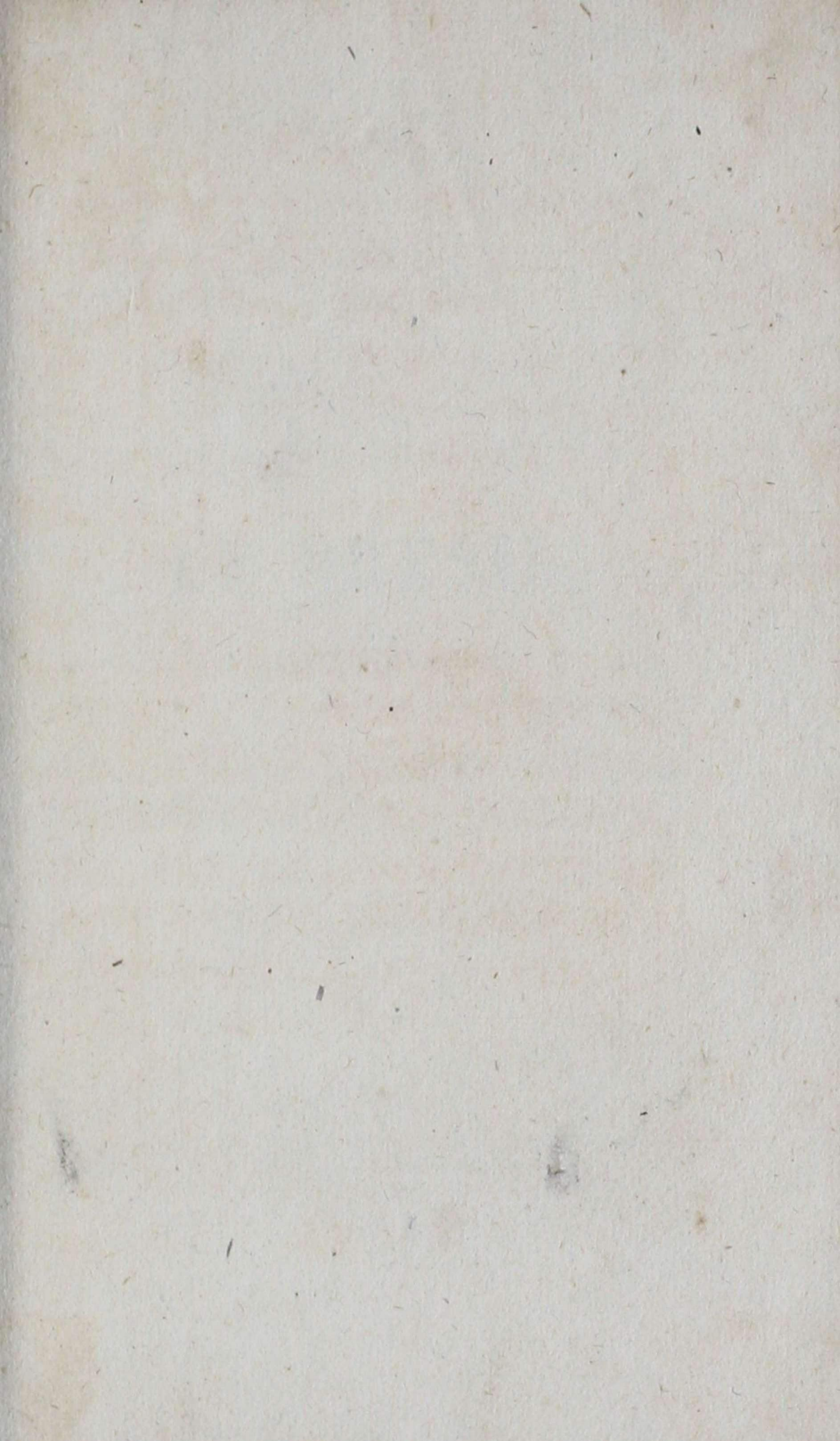


Le ne fay rien
sans
Gayeté

(Montaigne, Des livres)

Ex Libris
José Mindlin





LE BRÉSIL.

DE L'IMPRIMERIE DE PILLET AÎNÉ.

LE BRÉSIL,

OU

HISTOIRE, MOEURS,

USAGES ET COUTUMES

DES HABITANS DE CE ROYAUME;

PAR M. HIPPOLYTE TAUNAY,

Correspondant du Muséum d'histoire naturelle de Paris,

ET M. FERDINAND DENIS,

Membre de l'Athénée des sciences, lettres et arts de Paris.

Ouvrage orné de nombreuses gravures d'après les
dessins faits dans le pays par M. H. Taunay.

TOME SIXIÈME.

PARIS,

NEPVEU, PASSAGE DES PANORAMAS, N^o 26.

1822.

LE BRÉSIL,

HISTOIRE, MŒURS,

USAGES ET COÛTUMES

DES HAÏTIENS DE CE ROYAUME

PAR M. MÉRLOTTE TAYNA

Correspondant de l'Institut de France, et de l'Académie des Sciences, des Lettres et des Arts de Paris.

ET M. RICHARD DESSIS,

Maître de l'École des Langues Orientales, et de l'École des Langues de Paris.

On trouve chez les Libraires de Paris, et chez les Bacheliers de la Faculté de Médecine, le prix de la Bibliothèque de la Faculté de Médecine, et de la Bibliothèque de la Faculté de Théologie.

TOME SIXIÈME

PARIS,

chez les Libraires de Paris, et chez les Bacheliers de la Faculté de Médecine, et de la Faculté de Théologie.

1821.

LE BRÉSIL.



APPENDICE.



ON ne saurait recueillir avec trop de soin les documens fournis par les anciens voyageurs , surtout dans ce qui a rapport à l'Amérique , puisque c'est par eux que l'on peut apprendre à connaître les mœurs des premiers habitans de cette vaste partie du monde , et les comparer à celles des sauvages encore existans. Les notes prises sur les lieux mêmes , et que le voyageur n'a pas eu le loisir de re-

voir, sont les plus importantes ; elles renferment à la vérité quelques erreurs, mais les faits ne s'y trouvent pas altérés par les idées du tems, et sont présentés dans toute leur simplicité. Les monumens de ce genre sont extrêmement rares ; cependant il en existe quelques-uns, parmi lesquels on distingue, comme le plus curieux pour le Brésil, une lettre de Vas de Caminha, compagnon de Pedralvez Cabral, adressée au roi de Portugal, et écrite à bord du premier navire européen qui aborda dans l'Amérique portugaise.

Cette lettre, conservée dans les archives de Rio-Janeiro (1), nous a

(1) M. Ayrez de Casal l'a insérée dans son ouvrage, en conservant l'ancienne or-

paru mériter d'être traduite , et a été insérée dans l'estimable journal de M. Verneur. Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en la joignant à d'autres pièces d'un vif intérêt , et nous espérons qu'elle sera favorablement accueillie , surtout à cause de son extrême naïveté , que nous avons , autant que cela était possible , tâché de conserver (1).

thographe ; elle est d'un portugais fort ancien et assez difficile à entendre.

(1) M. Denis s'était occupé depuis long-tems à rassembler les différens documens contenus dans ce volume. On verra facilement qu'ils portent tous le caractère de la vérité.



LETTRE

DE PEDRO VAS DE CAMINHA,

SUR LA DÉCOUVERTE DU BRÉSIL.



« SIRE, quoique l'amiral de votre flotte et les autres commandans aient fait connaître à V. A. (1) la découverte d'un nouveau pays qu'elle peut compter au nombre de ses possessions, je m'empresse aussi de lui donner ma relation du mieux qu'il

(1) Vas de Caminha ne donne que le titre d'Altesse au roi; mais l'on sait que les monarques portugais ne prirent que beaucoup plus tard celui de Majesté.

me sera possible ; et bien que je sois moins en état qu'un autre de le faire, j'espère qu'elle fermera les yeux sur mon ignorance , pour ne voir que la bonne volonté qui me guide ; mais pour ne point allonger mon récit , je ne donnerai pas de grands détails sur les difficultés de la navigation ; d'ailleurs , je dois laisser aux pilotes le soin d'en rendre compte.

» Partis de Belem , comme V. A. le sait déjà , le lundi 9 de mars (1500) , nous nous trouvâmes le 14 du même mois , entre huit et neuf heures du matin , par la hauteur des Canaries , assez près surtout de la plus considérable de ces îles. Nous restâmes quelque tems en calme à la distance de trois ou quatre lieues de cette terre ; mais le dimanche 22

du mois , nous distinguâmes celle de Saint-Nicolas , déterminée par Pierre Escolar , mon pilote. Le lundi suivant , on s'aperçut , à la pointe du jour , que le navire commandé par Vasco d'Athayde s'était écarté du gros de la flotte , sans pourtant qu'aucun vent ou courant contraire eût pu l'en séparer. L'amiral fit toutes les diligences possibles pour le retrouver : ce fut inutilement. Nous continuâmes notre route sans rien apercevoir de nouveau jusqu'au mardi de l'octave de Pâques , qui se trouvait être le 21 avril , époque à laquelle nous vîmes des indices certains du voisinage de la terre ; c'étaient de longues herbes , que les marins appellent bottes ou queues d'ânes. Nous étions alors à six cent

soixante ou soixante-dix lieues de la dernière île que nous avions reconnue.

» Le mercredi suivant, quelques oiseaux nommés *forabucos* vinrent se reposer à bord, et dans la soirée du même jour nous fûmes assez heureux pour apercevoir la terre. Ce qui frappa d'abord nos regards, fut une montagne assez élevée, de forme arrondie, au sud de laquelle on découvrait des chaînes de collines dont le revers descendant en pente douce était garni de grands arbres. L'amiral jugea à propos de donner à cette montagne le nom de la fête dans l'octave de laquelle nous nous trouvions; en conséquence, elle prit le nom de Monte-Pascoal (Mont-Pascal), et le pays environnant celui de Vera-Cruz. Le commandant ayant

ordonné de sonder, nous trouvâmes fond assez promptement, ce qui nous décida à jeter l'ancre par dix-neuf brasses, à environ six lieues de la côte. Nous restâmes dans cet endroit toute la nuit, et le jeudi, dans la matinée, nous fîmes voile pour porter droit sur la terre. Nos embarcations qui nous précédaient, ayant toujours trouvé de neuf à dix-sept brasses à une demi-lieue de la côte, nous jetâmes l'ancre à l'embouchure d'un fleuve, position d'où il nous était facile de distinguer sept ou huit naturels qui semblaient parcourir le rivage. Nous mîmes nos chaloupes à la mer, et tous nos capitaines se rendirent à bord du vaisseau commandant, où l'on tint conseil sur ce qu'il était convenable de faire. Le résultat de la délibération fut d'en-

voyer à terre Nicolas Coelho , pour visiter le fleuve. Tandis qu'il se préparait à exécuter les ordres qu'il venait de recevoir , nous vîmes accourir sur les deux rives quelques sauvages ; ils étaient réunis au nombre de vingt , entièrement nus , et portant à la main leurs arcs et leurs flèches ; ils n'hésitèrent pas à venir tout près de l'embarcation ; mais à un signe de Nicolas Coelho , ils déposèrent tous leurs armes. Il fut impossible d'en obtenir aucun renseignement ; car on ne pouvait ni leur parler , ni s'en faire entendre. On leur offrit cependant un bonnet rouge , un serre-tête de toile et un chapeau noir ; ils reçurent ces présents avec reconnaissance , et donnèrent en échange un bonnet de longues plumes ainsi qu'un bouquet , également

de plumes rouges et vertes de perroquet ; un autre sauvage offrit à Nicolas Coelho un grand collier fait avec des graines blanches , qui ressembloient à de l'ivoire. Je suis persuadé que le chef de l'expédition n'a pas manqué d'adresser ces curiosités à V. A.

» La nuit suivante , il souffla un vent si violent du sud-est , que tous les bâtimens de la flotte , et particulièrement le vaisseau amiral , en souffrirent. Le vendredi on décida dans le conseil de lever l'ancre et de mettre à la voile , et nous nous éloignâmes aussitôt de la côte , nous portant au nord pour voir si nous trouverions quelque endroit où nous pussions être à l'abri de la tempête , et renouveler nos provisions d'eau et de bois. En continuant notre

route , nous aperçûmes , rassemblés sur le rivage , une soixantaine de naturels ; alors le commandant ordonna de serrer la terre de plus près , et de chercher un lieu commode pour l'ancrage des navires : nous nous trouvions dans ce moment à environ dix lieues de la côte d'où nous étions partis.

» Les chaloupes envoyées en avant découvrirent , entre des récifs , un port sûr et commode , et surtout d'une entrée facile ; elles y mouillèrent , et bientôt le reste de la flotte y jeta l'ancre par un fond de onze brasses , à environ une lieue des récifs.

» Alfonso Lopez , un de nos pilotes , qui joignait l'adresse au courage , étant allé dans une embarcation pour sonder le port , surprit

dans un canot deux jeunes sauvages qui paraissaient bien faits et vigoureux : l'un d'eux portait un arc et six ou sept flèches : une foule d'autres Indiens , armés de la même manière , rôdaient sur la plage ; ces deux jeunes gens vinrent à bord de l'amiral où ils furent reçus avec bonté.

» Les naturels de ce pays sont généralement d'un brun foncé , tirant sur le rouge ; leur figure n'est point désagréable ; et ils sont souvent d'une taille avantageuse. Ils ont la coutume d'aller toujours nus , et semblent n'éprouver aucune confusion de cette étrange habitude. Leur lèvre inférieure est percée de part en part , et garnie d'un morceau d'os d'un diamètre assez considérable , et de la longueur d'un travers de main ;

il est souvent de la grosseur d'un fuseau à filer le coton. Ils font entrer ce singulier ornement par l'intérieur de la lèvre qui l'entoure entièrement, et ce qui dépasse des deux côtés peut avoir, à peu près, la forme de la tour dans le jeu des échecs (1). Au reste, cela ne paraît les gêner en rien pour parler, boire ou manger. Leurs cheveux sont noirs et lisses; ils les portent en longues tresses, mais ils ont soin de les raser un peu au dessus des oreilles. L'un des deux que nous avions à bord portait une espèce de perruque de plumes jaunes, qui lui

(1) On a su depuis que ces sauvages étaient les Tupiniquins.

couvrait le derrière de la tête, et qui était attachée, plume à plume, aux cheveux, avec une composition blanche qui ressemblait à de la cire; il ne fallait faire autre chose pour l'enlever, que de se laver la tête.

» Lorsqu'ils arrivèrent, l'amiral se plaça sur son fauteuil. Il était vêtu avec magnificence, et portait au cou une superbe chaîne d'or. Sancho de Toar, Simaon de Miranda, Nicolas Coelho, Ayres Correa, et ceux qui comme moi étaient à bord de son navire, s'assirent sur un tapis qui était placé au bas de l'estrade. Les Indiens entrèrent, portant à la main des torches allumées, et ils ne firent aucune salutation, pas même au commandant à qui ils n'adressèrent point non plus la parole; l'un

d'eux cependant jeta les yeux sur la chaîne qu'il portait au cou ; il la toucha et posa la main en terre, indiquant probablement par ce geste que le sol contenait de l'or ; il fit la même chose en apercevant un flambeau d'argent. On leur montra un perroquet, et ils donnèrent à entendre que cet animal était connu dans leur pays. Ils ne parurent faire aucune attention à un mouton qu'on leur présenta ensuite ; mais en apercevant une poule, ils furent saisis de crainte, et ne voulurent pas consentir à la toucher. On leur servit du pain, du poisson, des confitures, des raisins secs et des figues ; ils parurent éprouver beaucoup de répugnance à goûter de ces alimens, et ne les avaient pas plutôt portés à leurs lèvres qu'ils les

rejetaient à l'instant. Ils ne purent pas non plus se décider à boire du vin ; ils avalèrent quelques gorgées d'eau fraîche pour se rincer la bouche après y avoir goûté.

» Un d'eux ayant remarqué un chapelet à grains blancs , parut le désirer vivement ; il se le passa d'abord au cou , et l'ôta presque au même instant pour en entourer son bras ; il indiquait tour à tour la terre , le chapelet et la chaîne du commandant , voulant probablement exprimer le désir d'un échange du rosaire contre de l'or. D'autres personnes interprétèrent différemment ces signes , et prétendirent que l'Indien comptait emporter les deux objets , ce qui s'accordait beaucoup moins avec notre intention de faire avec

eux des échanges. Cependant le chapelet fut remis à celui à qui il appartenait, et quelques momens après nos deux hôtes s'étendirent sur des tapis, et commencèrent à dormir sans prendre aucun soin de cacher ce que la pudeur défend de montrer; mais le commandant ordonna de les couvrir de quelques manteaux, et de leur donner des coussins pour élever leur tête; ils parurent fort satisfaits de cette marque d'attention. Celui qui portait la peruque de plumes paraissait prendre le plus grand soin de ne pas la gâter en se couchant.

» Le samedi suivant, le commandant ordonna qu'on mît à la voile, et nous allâmes gagner une baie dont l'entrée est d'une très-belle lar-

geur, et peut avoir cinq ou six brasses de profondeur; elle offre un ancrage excellent; plus de deux cents navires de haut bord y seraient parfaitement en sûreté. Aussitôt que la flotte eut mis à l'ancre, tous les capitaines vinrent à bord de l'amiral; il fut alors ordonné à Nicolas Coelho et Batholomeo Dias d'aller à terre, et d'emmener avec eux les deux Indiens pour les laisser aller où bon leur semblerait, avec leurs arcs et leurs flèches. On leur fit cependant présent avant leur départ de six chemises, six bonnets rouges, et deux chapelets pareils à celui qu'ils avaient paru si vivement désirer; on joignit à cela quelques grelots et quelques clochettes. Le commandant ordonna à un jeune homme, nommé Alfonso

Ribeiro , condamné à l'exil pour plusieurs délits , d'accompagner ces sauvages , de rester avec eux , et de s'enquérir autant que possible de leur manière de vivre. Je me joignis à Nicolas Coelho , et nous allâmes débarquer à la côte la plus voisine , où nous fûmes bientôt environnés de deux cents hommes environ , tous nus et armés d'arcs et de flèches. Les Indiens que nous amenions avec nous leur firent d'abord signe de s'éloigner , et de déposer leurs armes , ce qu'ils exécutèrent au même instant. Alors le jeune exilé , condamné à rester dans le pays , s'avança vers eux accompagné de ses deux compagnons ; aussitôt qu'ils eurent joint la troupe , tout le monde se mit à courir précipitamment , et sans se reposer

un seul instant. Ils passèrent à la nage un fleuve assez considérable, et ne s'arrêtèrent qu'à quelque distance, dans un bois de palmiers, où plusieurs hommes de la même tribu semblaient les attendre. Ce fut aussi en cet endroit que se rendit Alfonso Ribeiro avec un homme qui, au sortir du canot, avait paru l'accueillir, et l'emmena avec lui jusqu'aux palmiers. Cependant, il ne tarda pas à revenir parmi nous : il était accompagné des deux Indiens qui avaient déjà jugé à propos de quitter tous leurs vêtements. Bientôt nous vîmes arriver un nombre considérable de ces sauvages : ils entraient dans la mer jusqu'à perdre pied, et entouraient nos chaloupes, en nous offrant des espèces de gourdes pleines d'eau douce, ce

qui nous engagea à leur remettre nos barils , pour aller les remplir dans le fleuve. Ils nous rendirent volontiers ce service , et nous les rapportèrent bientôt , en nous demandant quelque chose pour prix de leurs peines. Nicolas Coelho s'était heureusement pourvu de toutes sortes de bagatelles , et ne tarda pas à les distribuer , ce qui causa tant de joie à ces pauvres Indiens , qu'ils ne savaient plus comment témoigner leur reconnaissance. Ils voulurent bien échanger quelques arcs contre des bonnets , des chapeaux , et mille autres choses que leur donnaient nos matelots. Au bout de quelques instans , nos deux hôtes nous quittèrent , et nous ne les revîmes plus.

» Je remarquai que la plupart de

ces sauvages, dont le nombre s'était considérablement accru, portaient aux lèvres le singulier ornement dont j'ai déjà fait mention, et que ceux que l'on voyait sans cette parure avaient cependant la lèvre percée, et y introduisaient un morceau de bois du diamètre d'un gros bouchon. Quelques-uns en portaient trois, un au milieu, et deux aux extrémités des lèvres : ce qui suppose trois trous différens. J'en vis aussi plusieurs peints de diverses couleurs ; quelques-uns s'étaient teint la moitié du corps en noir bleuâtre ; il y en avait d'autres qui portaient alternativement sur la peau un carré noir et un carré blanc, comme la table d'un jeu d'échecs. Trois ou quatre jeunes filles fixèrent notre attention ;

elles étaient parfaitement bien faites , et de longs cheveux noirs couvraient entièrement leurs épaules. Comme toutes ces bonnes gens n'entendaient nullement les questions que nous leur adressions , nous ne pouvions tirer aucun parti de leurs visites. Nous ne tardâmes pas donc à leur faire signe de s'éloigner. Ils repassèrent le fleuve , comme ils avaient fait la première fois ; et nous nous disposâmes à regagner le vaisseau , lorsque nos gens eurent rempli d'eau toutes nos barriques. Ils ne se furent pas plutôt aperçus de notre intention , qu'ils nous firent signe de revenir. Nous retournâmes , et ils nous remirent Alfonso Ribeiro , en nous faisant entendre qu'ils ne voulaient pas le garder avec eux. Nous lui avions

cependant donné un petit vase et quelques bonnets pour les offrir au roi, s'il en trouvait un : ils ne prirent absolument rien, et le renvoyèrent avec tout ce qu'il avait apporté. Bartholomeo Dias lui ayant ordonné de retourner et d'offrir ses présens, il les remit devant nous à l'Indien qui l'avait accueilli la première fois. Cet homme était déjà âgé ; il avait tout le corps orné de plumes qui semblaient y être attachées, en sorte qu'on eût pu le prendre pour un saint Sébastien percé de mille flèches. Quelques autres sauvages qui l'avaient accompagné portaient des bonnets de plumes jaunes et vertes, et une jeune fille avait le corps entièrement peint avec la couleur dont nous avons déjà fait mention. Je dois

dire aussi qu'aucun de ces Indiens n'était contrefait, et qu'ils paraissaient plus dispos que nous. Nous ne tardâmes pas à nous retirer, et eux à suivre notre exemple.

» Vers le soir, l'amiral, accompagné de ses officiers et des capitaines des autres navires, alla se promener en canot dans la baie, le long du rivage; mais il s'opposa à ce que quique ce fût allât à terre, quoiqu'on n'y vît aucun individu, et ne permit de débarquer que dans une petite île de la baie, qui est suffisamment entourée d'eau, pour qu'on ne puisse pas y arriver sans canot. Nous restâmes en cet endroit environ une heure et demie, et nos matelots profitèrent de ce tems pour pêcher. Ils prirent, je crois, un *chunchurro* et

quelques menus poissons , après quoi nous retournâmes à bord.

» Le dimanche de Pâques , l'amiral ayant décidé d'aller entendre la messe et le sermon dans cette île , il fut ordonné à tous les capitaines de s'y rendre dans leurs chaloupes. On avait préparé une tente , sous laquelle on dressa un autel magnifique , et le père Henrique nous y dit la messe , assisté de tous les prêtres et chapelains de l'expédition. Tout le monde l'écouta avec une sincère dévotion , principalement l'amiral , qui , pour rendre cette cérémonie plus imposante , avait apporté la bannière du Christ , avec laquelle il était parti de Belem , et qu'on eut toujours soin de placer à côté de l'Évangile. Le service divin terminé , le prêtre quitta

ses vêtemens sacerdotaux , et se plaça sur une chaise élevée pour faire entendre à tout son auditoire, prosterné dans le sable, la parole sacrée de l'Évangile , et les réflexions utiles que lui suggérait notre arrivée dans ces terres étrangères , que nous avions découvertes les premiers , guidés par notre attachement sans bornes à la vraie croix du Seigneur.

» Pendant la célébration de la messe , nous vîmes arriver du continent sur le rivage un nombre d'Indiens aussi considérable que les jours précédens ; ils étaient , selon leur coutume , armés d'arcs et de flèches , et paraissaient se jouer sur le bord de la mer. Cependant comme nous fixions vivement leur attention , ils finirent par s'asseoir ; mais après le

service divin , et à l'instant où nous écoutions attentivement le prédicateur , plusieurs d'entre eux se levèrent , sonnèrent d'une espèce de cornet à bouquin , et exécutèrent des danses. Il y avait là trois ou quatre embarcations différentes pour la forme de celles que je leur avais vues jusqu'alors : c'étaient simplement trois solives attachées à côté l'une de l'autre ; mais ils n'osaient pas s'éloigner beaucoup du rivage avec cette espèce de radeau , et ils n'allaient que dans les endroits où l'on pouvait avoir pied.

» Lorsque le sermon fut achevé , nous retournâmes tous à nos chaloupes , portant processionnellement la bannière , et nous nous embarquâmes pour nous diriger vers la côte où se

trouvèrent les sauvages. Bartholomeo Dias nous précéda par ordre du commandant , et leur rapporta un de leurs avirons que les flots avaient emporté loin d'eux. Cependant , nous le suivions à peu près à un jet de pierre ; ils entraient dans la mer autant qu'il leur était possible pour entourer la chaloupe , mais on leur fit signe de quitter leurs arcs , et plusieurs d'entre eux allèrent aussitôt les déposer sur le rivage , tandis que d'autres les gardèrent. Il y en avait un qui semblait les engager vivement à s'éloigner ; il ne me parut cependant pas qu'il exerçât aucune autorité , ou même qu'on l'écoutât. Il portait , comme les autres , un arc et des flèches , mais sa poitrine , ses épaules , ses cuisses et ses jambes étaient peintes

en rouge , tandis que les autres parties du corps se trouvaient de leur couleur naturelle. Cette teinture paraissait très-solide et ne s'en allait pas dans l'eau ; elle y prenait , au contraire , un nouveau lustre. Un des matelots de Bartholomeo Dias sortit du canot et se risqua à aller parmi eux : loin de lui faire aucun mal , ils lui donnèrent plusieurs calebasses d'eau douce , en faisant signe aux autres personnes du canot de venir aussi à terre. Le matelot étant de retour , Bartholomeo revint vers l'amiral , et nous regagnâmes la flotte au son des trompettes et des flûtes. Je dois dire en passant que dans la petite île où nous avons entendu la messe , les flots laissent à sec une grande étendue de terrain couverte de sable et

de cailloux. Nous y trouvâmes , en cherchant des huîtres , des crabes d'une grosseur vraiment surprenante.

» Tandis que nous dînions , tous les capitaines , qui avaient été mandés par l'amiral , vinrent à bord , et il leur demanda s'ils ne trouvaient pas convenable de faire savoir à S. A. la nouvelle de notre découverte , par le navire des approvisionnemens , dont le capitaine tâcherait de faire des observations plus importantes que celles que nous avions été à même de recueillir jusqu'alors , tandis que nous poursuivrions notre voyage. Après une vive discussion , cette proposition fut adoptée , et il fut ensuite question de savoir s'il ne serait pas nécessaire de s'emparer ,

par force ou par adresse , de deux sauvages , pour les conduire en Portugal , en laissant en ôtage un même nombre d'hommes condamnés à l'exil. Mais on répondit à cela qu'il était inutile de porter le trouble parmi les Indiens , parce que ceux que l'on emmenait ainsi avaient coutume , lorsqu'ils commençaient à entendre les langues d'Europe , de répondre affirmativement sur toutes les questions qu'on leur adressait relativement à leur pays , et que deux condamnés laissés parmi eux seraient à même , au bout de quelque tems , de fournir des détails bien plus satisfaisans ; et que d'ailleurs on trouvait dans ce dernier moyen l'avantage de ne causer aucun scandale parmi ce peuple , qui en serait bien plus disposé à se laisser

civiliser. Cet avis ayant prévalu , on décida que deux criminels resteraient dans le pays à notre départ.

» Lorsqu'on eut achevé de délibérer , le commandant nous proposa d'aller à terre pour examiner le fleuve et prendre en même tems le plaisir de la promenade. Nous nous embarquâmes donc , bien armés , dans nos canots , et ne tardâmes pas à arriver ; les Indiens étaient sur le rivage à l'embouchure du fleuve. Aussitôt qu'ils nous eurent aperçus , ils déposèrent leurs arcs à terre sans qu'il fut nécessaire de le leur commander , et ils nous firent signe de venir parmi eux ; mais au moment où les canots accostaient la terre ils repassèrent tous le fleuve , qui n'est pas extrêmement large dans cet endroit. Quel-

ques-uns d'entre nous les suivirent et furent se joindre à eux , mais ils causèrent quelque confusion. Cependant ces pauvres Indiens se rassurèrent peu à peu , et finirent par échanger des arcs contre toutes sortes de bagatelles. Comme le nombre de nos gens commençait à grossir , ils s'éloignèrent et allèrent joindre leurs camarades ; alors le commandant lui-même se fit porter par deux hommes , traversa le fleuve , et renvoya tout le monde. Lorsque les sauvages se furent aperçus de cela , ils vinrent à lui , non parce qu'ils le reconnaissaient pour chef (ils ne m'ont paru avoir aucune idée de distinction parmi eux) , mais bien pour avoir vu les autres personnes s'éloigner. Ils lui apportèrent un si

grand nombre d'arcs , de flèches , de petits colliers , qu'il s'en trouva pour tout le monde. Quelques momens après , le commandant repassa le fleuve , et plusieurs d'entre eux l'accompagnèrent. J'en remarquai quelques-uns élégamment peints de noir et de rouge , ou portant alternativement des carrés de ces deux couleurs sur le corps et les cuisses. Il y avait aussi cinq ou six jeunes femmes entièrement nues , et j'en vis une dont les cuisses , les hanches et les parties postérieures étaient peintes en noir ; une autre n'avait que le coude-pied et le genou de cette couleur. Je remarquai une mère qui portait son enfant attaché à sa poitrine par un morceau d'étoffe , de manière qu'on n'apercevait que les petites jambes

qui dépassaient. Le commandant ayant ensuite remonté le fleuve , qui court toujours parallèlement au rivage , nous trouvâmes un vieillard qui portait à la main un aviron : nous lui adressâmes plusieurs questions , mais inutilement ; nous eussions cependant vivement désiré savoir s'il y avait de l'or dans le pays. Ce vieil Indien avait les lèvres tellement percées , qu'on aurait pu introduire facilement le pouce dans le trou qui s'était formé ; il y portait une méchante pierre verte qui le fermait extérieurement : l'amiral la lui ayant fait retirer , il prononça je ne sais quelles paroles , et voulut lui mettre ce singulier ornement dans la bouche , ce qui nous excita tous à rire et ne plut nullement à notre chef. Un de

nous obtint la pierre pour un vieux chapeau ; il l'a donnée depuis au commandant qui , je crois , a dû la faire passer à V. A. , avec plusieurs autres curiosités. Le fleuve sur lequel nous nous promenions est assez profond et fournit une eau excellente ; les deux rives sont couvertes de palmiers de moyenne hauteur , qui portent d'excellens choux palmistes , dont nous cueillîmes un assez bon nombre , après quoi nous allâmes débarquer à l'embouchure du fleuve ; nous apercevions de là quelques Indiens qui dansaient séparément et sans se tenir par la main.

» Alors , l'almo-schérif Diego Dias , homme d'un caractère fort gai , pria un joueur de guitare de le suivre , fut les trouver , et commença

à danser une ronde avec eux : ce qui parut leur faire le plus grand plaisir. Nous remarquâmes même qu'ils suivaient parfaitement la mesure de l'instrument. Diego Dias leur fit ensuite sur le gazon une foule de tours , et entr'autres le saut royal , ce qu'ils ne virent pas sans témoigner la plus vive admiration. Après avoir donné des marques de satisfaction à celui qui les divertissait si bien , ils gagnèrent les hauteurs , et nous ne les revîmes plus. Alors le commandant repassa le fleuve avec nous tous , et nous continuâmes notre promenade le long du rivage que nos chaloupes suivaient aussi à peu de distance. Nous fûmes ainsi jusqu'à un grand lac d'eau douce qui est très-voisin de la mer : toute cette côte est marécageuse , et

l'eau sort d'une foule d'endroits. Lorsque nous eûmes repassé le fleuve, sept ou huit Indiens vinrent de nouveau parmi les matelots qui retournaient aux chaloupes, et y transportaient un requin que Bartholomeo Dias avait pris; mais ils le laissèrent tomber, et il eut bientôt disparu de main en main: on ne leur dit rien, de peur de les effrayer, et tout se passa selon leur volonté, pour les accoutumer plus promptement à nous.

» Le commandant donna un bonnet rouge à un vieillard avec lequel il avait causé; mais celui-ci n'eut pas plutôt reçu le présent, qu'il repassa le fleuve, et ne voulut plus revenir de notre côté. Il en fut de même pour les Indiens que nous avions si bien

accueillis à bord du vaisseau, nous ne les revîmes plus : d'où je conclus que ce peuple a peu de reconnaissance et encore moins de discernement ; ce qui, sans doute, est cause de l'espèce d'insouciance qu'ils nous témoignaient. On doit cependant dire à la louange de ces sauvages qu'ils sont très-soigneux de leur personne et de la plus grande propreté.

» Je suis disposé à croire que les Indiens sont, comme les animaux des forêts, plus vigoureux en raison de leur état sauvage. Ils paraissent jouir de la plus parfaite santé ; cependant je suis persuadé qu'ils n'ont point d'habitation où ils puissent trouver un asile contre les injures de l'air ; il est donc probable qu'ils doivent

leur vigueur et leur bonne mine au climat salubre du pays qu'ils habitent.

» Le commandant ordonna qu'Alfonso Ribeiro, ce condamné dont nous avons déjà parlé, retournât parmi eux; il y fut et resta même assez long-tems, mais nous le vîmes revenir le soir. Les sauvages le ramenaient et n'avaient point voulu lui permettre de rester parmi eux, sans toutefois lui faire aucun mal. On lui avait fait présent, au contraire, d'une grande quantité d'arcs et de flèches, et personne n'avait voulu lui rien prendre de ce qui lui appartenait. L'un d'eux, qui s'était enfui après lui avoir dérobé un chapelet à grains jaunes, avait été poursuivi par ses compagnons et forcé de rendre l'objet volé. Il nous

dit en outre qu'il n'avait remarqué dans cet endroit d'autres habitations que quelques petites cabanes construites grossièrement de branches vertes, comme celles que l'on voit entre Doiro et Mino. Comme il était déjà tard, nous retournâmes à bord pour prendre quelque repos.

» Le lundi, nous allâmes tous à terre pour faire de l'eau, et nous fûmes bientôt visités par les naturels; mais ils étaient en moins grand nombre que les autres fois, et n'avaient apporté que fort peu d'arcs. Ils ne se mêlèrent avec nous qu'après s'en être tenus pendant quelque tems à une distance respectueuse; bientôt ils devinrent plus hardis, et poussèrent la familiarité jusqu'à nous embrasser et jouer avec nous. Quel-

ques-uns , cependant , s'éloignaient aussitôt après s'être approchés. Nous échangeâmes quelques feuilles de papier , dont ils paraissaient faire grand cas , contre des arcs et des flèches ; et les choses se passèrent si bien que vingt ou trente de nos gens allèrent avec eux dans un endroit où il y en avait un grand nombre de rassemblés avec des femmes , des jeunes filles et des enfans ; ils se divertirent quelque tems et revinrent chargés d'arcs et de bonnets de plumes , dont le commandant a dû envoyer quelques-uns à V. A.

» Nous eûmes occasion ce jour-là de voir les Indiens de plus près et de nous mêler avec eux ; en sorte que nous en remarquâmes plusieurs qui

s'étaient tracé sur le corps les peintures les plus bizarres et les plus singulières. Ils avaient tous les lèvres percées et portaient l'ornement d'os ; quelques-uns avaient à la main un certain fruit vert qui ressemblait à une châtaigne enveloppée de son écorce ; il était cependant beaucoup plus petit et renfermait une infinité de petites graines rouges , dont on tirait une fort belle couleur rouge en les écrasant entre les doigts. Ce peuple s'en sert pour se teindre le corps , et l'eau , loin de l'effacer , lui donne un nouvel éclat. Je remarquai aussi qu'ils ont tous les cheveux rasés jusqu'au dessus de l'oreille , et qu'ils se détruisent les sourcils et les cils. Ils sont aussi dans

l'usage de se tracer d'une tempe à l'autre une ligne noire de la largeur de deux doigts.

» Il fut ordonné de nouveau à Alfonso Ribeiro et à deux autres condamnés d'aller parmi eux et d'y passer la nuit; Diego Dias voulut bien être de la partie et les accompagna.

» Ils parvinrent, après avoir fait environ une lieue et demie, à une espèce de village, composé de neuf ou dix maisons qui étaient, nous dirent-ils, d'une telle longueur, qu'elles pouvaient bien avoir la dimension du vaisseau amiral. Elles étaient passablement élevées, construites en bois et couvertes de paille; cependant elles ne contenaient qu'une seule chambre garnie d'un grand nombre de pieux, auxquels étaient attachés des hamacs

dans lesquels ces Indiens reposent : pour se garantir de la fraîcheur des nuits ou de la piquûre des insectes , ils font du feu dessous. Chaque cabane pouvait contenir environ trente individus. Nos gens remarquèrent qu'elles avaient une porte à chaque extrémité. Ils furent parfaitement accueillis : on leur offrit des ignames et d'autres racines ; mais comme il était tard , ils ne purent pas obtenir de séjourner plus long-tems parmi leurs nouveaux hôtes , et furent obligés de retourner sur leurs pas ; quelques Indiens voulurent cependant bien les accompagner , et ils ne partirent pas sans avoir échangé quelques bagatelles contre des perroquets , des perruches , des bonnets de plumes et un morceau d'étoffe fort ar-

tivement fait avec des plumes de différentes couleurs , que V. A. pourra voir à loisir , puisque le commandant doit le lui envoyer.

» Le jour suivant , qui était un mardi , nous fîmes à terre après dîner , pour faire du bois et laver le linge. Il y avait environ soixante naturels sur le rivage lorsque nous arrivâmes ; mais ils étaient venus sans armes , et ne tardèrent pas à se mêler parmi nous , sans montrer la moindre crainte ; leur nombre même ne tarda pas à s'accroître , et il y en eut près de deux cents qui ne nous furent pas inutiles , car ils nous aidèrent à ramasser du bois et à le porter dans les chaloupes : quelques-uns s'amusaient à lutter avec nos gens , et semblaient y prendre beaucoup

de plaisir. Pendant qu'on coupait du bois, deux charpentiers étaient occupés à faire une grande croix d'un arbre qu'on avait coupé la veille à cet effet. Bientôt ils furent environnés de sauvages qui venaient, je pense, moins pour voir la croix, que les outils de fer dont on se servait, car ils travaillent ordinairement le bois avec des espèces de pierres taillées en coin, placées dans un manche fendu et attachées de telle sorte, qu'elles peuvent, comme une hache, servir à toutes sortes d'ouvrages, selon ce que nous dirent les personnes qui ayant été la veille à leurs habitations, en avaient remarqué plusieurs. La curiosité de ces pauvres gens devint telle sur la fin, qu'ils nous gênaient beaucoup dans ce que nous avions

à faire ; alors l'amiral , avant de se retirer , ordonna aux deux condamnés et à Diego Dias de retourner à l'aldée la plus voisine , et d'aller dans celles dont ils entendraient parler , en leur enjoignant surtout de ne pas revenir coucher à bord des navires quand bien même on voudrait les y obliger.

» Pendant que nous étions en train de couper du bois , quelques perroquets verts et jaunes traversèrent la forêt , ce qui nous fit présumer qu'il y a une grande quantité de ces oiseaux dans le pays ; ils ne vont jamais cependant que par volées de neuf ou dix. Nous vîmes aussi quelques pigeons qui nous parurent plus gros que ceux de Portugal ; quelques-uns de nos gens prétendirent avoir

aperçu des tourterelles , mais je n'en vis aucune. On peut penser que les forêts étant en si grand nombre et aussi considérables , elles doivent renfermer une quantité extraordinaire d'animaux. Lorsque la nuit fut venue , nous retournâmes à bord avec notre bois.

» Je crois ne pas avoir encore donné à V. A. une description des armes des sauvages. Il suffira de dire , en deux mots , que leurs arcs sont fort longs et faits d'un bois noir très-dur. Les flèches sont dans la même proportion , l'extrémité est garnie d'un morceau de roseau , taillé en forme de fer.

» Le mercredi , nous ne fîmes pas à terre , parce que le commandant resta toute la journée à bord du na-

vire des approvisionnementens, pour faire les dispositions nécessaires à son départ, et répartir sur chaque navire de la flotte son chargement. Les sauvages, autant qu'on pouvait le voir de l'endroit où nous étions mouillés, s'étaient endormis sur le rivage au nombre de trois cents. Sancho de Toar, qui y alla, nous confirma dans notre calcul; il ramenait Diego Dias et les deux condamnés, qui nous dirent que, nonobstant les ordres du commandant, ils avaient été obligés de retourner vers le rivage lorsque la nuit avait commencé à venir, parce qu'on n'avait pas voulu leur permettre de dormir dans l'aldée. Ils avaient remarqué beaucoup de perroquets et d'autres oiseaux noirs, presque semblables à

la pie , sinon qu'ils avaient le bec blanc et la queue plus courte.

» Quand Sancho de Toar voulut revenir à bord , beaucoup d'Indiens parurent désirer de venir avec lui ; mais il ne prit que deux jeunes gens , et ordonna qu'on en eût grand soin pendant la nuit. Ils étaient disposés sans doute à lui faire honneur , et mangèrent de tout ce qu'on leur présenta ; ils dormirent ensuite dans un lit qu'on leur avait fait préparer. Il n'arriva rien autre chose digne d'être rapporté ce jour-là.

» Le jeudi , qui se trouvait le dernier jour d'avril , nous déjeunâmes dès le matin , et nous nous disposions à aller faire encore du bois et de l'eau , lorsque Sancho de Toar arriva avec ses deux Indiens. Comme

il n'avait encore rien pris , on lui apporta quelque chose à manger et il s'assit à table avec ses deux hôtes qui montrèrent le plus bel appétit du monde , et parurent principalement aimer la viande froide avec du riz. On ne leur donna pas de vin , parce que Sancho de Toar dit qu'ils n'en buvaient pas avec plaisir. Le repas achevé , nous descendîmes dans les chaloupes , et les emmenâmes avec nous. Un officier donna à l'un d'eux une défense de sanglier ; il la mit aussitôt dans sa lèvre , de manière à ce que le bout passât par le haut : comme elle ne pouvait pas tenir , on lui donna un peu de cire rouge avec laquelle il arrangea ce superbe ornement d'une manière plus solide , et je puis assurer qu'il paraissait

aussi satisfait que si on lui eût fait présent des plus riches joyaux du monde. Aussitôt que nous eûmes débarqué, il partit, et nous ne le revîmes plus. Il n'y avait alors sur le rivage que neuf ou dix Indiens; mais leur nombre ne tarda pas à s'augmenter, et il en arriva jusqu'à près de cinq cents qui échangeèrent, selon leur coutume, des arcs et des flèches contre des bonnets et toutes sortes de bagatelles. Ils ne firent aucune difficulté de manger ce que nous leur présentions; quelques-uns burent même du vin, et je crois qu'avec quelques instances on eût déterminé les autres à les imiter. Il y avait parmi eux un grand nombre de fort beaux hommes, et les peintures qu'ils avaient sur le corps ne fai-

saient pas quelquefois un trop mauvais effet ; ils nous aidèrent , avec beaucoup de bonne volonté , à couper du bois et à le transporter , et ils paraissaient déjà plus disposés à venir parmi nous que nous parmi eux.

» Le commandant s'avança avec quelques personnes dans la forêt , jusqu'à une rivière que nous conjecturâmes être la même que celle qui va se jeter dans la mer à l'endroit du rivage où nous faisons de l'eau. Nous restâmes quelque tems à boire et à nous divertir sur le bord de ce fleuve , qui coule dans un endroit de la forêt ombragé d'arbres si beaux et si touffus , qu'il est impossible d'en donner une description satisfaisante ; nous remarquâmes surtout

de superbes palmiers dont nous recueillîmes quelques fruits. Quand nous fûmes de retour, le commandant dit qu'il jugeait convenable que nous allassions visiter la croix qui était appuyée contre un arbre, près du fleuve, en attendant qu'on la plaçât le lendemain matin, vendredi, dans un endroit apparent. Nous y fûmes donc, et la baisâmes, après nous être prosternés, pour faire voir aux Indiens le respect que nous lui portions; nous fîmes même signe à ceux qui se trouvaient les plus près de nous imiter: ils exécutèrent aussitôt ce que nous paraissions désirer. Ces pauvres gens paraissent d'une telle douceur que je ne doute pas qu'ils ne se fissent promptement chrétiens si l'on pouvait se faire entendre d'eux; car

je suis disposé à penser qu'ils n'ont aucune croyance. Si les condamnés laissés parmi eux apprennent bien leur langue, je ne doute pas que, selon la sainte intention de V. A., ils n'adoptent notre religion et ne croyent en la foi catholique, dont j'espère que Notre Seigneur leur fera la grâce de leur montrer toute l'excellence, à cause de l'innocente simplicité de leur cœur.

» Ils doivent prendre, je crois, toutes les impressions qu'on voudra leur donner. Dieu, qui leur a fait don d'un corps sain et vigoureux, d'un visage semblable à celui des autres hommes, ne nous a pas envoyés sans intention parmi eux. J'ose donc espérer que V. A., qui a tant à cœur de

propager la foi catholique , travaillera à leur rédemption.

» Ces Indiens ignorent les avantages qu'on peut tirer de la culture des terres ; ils ne savent point élever de troupeaux , et je n'ai remarqué dans le pays aucun des animaux qui ont coutume de vivre avec les hommes dans l'état de domesticité. La nourriture principale de ce peuple paraît être l'igname qu'ils peuvent se procurer en abondance , et les fruits que les arbres produisent sans culture ; malgré cela , ils jouissent d'une telle santé , que nous autres Européens , qui nous nourrissons de pain et d'une infinité de choses , ne pouvons leur être comparés pour la force et l'agilité.

» Ce jour-là ils dansèrent au son d'un tambour , et se mêlèrent avec nos gens de telle sorte , qu'ils étaient plus nos amis que nous ne l'eussions désiré. Quand on leur demandait par signes s'ils voulaient venir à bord des navires , ils donnaient de telles marques de satisfaction , que je ne doute pas qu'ils ne fussent tous venus , si l'on eût voulu les emmener. Cependant on n'en prit que quatre ou cinq , savoir , deux qui vinrent avec le commandant , et deux autres que Ayres Gomes et Simon de Miranda prirent pour essayer d'en faire des domestiques. Parmi ceux que le commandant avait amenés , nous reconnûmes un de ceux qui étaient venus à bord lorsque nous arrivâmes ; il était revêtu de sa chemise , et son

frère l'avait accompagné ; ils n'eurent qu'à se louer de l'accueil qu'on leur fit , on eut même l'attention de leur donner , pour dormir , des matelas et des draps , choses dont ils n'avaient probablement pas encore usé.

» Aujourd'hui vendredi , premier mai , nous sommes allés à terre dès le matin avec notre bannière , et nous avons débarqué au dessus du fleuve , dans la partie sud , où il nous a paru plus convenable de placer la croix , parce qu'elle doit y être plus en vue que dans aucun autre endroit. Le commandant , après avoir désigné la place où l'on devait creuser une fosse , est retourné avec nous vers l'embouchure du fleuve , où était la croix ; nous l'avons trouvée environnée des

religieux et des prêtres de l'expédition, qui y disaient des prières; il y avait déjà soixante ou quatre-vingts Indiens rassemblés, et quand ils nous virent dans l'intention de l'enlever du lieu où elle était, ils vinrent nous aider à la transporter dans l'endroit qu'elle devait occuper. Dans le trajet que nous fîmes obligés de faire, leur nombre s'accrut jusqu'à près de deux cents.

» La croix a été placée avec les armes et la devise de V. A. On a élevé au pied un autel, et le père Henrique y a célébré la messe, assisté de tous les religieux. Il y avait environ soixante sauvages à genoux, qui semblaient prêter l'attention la plus vive à ce que l'on faisait, et lorsqu'on vint à dire l'Évangile, et

que nous nous levâmes tous en élevant les mains , ils nous imitèrent , et attendirent pour se remettre à genoux que nous eussions repris cette position. Je puis assurer V. A. qu'ils nous ont édifiés par la manière dont ils se sont comportés. Après la communion du prêtre , les religieux , le commandant et plusieurs autres personnes s'approchèrent de la sainte table ; mais le soleil était alors tellement chaud , que plusieurs Indiens ne voulurent point rester ; quelques-uns cependant continuèrent à nous regarder. Il y avait parmi eux un homme d'une soixantaine d'années qui les engageait à ne pas s'éloigner et rappelait les autres ; il désignait même du doigt tour à tour l'autel et le ciel , et semblait les entretenir

de religion , ou du moins nous le crûmes ainsi.

» Lorsque le service fut entièrement achevé , le père Henrique quitta ses vêtemens sacerdotaux , et s'étant placé près de la croix , sur une chaise , commença à prêcher l'évangile du jour , et à nous rappeler la sainteté de vos projets dans l'expédition que nous faisons. Pendant le sermon , l'Indien dont nous avons déjà parlé engagea continuellement les siens à ne pas s'éloigner , et il fut obéi par quelques - uns. Lorsque le prédicateur eut terminé ses exhortations , Nicolas Coelho , qui avait apporté beaucoup de croix d'étain , les lui remit pour les distribuer à nos nouveaux amis. Il s'assit alors au pied de la croix , et commença à leur passer

au cou à chacun un de ces petits crucifix , en le leur faisant d'abord baiser ; je comptai environ cinquante Indiens qui reçurent ce présent , et il était bien midi lorsque la cérémonie fut achevée. Nous retournâmes donc à bord pour dîner , et le commandant emmena avec lui ce sauvage qui avait montré le ciel et l'autel ; il lui permit même de se faire accompagner par son frère , et leur fit présent à chacun d'une chemise de toile. Il nous a paru à tous qu'il ne fallait , pour que ces gens devinssent chrétiens , que la facilité de nous entendre , parce qu'ils exécutaient absolument ce qu'ils nous voyaient faire , ce qui semble prouver qu'ils n'ont encore adopté aucun genre d'idolâtrie. Je suis donc per-

suadé que si V. A. veut envoyer quelqu'un parmi eux, elle ne tardera pas à être récompensée de son zèle par leur prompte obéissance. Il serait important surtout de joindre à cette expédition quelques prêtres pour baptiser les prosélytes, parce qu'alors ils auront reçu une connaissance plus étendue de notre religion, par les deux condamnés laissés parmi eux, et dont le cœur s'est purifié aujourd'hui en approchant de la sainte table.

» Je n'ai remarqué qu'une jeune femme parmi les Indiens qui vinrent aujourd'hui entendre la messe; on lui donna un morceau d'étoffe pour se couvrir, mais elle ne paraissait pas en connaître l'utilité, ce qui prouvera à V. A. que ces

bonnes gens ont encore l'innocence de nos premiers parens , et qu'ils adopteront promptement les dogmes consolans qui doivent leur ouvrir les portes du ciel.

» Je crois que les deux condamnés (1) qui doivent rester dans le

(1) Selon la relation du voyage entier , écrite par un des capitaines de la flotte et conservée par Ramuzio , ces deux malheureux exilés reçurent le meilleur traitement des Indiens , qui essuyèrent les larmes qu'ils répandaient en voyant s'éloigner les bâtimens sur lesquels ils espéraient peut-être revenir en Europe. L'un d'eux apprit promptement la langue des Tupiniquins , servit d'interprète aux premiers Portugais qui abordèrent à Porto-Seguro , et retourna par la suite en Portugal , avec , je crois , deux Indiens qui furent présentés au roi.

pays ne seront pas seuls : deux matelots se sont enfuis cette nuit , on ne les a pas encore revus , et nous devons mettre à la voile demain.

» Ce pays , à partir de la pointe du sud jusqu'à la pointe plus septentrionale d'où nous eûmes connaissance du port , peut avoir environ vingt ou vingt-cinq lieues de côtes. On remarque le long de la mer , dans quelques endroits , des berges d'un sable rouge et quelquefois blanc. La terre au dessus est très-unie , et couverte d'immenses forêts qui s'étendent à des distances considérables dans l'intérieur ; jusqu'à présent nous ne pouvons savoir s'il y a de l'or et de l'argent ou d'autres métaux dans le pays. L'air y est salubre et tem-

péré, à peu près comme dans la province entre Doiro et Mino, ou du moins c'est ce que nous pensâmes en arrivant. Les eaux y sont en quantité et d'une excellente qualité, et le fleuve présente tant d'avantages, qu'il déterminera à s'établir dans son voisinage. Je pense, cependant, que le principal fruit que l'on pourra tirer de notre découverte, sera la possibilité de dissiper l'ignorance dans laquelle vivent ces pauvres Indiens, et leur faciliter les moyens de se sauver dans la vie éternelle. C'est ce dont V. A. s'occupera probablement. Ce pays offre donc deux avantages : la commodité d'une relâche dans les voyages de l'Inde, et un nouvel aliment au zèle de V. A. qui n'a rien

de plus à cœur que la propagation de notre sainte religion. J'ai fait mes efforts pour lui donner une idée exacte de ce que j'ai vu : s'il y a quelques longueurs dans mon récit, mon zèle doit les faire excuser. V. A. sait que dans la charge dont elle m'a revêtu, comme dans toute autre chose qui pourra lui être agréable, je ne négligerai rien pour la satisfaire. Je prie V. A. de faire revenir Georges de Soyro, mon gendre, de l'île de Saint-Thomé : ce sera pour moi une véritable faveur.

» Je baise les mains à V. A.

» PEDRO VAS DE CAMINHA. »

Porto-Seguro, île de Vera-Cruz, vendredi, premier jour du mois de mai de l'année 1500.

La *Corografia* contient, sur la découverte du Brésil, quelques réflexions que nous croyons devoir insérer ici.

« Plusieurs écrivains espagnols prétendent que leur compatriote Vicente Yanez Pizon avait abordé au cap Saint-Augustin, auquel il avait donné le nom de *cap de la Consolation*, trois mois avant que Pedralvez Cabral n'entrât à Porto-Seguro. Ils disent que Pizon aperçut la terre à une très-grande distance, que l'eau de la mer était extrêmement trouble, qu'on pouvait la boire comme l'eau d'un fleuve, et qu'on trouva fond à seize brasses, après avoir jeté la sonde. Tous ces documens prouvent que le cap de la Consolation n'était autre chose que le cap du Nord, qui

gît par les deux degrés nord de latitude ; les terres du cap Saint-Augustin sont fort basses , et ne peuvent être aperçues des navigateurs que lorsqu'ils en sont très-rapprochés. Les eaux de la mer sont dans cet endroit extrêmement limpides , et la sonde ne donne seize brasses que bien près de la terre ; on ne trouve d'eau douce le long de cette côte que dans les rivières où la marée ne peut monter. Les mêmes écrivains conviennent que Pizon ayant fait quarante lieues le long de la côte , s'était assuré que cette eau douce sur laquelle il naviguait , sortait du fleuve Maranham ou des Amazones , dont l'embouchure se trouve à plus de quatre cents lieues du cap Saint-Augustin.

Robertson partage notre opinion ,

La *Corografia* contient, sur la découverte du Brésil, quelques réflexions que nous croyons devoir insérer ici.

« Plusieurs écrivains espagnols prétendent que leur compatriote Vicente Yanez Pizon avait abordé au cap Saint-Augustin, auquel il avait donné le nom de *cap de la Consolation*, trois mois avant que Pedralvez Cabral n'entrât à Porto-Seguro. Ils disent que Pizon aperçut la terre à une très-grande distance, que l'eau de la mer était extrêmement trouble, qu'on pouvait la boire comme l'eau d'un fleuve, et qu'on trouva fond à seize brasses, après avoir jeté la sonde. Tous ces documens prouvent que le cap de la Consolation n'était autre chose que le cap du Nord, qui

gît par les deux degrés nord de latitude ; les terres du cap Saint-Augustin sont fort basses , et ne peuvent être aperçues des navigateurs que lorsqu'ils en sont très-rapprochés. Les eaux de la mer sont dans cet endroit extrêmement limpides , et la sonde ne donne seize brasses que bien près de la terre ; on ne trouve d'eau douce le long de cette côte que dans les rivières où la marée ne peut monter. Les mêmes écrivains conviennent que Pizon ayant fait quarante lieues le long de la côte , s'était assuré que cette eau douce sur laquelle il naviguait , sortait du fleuve Maranham ou des Amazones , dont l'embouchure se trouve à plus de quatre cents lieues du cap Saint-Augustin.

Robertson partage notre opinion ,

et dit bien que Pizon fut le premier Espagnol qui osa s'aventurer à passer la ligne, mais qu'il ne poussa pas les recherches le long de la côte au delà de la rivière des Amazones.

VOYAGES ET AVENTURES

D'HANS-STADE.

CE n'est qu'après nous être bien assuré de la véracité de ce voyageur, et en le comparant avec beaucoup d'autres, que nous nous sommes décidés à donner un précis de ce qui lui est arrivé de plus remarquable au milieu des Tupinambas, sur les usages desquels il a été un des premiers à fournir des détails. Sa relation n'a jamais paru en français; écrite primitivement en allemand, elle fut livrée

à l'impression en 1556, et traduite en latin plusieurs années après pour faire partie de la collection de Jean Debry.

Jean Hans-Stade était né de parens honnêtes à Homberg, ville de Hesse. Tourmenté par le désir de voyager, il quitta sa patrie, arriva à Sétuval le 3 mai 1547, et passa immédiatement à Lisbonne, où il s'embarqua en qualité de canonnier sur un des navires destinés à conduire des déportés dans l'Amérique-Portugaise. Au bout de plusieurs jours de navigation, la flottille relâcha à Madère; mais elle y retourna quelque tems après en être partie, ramenant un navire espagnol pris sur les côtes d'Afrique: elle se vit alors obligée d'y séjourner jusqu'à ce qu'un

bâtiment envoyé à Lisbonne eût informé le roi de cette nouvelle circonstance, et elle ne continua sa route que lorsqu'elle put laisser la prise dans l'île, selon les ordres de la cour.

Après avoir éprouvé quelques tempêtes sous la ligne, qui donnèrent lieu de craindre aux équipages qu'en les éloignant de leur route elles n'amenassent la famine et ses horreurs, on arriva dans le port de Pernambuco le 28 janvier : il y avait quarante-huit jours que les navires étaient en mer (1).

(1) A cette époque, on regardait un semblable voyage comme très-court; la navigation de France au Brésil exigeait quelquefois quatre et cinq mois : le terme

Les Portugais, dirigés par Coelho, avaient déjà formé dans cet endroit un établissement appelé *Marino*, destiné à devenir plus important. On y débarqua les déportés, et les navires se préparaient à se rendre dans l'endroit où ils devaient former leur cargaison, lorsque les sauvages se révoltèrent contre les colons d'Iguarassu (1), qui envoyèrent supplier les chefs de la flotte de leur envoyer du secours. Quarante personnes, dont Hans - Stade faisait partie, s'étant

moyen à présent est de six semaines ou deux mois.

(1) Iguarassu était le premier établissement considérable fondé dans cette partie du Brésil. Voyez la description de cette ville, tome V, pages 60-61.

décidées à y aller , la nouvelle ville se trouva forte de quatre-vingt-dix Portugais et de trente noirs ou indigènes esclaves , qui furent attaqués immédiatement par huit mille sauvages.

Iguarassu était environné d'une forêt où ces sauvages ne tardèrent point à se construire de chaque côté des retranchemens circulaires , environnés de troncs d'arbres , où ils pouvaient se retirer en cas de danger. On les voyait se cacher souvent dans les fossés dont le bourg était environné , en sortir pour attaquer avec plus de certitude , et éviter souvent les traits dont on voulait les accabler , en se jetant à terre avec une adresse incroyable. Ils lançaient continuellement sur les maisons des flèches garnies de cire et de coton em-

brasés , et ils menaçaient encore leurs ennemis par des gestes affreux , qui rappelait le sort qui les attendait s'ils avaient le malheur d'être vaincus.

Pour comble d'infortune , les vivres vinrent à manquer aux assiégés , et il fut décidé qu'ils enverraient deux barques vers l'île d'Itamaraca , pour faire en sorte d'en rapporter. Ce fut alors que les indigènes usèrent de ruses nouvelles ; on les voyait continuellement abattre les arbres énormes dont le rivage du fleuve était bordé pour embarrasser les canots dans leur navigation , et ils réussirent en grande partie dans le projet qu'ils méditaient ; car la marée venant à se retirer , les barques restèrent à sec. Ils n'osèrent cependant pas avancer , et se bornèrent à jeter entre les canots

et le rivage des brandons allumés , parmi lesquels il y avait des paquets de piment dont la fumée devait , à ce qu'ils pensaient , étourdir les malheureux Européens , et leur ôter la force de se défendre (1). Tous les efforts des barbares furent heureusement inutiles ; la marée commença à monter , l'expédition continua sa route , arriva à Itamaraca , prit des vivres , et se disposa à retourner vers Iguarassu. Mais de nouveaux dangers les attendaient ; les sauvages ne se contentaient pas de leur lancer des

(1) Il est inutile de dire que le feu de la mousqueterie effrayait beaucoup les sauvages , et les empêchait d'attaquer spontanément , comme ils auraient pu le faire.

flèches , ils embarrassaient encore leur passage comme auparavant , et souvent ils ne coupaient pas tout-à-fait les arbres énormes dont le rivage était bordé ; ils les retenaient debout au moyen des lianes qui s'étaient élancées à leur sommet , et attendaient le moment du passage des embarcations pour les faire tomber avec fracas. Ils prenaient si bien leurs mesures qu'une des chaloupes manqua de chavirer lorsqu'elle passa près de leurs palissades , parce qu'un de ces arbres pensa l'atteindre dans sa chute.

Pendant que l'on s'efforçait de débarrasser le cours du fleuve de ce nouvel obstacle , comme on était parvenu près de l'établissement portugais , on demandait à grands cris

du secours ; mais les sauvages poussaient des hurlemens horribles pour empêcher qu'on n'entendît rien dans le fort d'Iguarassu. Cependant les Portugais vinrent se joindre aux autres , et les sauvages , voyant leurs ruses inutiles , finirent par se retirer. On comptait près d'un mois depuis que leurs attaques étaient commencées. Quelques-uns d'entre eux avaient péri ; mais les colons , plus heureux probablement , grâce aux armes à feu , n'avaient à regretter aucun de leurs compagnons. Tout étant pacifié , les personnes de l'équipage avec lesquelles se trouvait Hans-Stade retournèrent à bord de leurs navires mouillés devant Marino , d'où ils ne tardèrent pas à partir , après avoir fait une provi-

sion de farine de manioc et d'eau douce. Ils allèrent à environ quarante milles de cet endroit pour charger du bois de Brésil; mais ils eurent le malheur de rencontrer un navire français dont ils voulaient s'emparer, et qui leur fit éprouver des dommages considérables.

Obligés de retourner en Portugal, les équipages se virent réduits à la plus horrible famine. Mais on arriva enfin aux îles Açores le 12 octobre, au bout de cent huit jours de traversée. Là les deux navires eurent le bonheur de s'emparer d'un pirate abondamment chargé de vivres, et après diverses circonstances inutiles à rapporter, ils débarquèrent à Lisbonne le 5 octobre 1548.

Hans-Stade, après avoir pris quel-

que tems de repos, désirant vivement aller visiter les parties de l'Amérique possédées par les Espagnols (1), s'embarqua sur un navire anglais pour le port Sainte-Marie, et se rendit ensuite à Cadix, où se trouvaient trois bâtimens prêts à mettre à la voile pour Rio de la Plata.

(1) Quelques années auparavant on avait envoyé trois navires dans ces contrées, afin qu'ils y restassent; l'un d'eux était revenu, et avait fait des récits extraordinaires de tout l'or que l'on pouvait y trouver, en demandant des secours pour les nouveaux colons. Les trois navires étaient destinés à cette expédition, et se trouvaient commandés par un certain don Diego de Senabria.

Il s'embarqua à bord de l'un d'eux comme passager , et se rendit avec la petite escadre au port de San-Lucar pour attendre des vents favorables.

Partis le quatrième jour de la fête de Pâques en 1549, les trois navires entrèrent à Lisbonne , relâchèrent aux îles Canaries , virent le Cap-Vert où ils manquèrent se perdre , et s'arrêtèrent enfin à l'île Saint-Thomé. Après avoir pris la quantité d'eau qui leur était nécessaire , ils continuèrent leur route ; mais le bâtiment sur lequel était monté Hans-Stade perdit les deux autres de vue pendant un très-gros tems. La mousson était alors entièrement contraire , aussi notre voyageur fut-il quatre mois entiers sans pouvoir continuer sa route. Ce ne fut que vers le mois de septembre

que les vents permirent de se diriger vers l'Amérique. Le 24 novembre, on commença à apercevoir la terre, après une fatigante navigation d'environ six mois. Malheureusement l'on ne reconnut pas la forme de la côte indiquée par le pilote, et l'on ne crut pas devoir s'aventurer à entrer dans un port que sur lequel on n'avait pas de renseignemens. En conséquence, il fallut se contenter de serrer la côte d'assez près pour ne pas la perdre de vue; mais bientôt le vent commença à fraîchir, et l'on n'eut pas d'autre ressource pour éviter les écueils que de gagner la pleine mer, après avoir rempli des barils de poudre, et s'être décidé à leur attacher des armes, pour qu'elles fussent portées sur le rivage dans le cas où l'on aurait fait naufrage.

Il n'y avait déjà plus d'espérance d'échapper au danger, lorsqu'un des matelots découvrit l'entrée d'un port vers lequel on fit ses efforts pour diriger le navire. On y pénétra, et une barque qui s'était d'abord montrée disparut bientôt, sans qu'il fut possible de savoir à quelle nation elle appartenait.

Quelques heures après que l'on eut jeté l'ancre, on vit arriver une grande pirogue contenant plusieurs sauvages, auxquels on fit présent de quelques couteaux et de quelques hameçons. La même nuit ils revinrent, conduisant deux Portugais qui apprirent aux nouveaux venus que le port où ils étaient entrés se nommait Suprawai, et n'était éloigné de l'île de Saint-Vincent que d'environ

quatre-vingts milles. On sut par la suite de leur discours que la barque dont la fuite avait été remarquée avec étonnement s'était éloignée dans la crainte que le bâtiment n'appartînt aux Français, avec lesquels on se trouvait alors en guerre. Ils dirent encore que l'île de Sainte-Catherine n'était éloignée que de trente milles environ, et se trouvait dominée par les sauvages de la nation des Carijos (1) dont il fallait se défier. D'après le même rapport, les indigènes dont on avait déjà eu occasion de

(1) Cette tribu de Carijos n'avait probablement point encore fait d'alliance avec les Portugais. Les indigènes de ce nom se laissèrent réduire par la suite à un état voisin de l'esclavage.

faire la connaissance étaient Tupi-
niquins et méritaient la plus grande
confiance.

Le navire était à peine sorti du
port lorsqu'il fut assailli par la plus
horrible tempête ; en vain voulut-il y
retourner ; on manquait d'indices
certains , et le capitaine , après être
arrivé par les 28^o , se décida à aller
jeter l'ancre dans une île qu'il aper-
cevait : le navire pénétra entre deux
terres élevées , et ne tarda pas à ex-
pédier une chaloupe pour sonder le
port où on était entré.

Les personnes envoyées à la dé-
couverte , après avoir parcouru le ri-
vage sans rien voir autre chose qu'un
village ruiné , se retirèrent dans l'île ,
allumèrent du feu , firent leur repas
de quelques choux palmistes , passè-

rent la nuit, et le lendemain continuèrent leurs recherches. Ils aperçurent alors une croix fixée sur un rocher, où l'on avait écrit en espagnol : *Si la flotte de Sa Majesté relâche par hasard dans cet endroit, que l'on tire un coup de canon, et l'on aura promptement une réponse.* On met aussitôt le feu à un fauconneau, et bientôt paraissent cinq pirogues pleines de sauvages : d'abord on se met en garde contre leur attaque, mais la confiance renaît en voyant parmi eux un Européen qui ne tarde pas à apprendre que l'on se trouve dans le port de Sainte - Catherine, appelé *Schirmirein* par les indigènes. Il montre de son côté la joie la plus vive à la nouvelle de l'arrivée de l'expédition, dit qu'il a été envoyé de la

8..

ville de l'Assomption dans ce port afin d'engager les Carijos à cultiver le manioc en assez grande abondance pour en approvisionner les navires dans le cas où ils viendraient à y relâcher, et que cette précaution avait été indiquée par le capitaine Salazar, venu avec lui. Ce marin s'était déjà transporté à bord des navires : on suit les sauvages dans leurs habitations, et ils y exercent la plus touchante hospitalité.

Hans-Stade fut bientôt envoyé à bord des bâtimens dont on était absent depuis trois jours : en le voyant arriver au milieu de quelques sauvages, on ne sut d'abord ce qui était arrivé, et l'on courut aux pièces de canon ; mais il dissipa bientôt toutes les craintes, et l'on se décida à jeter

l'ancre près du village des indigènes en attendant l'arrivée des navires dispersés par la tempête.

Au bout de trois semaines, on vit entrer celui qui portait le chef de l'expédition; mais il eut le sort du troisième, dont on ne put jamais se procurer aucune nouvelle.

On se préparait déjà, après la réunion du bâtiment que l'on attendait, à achever les trois cents milles qui restaient à faire pour arriver à Rio de la Plata, lorsque l'on eut le malheur de perdre dans le port même le navire d'approvisionnement. L'équipage se trouva alors sans vivres dans ce lieu désert, et fut obligé de se contenter pour toute nourriture d'huîtres, de lézards et de quelques animaux de ce genre faciles à se procu-

rer (1). Les sauvages, qui d'abord avaient abondamment pourvu à leur subsistance, s'étaient en grande partie retirés, après avoir obtenu par des échanges la plupart des objets qu'ils désiraient. Il fallut prendre une résolution quelconque, et il fut décidé que la plus grande partie des personnes de l'expédition se rendraient par terre à l'Assomption. Le commandant choisit lui-même les personnes qui devaient rester à bord du navire, et leur nombre était déjà trop considérable; les autres s'éloignèrent avec quelques sauvages. On apprit par la suite, de ceux qui eu-

(1) Les lieux habités pendant quelque tems par les sauvages ne tardent pas à être dépourvus de gibier.

rent le bonheur d'arriver, que la plupart de leurs infortunés compagnons n'avaient pas tardé à succomber.

Hans-Stade était du nombre de ceux destinés à rester à bord ; il s'embarqua avec quelques autres pour gagner l'île Saint-Vincent qu'on savait ne pas être éloignée de plus de soixante-dix milles (1) : personne, malheureusement, ne connaissait la côte, excepté un nommé Romain qui se rappelait imparfaitement l'endroit où l'on se rendait.

En deux jours le bâtiment arriva

(1) On se vit obligé de laisser un certain nombre de personnes à Sainte-Catherine, parce que le navire n'était point assez grand pour les recevoir.

dans l'île des Alkatrasses, située à quarante milles de l'endroit dont on était parti : les malheureux navigateurs y trouvèrent des traces récentes d'habitations et une grande quantité d'œufs d'oiseaux qui leur fournirent une nourriture abondante; mais bientôt le vent s'éleva avec tant de violence qu'il ne fut plus possible de rester sur les ancres, et qu'on se vit obligé d'aller au large dans la crainte de se jeter sur les écueils. On perdit la terre de vue, et quelque tems après on l'aperçut de nouveau : Romain crut alors reconnaître l'île de Saint-Vincent, et l'on se dirigea sur elle à toutes voiles. Le brouillard était épais, la tempête continuait, et l'on s'efforçait d'alléger le navire en jetant à la mer les choses les plus pe-

santes. Celui qui servait de pilote affirme qu'il reconnaît le port, fait diriger le navire sur les écueils qui le cachent, et, au lieu d'une rade, on n'aperçoit plus que des terres élevées où les vagues viennent se briser avec fureur. C'est en vain que les matelots veulent faire de nouveaux efforts, la mort se présente devant eux avec toutes ses horreurs; ils ne peuvent plus empêcher le navire d'être emporté par la tempête sur les rochers où il s'entr'ouvre avec fracas (1). Les uns se jettent alors à

(1) L'île de Santo - Amaro et celle de Saint-Vincent forment, comme nous l'avons déjà dit, trois entrées au port de Santos; l'une d'elles est extrêmement dangereuse, et ce fut celle vers laquelle nos voyageurs se dirigèrent.

la nage, les autres s'attachent à des débris de navire, tous cherchent à gagner la terre, dont on n'est point éloigné, et parviennent heureusement à se sauver, malgré les vents et la pluie déchaînés contre eux. On était sur la plage, et Romain ne reconnaissait pas les lieux que probablement il avait déjà visités. On appréhendait de tomber entre les mains des sauvages : les malheureux naufragés s'entretenaient de leur crainte, lorsqu'un Français aperçut un village entre les arbres de la forêt ; il court vers cet endroit, il s'assure que c'est un établissement européen, et bientôt il instruit les habitans du sort de ses compagnons. Ceux-ci apprennent qu'on se trouve près d'un fort portugais nommé *Henge-Ehm*, à deux milles de l'île de Saint-Vincent ; ils

y offrent un asile , et s'empres-
sent de recueillir chez eux les malheureux
Espagnols jetés sur cette terre dé-
serte sans aucun secours.

Quelque tems après ils se rendi-
rent tous à l'île de Saint-Vincent , où
ils furent également bien accueillis
par les Portugais , qui leur donnèrent
tout ce qui était nécessaire pour sub-
venir à leur subsistance par leur pro-
pre industrie. Le capitaine , privé de
son navire , pria qu'on allât cher-
cher dans le port de Sainte-Cathe-
rine ses malheureux compagnons qu'il
s'était vu forcé d'y laisser , et bientôt
la plus grande partie de l'expédition
se trouva réunie.

Saint-Vincent n'était pas à cette
époque un lieu bien important ; ce-
pendant il y existait déjà deux forts

et plusieurs engenhos à sucre. Les habitans étaient en paix avec les Tupiniquins , qui avaient juré une guerre éternelle aux Tupinambas , ennemis déclarés des Portugais , et dominant toute la partie située au nord de la capitainerie, de même que les Carijos occupaient celle du sud.

Il existait alors sur le continent une espèce de village fortifié appelé *Brikioka* , dont plus tard on a fait *Bertioga* (1), et qui a donné , comme on a pu le voir , son nom à l'une des entrées de la baie de Santos. Cinq frères nés d'un Portugais et d'une

(1) Il y a maintenant dans cet endroit un établissement pour la pêche de la baleine.

Brésilienne y faisaient leur résidence avec quelques indigènes ; ils y avaient rassemblé des armes et des munitions, et ne tardèrent pas à être joints par quelques Portugais , que la beauté du lieu avait engagés à s'y fixer. Les Tupinambas , dont le territoire commençait à cinq milles de là , craignant probablement que cet établissement ne devînt trop important , vinrent en grand nombre l'attaquer , et parvinrent à y mettre le feu , sans cependant pouvoir s'emparer d'aucun des habitans qui s'étaient vaillamment défendus.

Cet événement se passait deux ou trois ans avant l'arrivée d'Hans-Stade ; la position de Bertioga était trop importante pour qu'on ne s'occupât pas d'y former un nouvel établissement

mieux défendu , et pouvant empêcher les incursions des sauvages. On s'aperçut à plusieurs reprises que cette espèce de fort n'était pas suffisant , et qu'il devenait indispensable d'en élever un dans l'île de Santo-Amaro. On commença dès lors à le construire, mais il resta dans un grand état d'imperfection , et notre voyageur apprit qu'aucun des artilleurs portugais ne voulait y résider. Moyennant un traitement convenu et la certitude d'être aidé par les colons , il s'offrit à en prendre la défense pendant quatre mois , jusqu'à ce que le commandant d'une flotte envoyée depuis un certain tems fût revenu , et pût achever les constructions commencées. On lui donna deux hommes , et il s'occupait continuellement à mettre en

état plusieurs pièces de canon, et à continuer divers travaux, rendus plus difficiles par la présence continuelle des sauvages, que l'on était obligé de surveiller même pendant la nuit. Le commandant Thomas de Suse, que l'on attendait depuis quelque tems, arriva enfin; il loua Hans-Stade d'avoir accepté le poste périlleux que tant d'autres avaient refusé, et lui promit sa recommandation auprès du roi.

Cependant le tems convenu s'était écoulé, et le gouverneur du fort de Santo - Amaro, ennuyé probablement de sa position solitaire, voulut se démettre de son commandement. On le pria de le garder; les sollicitations furent vives, et il s'en chargea encore pour deux années, en sti-

pulant qu'au bout de ce tems il pourrait retourner en Europe sur le premier navire que l'on expédierait. Il reçut de nouveaux pouvoirs des chefs , et on lui envoya des pierres ainsi que de l'artillerie pour terminer le fort.

Les sauvages avaient coutume de rendre leurs attaques plus fréquentes et plus terribles à deux époques différentes de l'année. La première avait lieu en novembre, tems de la maturité du maïs , avec lequel ils faisaient une boisson enivrante en le mêlant avec le manioc. L'autre tombait en août , parce qu'alors ils pêchaient une grande quantité de certains poissons appelés *bratti*, qui remontaient les fleuves , et leur fournissaient une nourriture facile et abondante.

Ce fut dans ce dernier mois , et lorsque les sauvages infestaient le territoire portugais , que notre héros éprouva l'aventure qu'on va lire.

Hans-Stade avait à son service un Carijos , domestique qu'il chargeait d'aller à la chasse , et que souvent il accompagnait lui-même. Un jour il reçoit la visite d'un Espagnol et d'un Allemand nommé Eliodore Hesus , qui dirigeait un engenho à sucre dans le voisinage de Saint-Vincent. Aussitôt il ordonna à l'indigène de se rendre dans la forêt ; le lendemain il veut aller lui-même , accompagné d'un seul indigène , chercher le gibier. Il s'avance au milieu des bois : de grands cris se font entendre , et il est aussitôt environné de sauvages qui le menacent par d'horribles gestes. Il n'a

que le tems de s'écrier : « Mon Dieu, je me recommande à vous. » Il est aussitôt renversé à terre assez rudement pour recevoir une cruelle blessure à la cuisse. On le frappe, on le dépouille de ses vêtemens ; bientôt les barbares se disputent pour savoir quels sont ceux qui lui ont porté les premiers coups, et l'ont fait prisonnier. Enfin deux d'entre eux, nommés Alkindar et Jepipo-Ouassou, le relèvent, lui garrottent les bras, et l'entraînent avec rapidité au milieu de leurs compagnons, vers des pirogues cachées près du rivage.

Dès que l'on est parvenu sur le bord de la mer, il aperçoit, à une portée d'arc l'une de l'autre, des barques mises à sec sur le rivage, mais précédemment cachées derrière des buissons, et confiées à la garde

de plusieurs sauvages qui se pressent en foule autour de lui en le voyant arriver, lui montrent les dents, se mordent les bras avec fureur, et lui font connaître le sort qui l'attend.

Le chef, saisissant alors l'espèce de massue tranchante avec laquelle on massacre les prisonniers, lui adresse la parole et lui dit : « Pero (1), nous t'avons en notre puissance, tu es un vil esclave sur lequel nous vengerons nos vaillans amis (2). »

(1) C'est le nom générique sous lequel les Tupinambas désignaient tous les Portugais; on en a pu voir l'origine dans le cinquième volume.

(2) Dans la relation latine ces interpellations des sauvages se trouvent en langue tupique, que Hans-Stade avait eu occa-

On arrive enfin près des pirogues , et les Tupinambas s'efforcent de les mettre à eau , craignant que les habitans de Bertioga n'arrivassent en foule avant qu'on n'eût pu le faire. Tous les sauvages n'étaient malheureusement point du même village ; beaucoup d'entre eux se plaignaient d'être obligés de retourner vers leur tribu sans aucune espèce de butin ; ils disaient avec chaleur qu'ils avaient autant contribué à faire Hans-Stade prisonnier que les deux hommes qui s'étaient emparés de lui , et ils insistaient même pour qu'on le massacrât en leur présence , et qu'ils prissent part à l'horrible festin.

sion d'apprendre au milieu des Tupiniquins , parmi lesquels elle était en usage.

Pendant cette affreuse discussion , l'infortuné , placé près d'un rocher , adressait au ciel les prières les plus ferventes ; il voyait l'instrument de son supplice , et rien ne semblait devoir le sauver , lorsque l'un des guerriers en la puissance desquels il se trouvait dit : « Emmenons - le vivant parmi nous pour le donner en spectacle à nos femmes. C'est à **Kawi Pepike** qu'il doit mourir. On préparera selon l'usage , le caouin , et il deviendra l'objet d'un festin solennel. » Tout le monde se range de son avis ; on entraîne le malheureux **Hans-Stade** dans une barque , on lui attache au cou quatre cordes que l'on fixe sur le rivage à un pieu , et tous les sauvages se disposent à mettre les autres pirogues à l'eau.

Il y a dans le voisinage de l'île de Santo - Amaro un îlot où se trouvaient en abondance ces oiseaux d'une couleur si éclatante connus sous le nom de *guaras*. Les sauvages voulurent y entrer un instant pour tâcher d'en prendre quelques-uns. Ils en étaient à peu près à une portée de fusil, lorsque l'on vit arriver sur le rivage de l'île Santo - Amaro une foule de Tupiniquins et de Portugais avertis probablement par l'indigène esclave qui avait accompagné Hans-Stade, et s'était enfui en le voyant attaqué. Le combat s'engage avec fureur, le chef des Tupinambas remet au prisonnier un fusil, un peu de poudre et quelques balles qu'il a obtenus d'un Français pour du bois de Brésil; il l'oblige à tirer en le me-

naçant de le faire périr s'il s'y refuse. Cependant l'attaque continue ; mais les Tupinambas craignent de nouveaux renforts ; ils s'enfuient après avoir perdu trois hommes , et ils passent devant le fort de Bertioga ; en vain tâche-t-on de les atteindre avec les deux meilleures pièces : ils s'éloignent toujours , on les poursuit dans des barques ; ils font force de rames , et les habitans de Bertioga ont la douleur de les voir disparaître sans pouvoir secourir leur infortuné compagnon.

Quand les sauvages eurent fait environ sept milles et furent arrivés sur leur territoire , le soleil était avancé dans son cours. Ils abordèrent le même jour à une île où ils avaient résolu de passer la nuit. Ils tirèrent

leurs canots sur le sable et déposèrent leur prisonnier tout seul sur le rivage. « Je ne savais point où j'étais , dit ce malheureux dans sa relation ; les coups que j'avais reçus m'avaient fait enfler le visage , et mes yeux ne me permettaient plus de rien discerner. Je ne pouvais pas non plus me tenir sur mes pieds tant était douloureuse la blessure que j'avais reçue à la cuisse. C'était à cause de cela sans doute que mes vainqueurs s'étaient contentés de me jeter sur le sable : ils finirent par se ranger autour de moi et me menaçèrent encore de me dévorer.

» Exposé à cet affreux malheur , je roulais dans mon esprit une foule de pensées qui jamais ne s'y étaient présentées ; je songeais à toutes les

peines dont cette vie passagère est remplie , et mes yeux fatigués se baignaient d'un torrent de larmes ; j'entonnai avec la plus grande ferveur le commencement du psaume :

Dum vita in medio convertitur anxia luctu

Imploro superi numinis æger opem , etc. (1)

» Les sauvages m'entendirent , et ils s'écrièrent : Il dit son chant de mort ; il déplore le triste sort qui l'attend. »

Le lieu ne leur ayant pas paru commode pour passer la nuit , ils regagnèrent le continent , et se logèrent dans quelques cabanes qu'ils avaient construites autrefois. Ils tirèrent leurs barques à sec , allumèrent un grand

(1) Tandis que ma vie agitée s'écoule au milieu des chagrins et des peines , j'implore dans ma faiblesse les secours du Très-Haut.

feu , et couchèrent le prisonnier dans un de ces hamacs nommés *inis* , qui leur servaient toujours à passer la nuit. Ils attachèrent à un arbre les cordes avec lesquelles il était lié ; ils se couchèrent autour de lui , et commencèrent à le railler sur son infortune en lui répétant sans cesse : Tu es ma bête , tu es mon gibier que je tiens garrotté , et qui ne pourra s'enfuir. Ils se remirent à naviguer avant le lever de l'aurore , et firent force de rames pendant tout le jour. Il restait environ deux milles à parcourir avant d'arriver au lieu où l'on devait débarquer ; la nuit s'approchait , des nuages épais s'amoncelaient à l'horizon , et les sauvages redoublaient d'efforts pour se dérober à la tempête. Ils s'aperçurent enfin qu'ils ne pou-

vaient l'éviter , et ils dirent au malheureux captif : Adresse tes prières à ton Dieu , et supplie-le de ne pas nous faire périr. Celui-ci commença alors à élever son esprit vers la Divinité ; mais il était attaché au fond de la pirogue de manière à ne pas pouvoir redresser la tête vers le ciel. Les sauvages lui apprirent que la tempête s'apaisait , ou plutôt s'éloignait d'eux , et il trouva , dit-il , dans son cœur de nouvelles actions de grâce à rendre au Tout-Puissant. On arriva enfin : les barbares le lièrent de nouveau à un tronc d'arbre , et lui apprirent par leurs discours que le jour suivant ils comptaient arriver à leur village avant la nuit.

Le lendemain , au coucher du soleil , on commença à apercevoir

quelques habitations. On était à environ trente milles de Bertioga, et l'espèce de bourgade où l'on était parvenu se nommait *Oattibi*; elle ne se composait que de sept grandes cabanes. Lorsque les barques s'approchèrent du rivage, des femmes étaient occupées non loin de là à arracher des racines de manioc. Il fut ordonné à Hans-Stade de les appeler et de leur dire : Vous me voyez, je suis destiné à devenir votre nourriture.

Bientôt il se trouva environné des vieillards et des enfans qui sortaient en foule de leurs cabanes. Les hommes qui l'avaient fait prisonnier marchaient armés d'arcs et de flèches vers le village, et le confièrent à la garde des femmes, qui le firent placer

au milieu d'elles, et l'accompagnèrent en dansant jusque dans des huttes entourées de troncs d'arbres, et fortifiées par une espèce de palissade contre l'attaque des ennemis. Là on lui permit de reposer ses membres fatigués dans un hamac ; mais ce fut pour endurer les plus cruels traitemens. Pendant ce tems, les hommes s'enivraient avec le caouin, et faisaient entendre des cris de joie. Comme Hans-Stade ne connaissait point encore parfaitement leurs usages, il les croyait occupés à faire les préparatifs de l'horrible festin dont il devait être l'objet, et l'on peut facilement se figurer tout ce qu'avait d'horrible sa position. Il voit enfin arriver les deux frères entre les mains desquels il était tombé, et ils lui déclarent qu'ils l'ont donné à leur

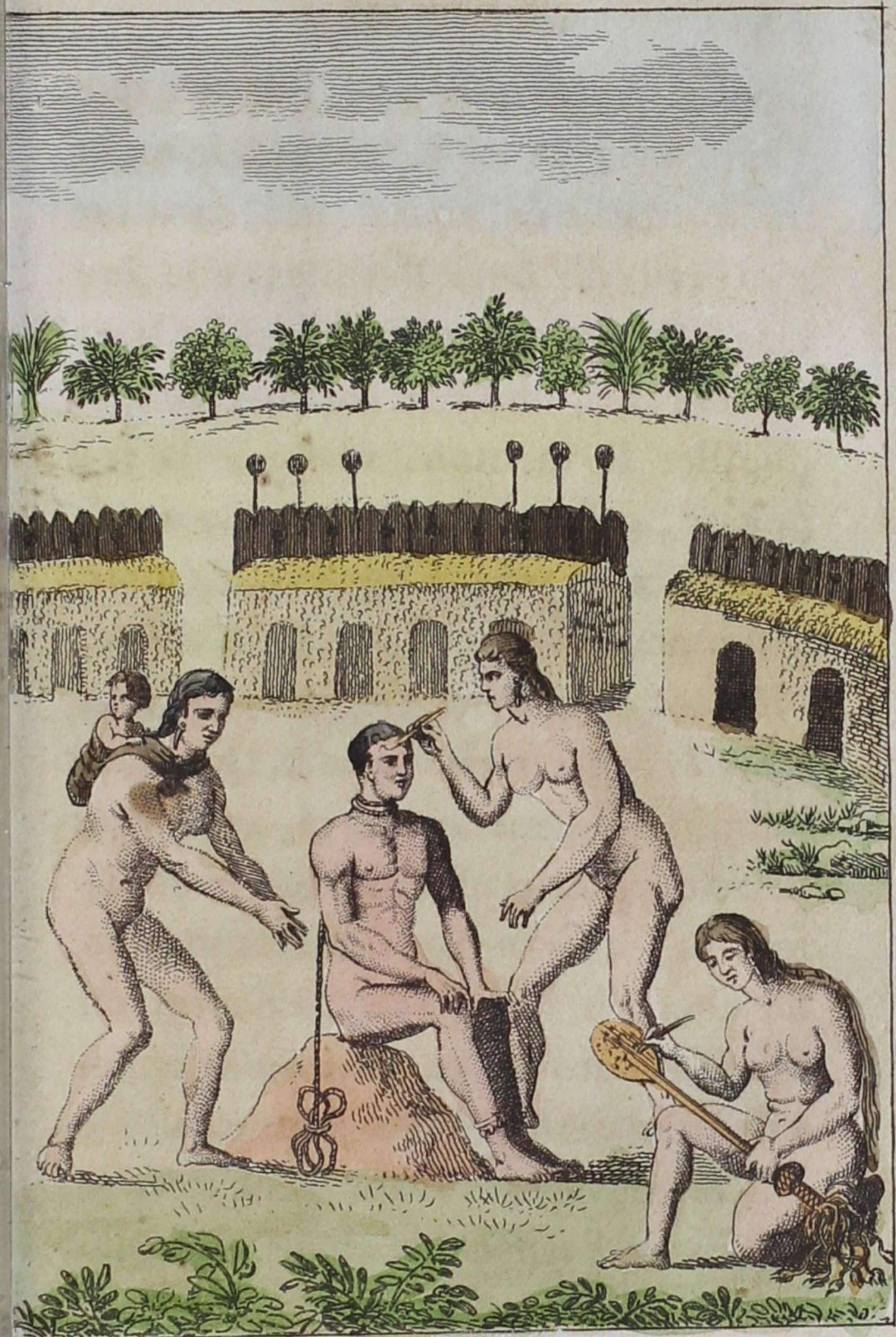
oncle Ipperu-Ouassou , dont il peut se regarder dès ce moment comme l'esclave , et au festin duquel il doit servir. Ce présent d'un malheureux prisonnier tenait à une singulière convention. Ipperu-Ouassou avait livré un captif l'année précédente à l'un de ses neveux , et ceux-là s'étaient obligés à lui en offrir un en échange. Hans-Stade est prévenu que les jeunes filles vont le conduire à Aprasse ; on le jette sur le sable qui se trouve devant la cabane , les femmes accourent de toute part ; on se précipite sur lui ; quelques hommes le prennent par les bras , d'autres serrent tellement les cordes qui lui ont été attachées au cou , qu'il pense à chaque instant voir tous ses maux finir , et peut à peine respirer. On l'emmène enfin sans qu'il sache quel doit être son sort. Mais c'est

pour être conduit dans la cabane d'un chef appelé Vratinge-Ouassou (1), dont le nom signifie le grand oiseau blanc. On avait préparé sur le seuil une espèce d'élévation en terre sur laquelle on le fait asseoir, en le soutenant dans la crainte qu'il ne vienne à tomber. « Là, dit-il, j'avais à chaque instant la mort devant les yeux, et je regardais autour de moi pour voir si la *hyvera pemme* ou massue du sacrifice n'était point prête. » Enfin je demande si l'instant fatal est arrivé? on me répond que non, et

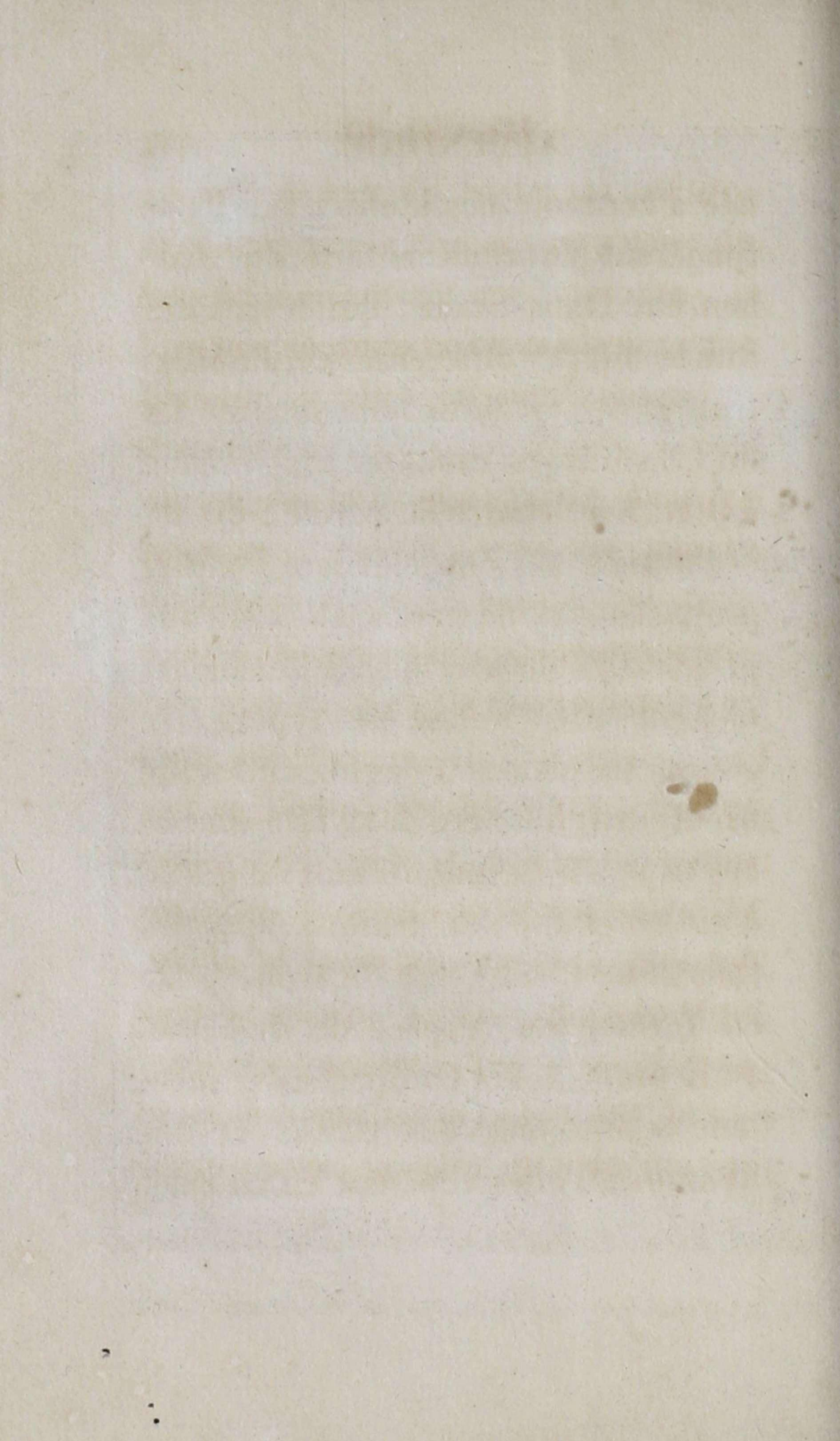
(1) D'après la relation, il semblerait qu'il y eût dans le même village plusieurs chefs Alkindar; Jepipo-Ouassou, Ipperu-Ouassou ont ce titre. Il est probable que ce n'était que des guerriers plus considérés.

bientôt j'aperçois une femme qui s'approche de moi, tenant à la main un morceau de cristal fixé dans un morceau de bois flexible; elle me rase avec cet instrument les cils et les sourcils; elle veut bientôt me dépouiller le menton, mais je la repousse, et je m'écrie: Je veux mourir avec ma barbe. Elle se retire pour le moment en répondant: Ce n'est pas l'instant de ta mort. (*Voyez pour cette scène la gravure en regard*). Quelques jours après on me rase avec une paire de ciseaux obtenue par le commerce des Français. » De la maison du chef où il avait été conduit on le mena dans un endroit où se trouvaient rassemblés les Maracas.

Les sauvages s'avancèrent vers le parvis de l'espèce de chapelle desti-



Préparatifs du Massacre d' Sans Stade.



née à recevoir ces idoles : là , ils se rangèrent en rond autour du malheureux Hans-Stade , qui devint dès lors le sujet de différentes cérémonies trop curieuses pour que nous ne les lui laissions pas raconter à lui-même. « J'étais au centre du cercle , dit-il , et j'avais à mes côtés les deux femmes préposées à ma garde ainsi qu'aux préparatifs du sacrifice. Elles m'attachent aux jambes des espèces de grelots suspendus à des fils ; elles me fixent sur le derrière de la tête une de ces espèces d'éventails faits de queue d'oiseau et appelés *Arasoya* , qu'elles ramènent ensuite sur le front pour en former une espèce de diadème. Puis toutes leurs compagnes se mettent à entonner des chants et des hymnes qu'elles répètent en chœur ,

en me disant de battre la mesure avec mes pieds et d'accompagner du son de mes grelots leur mélodie , si l'on peut donner ce nom à la musique barbare qu'elles faisaient entendre. J'étais d'autant plus désolé d'être obligé de faire ma partie dans ce singulier concert , que ma pauvre jambe , blessée récemment et trop serrée, me faisait horriblement souffrir et m'obligeait à me soutenir sur l'autre.

Les chants et les danses ayant cessé bien plus à ma satisfaction qu'à la leur , on me remet entre les mains d'Ipperu-Ouassou , qui me signifie que j'ai encore quelque tems à vivre ; puis on apporte les idoles , et les sauvages, en m'entourant, m'assurent avec la plus grande gravité

qu'elles avaient prédit que l'on réussirait, dans une expédition militaire, à s'emparer d'un Portugais.

Par une maladresse assez peu excusable dans sa position, comme il en convient lui-même, l'infortuné Hans-Stade s'amuse à contester la science de ces divinités; il accuse d'imposture ceux qui leur font dire qu'il est Portugais, tandis qu'il appartient à une nation alliée des Français. Les sauvages lui demandent alors pourquoi, si cela est ainsi, il a été trouvé au milieu de leurs ennemis; ils savent très-bien, disent-ils, que les Français ne sont pas plus les alliés des Portugais qu'ils ne peuvent l'être eux-mêmes. « Les premiers viennent tous les ans nous visiter, reprend un des sauvages; ils nous apportent des

couteaux , des haches , des miroirs , des peignes , des ciseaux qu'ils échan- gent contre du bois de teinture , du coton , du poivre et des plumes de toutes couleurs tirées de nos oiseaux. Les Portugais sont loin d'en faire autant à notre égard : arrivés depuis plusieurs années sur nos côtes , ils se sont liés avec les ennemis des Tupi- nambas , et se sont emparés du pays après avoir construit des habitations pour y demeurer. Quand nous nous sommes rendus auprès d'eux dans des pirogues pour commercer , ils nous ont accueillis ; nous n'avons rien soupçonné de fâcheux , car ils ont commencé à imiter la conduite des Français et à faire des échanges. La confiance s'étant établie , beaucoup d'entre nous sont montés sur les

grands canots des Peros , et ont été aussitôt faits prisonniers , chargés de chaînes et remis entre les mains de leurs ennemis pour être dévorés. En outre, plusieurs de nos guerriers sont tombés blessés à mort et traversés par des balles rondes lancées avec force par une poudre noire tirée de certaines boîtes où ils la gardent soigneusement pour s'en servir. Pour tout dire en peu de mots , les Portugais nous ont fait éprouver mille genres de peines ; mais ce que nous ne leur pardonnerons jamais , c'est de nous avoir traités avec la plus grande insolence en nous regardant comme des esclaves. C'est par suite de cette odieuse conduite que nous leur avons livré plusieurs combats , dans l'un desquels tu as été fait prisonnier. Les deux frères

qui , les premiers , s'étaient emparés de moi , continue notre voyageur , me dirent encore que leur père avait été frappé au bras par une balle , qu'il avait succombé à cette blessure , et que je devais pleurer sa mort. Je lui répondis encore : Je n'appartiens pas à la nation que vous haïssez , je suis tombé parmi les Portugais après avoir fait naufrage. »

Pendant qu'Hans-Stade parlait ainsi , un jeune sauvage qui avait été pris par les Tupiniquins et était resté en esclavage à Bertioga , l'écoutait ; il confirma la vérité de ce que le pauvre prisonnier s'efforçait de persuader. Celui-ci , enhardi probablement par la manière dont on l'écoutait , et se rappelant que les Français venaient commercer tous

les ans avec les Tupinambas , assura que la nation à laquelle il appartenait les reconnaissait pour alliés. Cette raison devait nécessairement faire différer son supplice ; on le garda avec soin jusqu'à ce que des Français vinssent le reconnaître ; et cela ne devait pas être très-long , car plusieurs étaient restés dans le pays pour former une cargaison de poivre et d'autres objets avant l'arrivée des navires. L'un d'eux avait fixé sa demeure à quatre milles de là ; on l'envoya chercher aussitôt , et les sauvages accoururent en foule dans la cabane du captif en lui répétant : « Le Français arrive bientôt, nous saurons qui tu es. » L'infortuné se réjouissait déjà ; il pensait être au moment de sa délivrance , et cependant il lui

restait bien des peines à éprouver. Il est conduit devant cet Européen qu'on lui annonce, et qu'il regarde comme un frère parce qu'il est chrétien. Celui-ci lui adresse la parole en français devant les sauvages ; il voit qu'il ne peut pas lui répondre dans cette langue sans hésitation, et il a la cruauté de dire aux Tupinambas : Pourquoi ne dévorez-vous pas cet homme ? c'est un de vos ennemis (1). Qu'on se représente, s'il se

(1) Cet homme était un interprète résidant parmi les sauvages, et l'on ne peut guère se figurer à quel excès de brutalité les gens de son espèce étaient parvenus. Nous ne citerons pas, par égard pour nos lecteurs, les choses horribles que leur reproche Lery ; on a sous les yeux une

peut, le désespoir du malheureux Hans-Stade ; qu'on se figure à quel excès de douleur il était parvenu. Dans cette circonstance affreuse, la religion même ne put lui fournir que des pensées déchirantes. Il se rappela les paroles du prophète Jérémie, et il s'écria avec amertume : Maudit soit celui qui met sa confiance dans les hommes ! Puis il tomba dans une profonde consternation. On venait de lui mettre une pièce de toile sur les épaules ; il l'arracha avec rage avant de s'éloigner, la jeta aux pieds de celui qui aurait pu le

preuve assez grande de leur barbarie. Quelques-uns se faisaient remarquer par leur courage, et parvenaient à se faire chérir des sauvages.

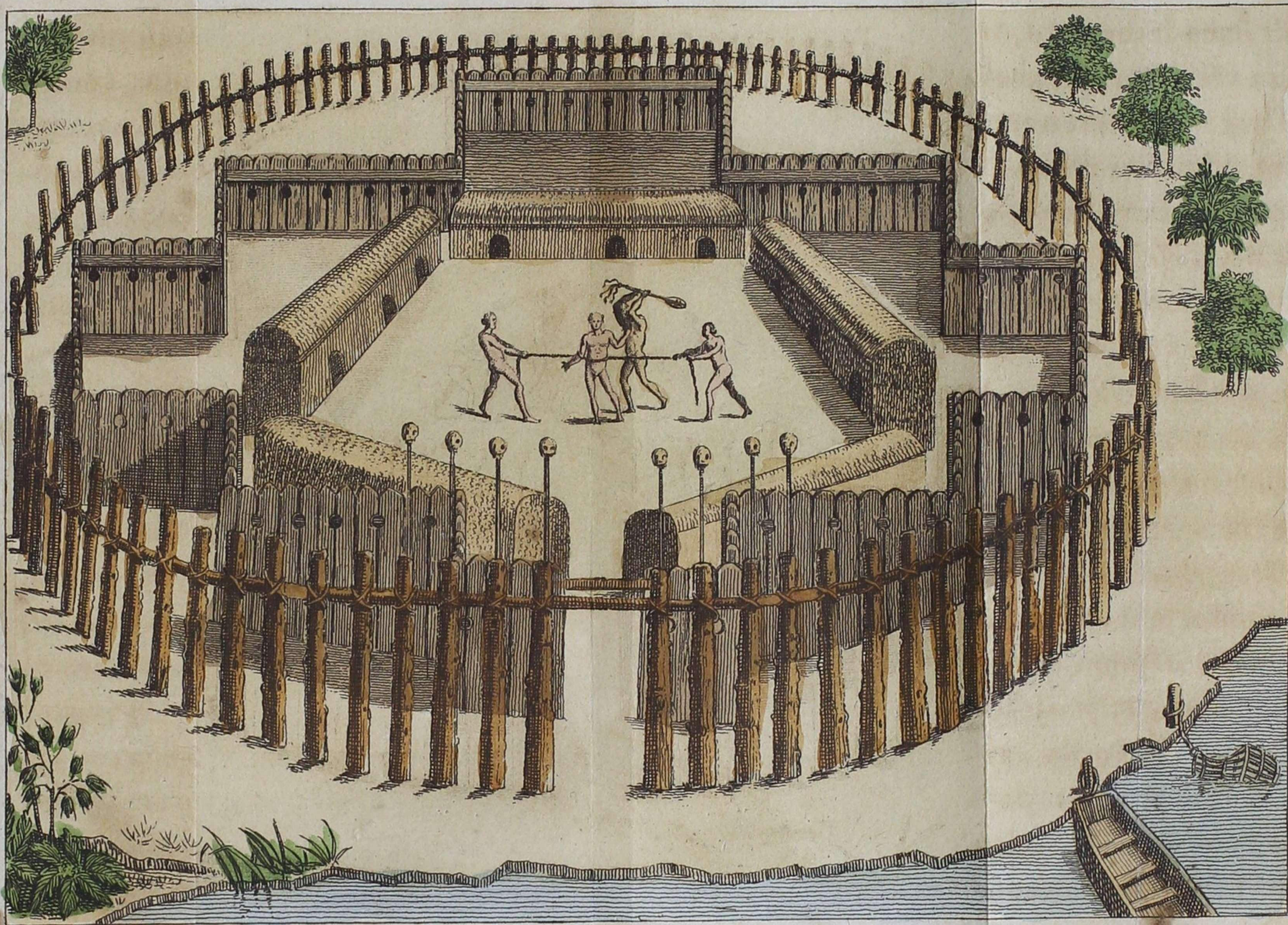
sauver, en lui disant : « Je vais mourir, mais tu es digne de me dévorer. » Il fut reconduit dans sa cabane, se coucha dans son hamac et demanda au ciel de lui accorder quelque résignation. Elle lui devenait bien nécessaire ; et quoiqu'on eût résolu de finir tous ses maux au bout de trois jours, il n'en était gardé qu'avec plus de soin, et on le tourmentait toujours de mille manières.

Il était arrivé à un tel état d'infortune qu'il semblait devoir ne plus rien redouter ; et cependant, comme il le dit lui-même, il ne tarda pas à se convaincre qu'un malheur ne vient jamais seul. Le plus cruel mal de dents lui ôta même le sommeil. Son maître lui demanda pourquoi il prenait aussi peu de nourriture, et après

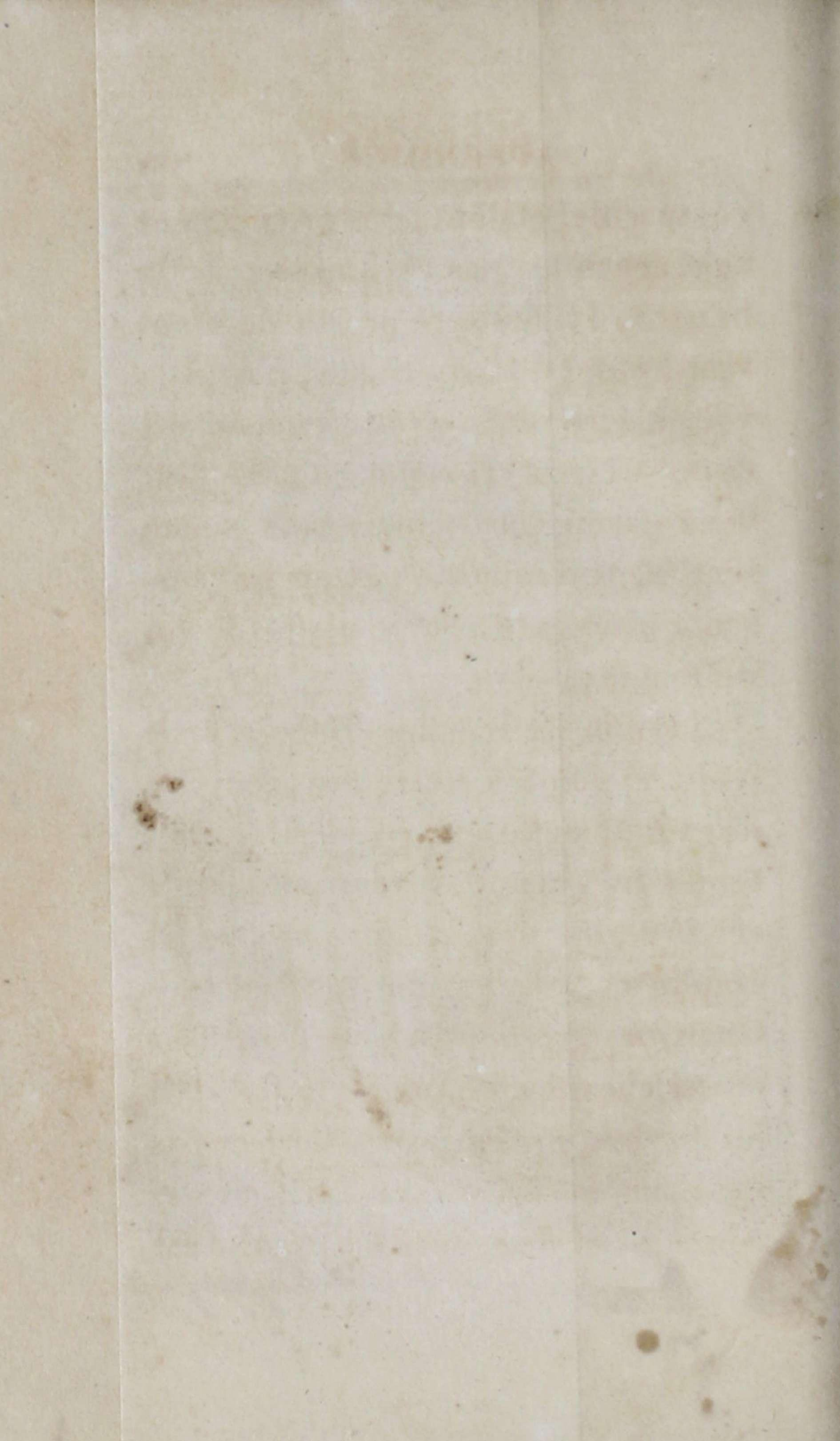
avoir appris ses souffrances , alla chercher un instrument en bois pour arracher la dent douloureuse. En vain le malheureux Hans-Stade affirme-t-il qu'il n'éprouve plus aucun mal ; Ipperu-Ouassou insiste pour lui faire une opération dont il lui garantit les heureux effets. Il consent à la fin à se retirer ; mais il ordonne à son prisonnier de manger à l'avenir davantage , et de prolonger son existence jusqu'au moment du supplice. Oh combien de fois il désira qu'une mort prompte vint l'affranchir de tous ses chagrins ! combien il fit de vœux pour que ses maux finissent par le soustraire à d'horribles festins ! Quelques jours s'étaient écoulés , et son sort n'avait subi aucun changement , lorsqu'on le con-

duisit dans le bourg d'Arirab où faisait sa résidence un chef plus considéré que les autres , nommé Koniam-Bebe, qui avait ordonné qu'on l'amènât pour le faire servir à une fête solennelle.

Lorsqu'il approcha de la cabane , des cris de joie se firent entendre , et le spectacle le plus affreux s'offrit à ses regards. Quinze guerriers margayas avaient été immolés , et leurs têtes étaient fixées au bout de perches élevées devant la porte. Ses conducteurs se réjouissaient en voyant les dépouilles de leurs ennemis vaincus , et ils les lui faisaient remarquer. Enfin ils s'arrêtèrent devant la cabane , et ils s'écrièrent : Nous t'aménonons un esclave portugais. On le fit arrêter devant le chef qui buvait le caouin avec une nombreuse



Village fortifié des Cupinambas.



compagnie, et dont les esprits étaient déjà échauffés par les vapeurs de la boisson. La foule se pressa de nouveau autour d'Hans-Stade, plusieurs voix s'écrièrent : Notre ennemi est donc arrivé ? Il répondit : Je suis venu parmi vous, mais sans aucun sentiment d'inimitié ; et on lui présenta alors une courge pleine de vin de manioc.

Le nom de Koniam-Bebe n'était point inconnu à notre voyageur ; il n'ignorait point que ce guerrier était renommé parmi les siens pour avoir célébré plus d'un festin barbare. Il employa pour gagner sa bienveillance un moyen qui a plus d'une fois réussi chez des hommes civilisés ; il lui dit dans son langage : N'est-ce pas ce Koniam-Bebe dont on vante le courage, et dont la magnanimité est

si bien reconnue? Le sauvage, bouffi d'orgueil, se leva alors, et se promena devant lui avec fierté.

Une partie des ornemens eu usage parmi les Tupis manquait à sa parure bizarre; mais une pierre de jade vert traversait sa lèvre inférieure, et un long collier de coquillage pendait à son cou. Il demanda à son captif pourquoi il était l'allié de ses ennemis les Tupiniquins, et comment il avait osé tirer contre lui du fort de Bertiooga? Celui-ci lui répondit que ce poste lui avait été confié par les Portugais, et qu'il avait dû s'acquitter de son emploi. Koniam-Bebe recommença à affirmer qu'il appartenait à cette nation, et invoqua le témoignage du Français dont nous avons parlé qui se trouvait près de lui, et qu'il appelait son fils. Hans-

Stade lui répondit aussitôt qu'il savait le français ; mais qu'une longue absence lui avait fait oublier cette langue , et le chef reprit alors , par une réflexion aussi bizarre qu'inattendue : J'ai déjà dévoré cinq Portugais ; tous assuraient avec fausseté qu'ils étaient Français. Il continua ensuite à faire plusieurs demandes touchant les forces de ses ennemis et à se vanter de ses nombreuses victoires. Il apprit sans étonnement qu'il devait être bientôt attaqué par les Tupiniquins : mais le caouin de cette cabane était épuisé , et il mit fin à cette longue conversation pour aller boire dans une autre celui qui y avait été préparé.

Hans-Stade , en entrant dans cette nouvelle hutte , devait nécessairement

s'attendre à de nouveaux tourmens. Le fils du chef lui attache les cuisses par trois liens différens ; il le force en cet état à sauter à pieds joints. Bientôt la joie de l'assemblée est excitée par ce jeu cruel, et de nouvelles insultes se font entendre. L'infortuné supplie alors celui qui l'a amené de lui déclarer s'il est arrivé dans le lieu de son supplice ; mais celui-ci, en lui répondant que non, lui indique que l'on en agit ainsi avec les prisonniers étrangers.

Bientôt on relâche ses liens et il entend des discours plus affreux. Tous désignent les membres qui doivent leur appartenir : tous raffinent de cruauté ; non contents de vouloir lui faire endurer tant de supplices différens, ils veulent l'entendre chanter.

Alors il entonne une hymne à la Divinité, mais c'est pour voir ces barbares proférer des blasphèmes contre l'objet de ses adorations.

Après qu'il eut servi de spectacle à toute la bourgade, Koniam-Bebe recommanda le lendemain à ses conducteurs de le garder avec de nouveaux soins. Bientôt ils retournent à Ouattibi, mais ils répétaient à leur prisonnier que sa mort devenait inévitable, et ils lui faisaient entendre que le festin se préparerait aussitôt qu'ils l'auraient remis à son maître; néanmoins celui-ci fit évanouir ses craintes, du moins pour quelque tems, et l'engagea à se tranquilliser.

Sur ces entrefaites, vingt-cinq barques de Tupiniquins arrivèrent près de la bourgade, et les guerriers

de cette nation se dirigèrent aussitôt vers les cabanes : déjà les flèches sifflent de toute part et vont se fixer sur la couverture des habitations , lorsque Hans-Stade dit à ceux qui l'environnent : Vous m'avez cru votre ennemi ; donnez-moi un arc et des flèches ; faites tomber mes liens , et vous verrez si vous avez un défenseur plus courageux. On lui donne les armes qu'il demande ; il commence à lancer quelques traits d'une main inhabile , il exhorte ses compagnons à se défendre avec courage , mais c'est pour déjouer leur soupçon ; il est près des palissades et il espère pouvoir passer du côté des assaillans ; malheureusement il se trouve exactement observé.

Les Tupiniquins , voyant leurs

efforts inutiles , se retirent , gagnent leurs barques ; et l'espérance qu'avait conçue Hans-Stade s'éloigne avec eux , car il est aussitôt remis sous la surveillance de ses gardiens accoutumés.

Les sauvages n'avaient probablement pas été dupes de son stratagème. Ils profitèrent vers le soir d'un moment où la lune brillait de tout son éclat , et ils s'assemblèrent pour délibérer sur le jour où se ferait le festin solennel. Il était au milieu d'eux ; ses yeux attristés considéraient l'astre qui répandait sa douce lumière sur cette scène. « J'invoquais le ciel , dit-il , et je le priais de mettre fin à tous mes maux , lorsque Alkuadar me demanda ce que je considérais dans cet astre ; je vois , répondis-je , qu'il est irrité. Et en effet les signes que

l'on remarquait dans l'orbe de la lune paraissaient tellement terribles à mes sens troublés, que je me croyais abandonné de Dieu et de toutes les créatures. Jeppipo-Ouassou me demanda alors contre qui se manifestait son indignation; je lui dis qu'elle regardait sa maison avec colère, mais il commença à me parler d'un ton plus irrité, et pour échapper à de nouveaux tourmens, je repris en affirmant qu'elle éclairait à regret les vils Carijos, l'objet de ses mépris; et il se calma en disant : Cela doit être ainsi; puisse-t-elle les anéantir ! »

Le lendemain on vint apprendre que le village de Manbukaben avait été brûlé par les Tupiniquins, mais que les habitans s'étaient échappés dans la forêt, ne laissant qu'un enfant

que l'on avait fait prisonnier. Jeppipo-Ouassou, qui ne perdait pas une seule occasion de nuire à son prisonnier, engagea ses parens à venir rebâtir le village ruiné, et il proposa en même tems d'en rapporter la racine de manioc nécessaire pour célébrer le festin dont il devait être l'objet. Il s'éloigna aussitôt en le recommandant à Ipperu-Ouassou, auquel il l'avait donné, et il assura qu'il serait de retour au bout de quinze jours, avec toutes les choses nécessaires à l'horrible fête.

Vers cette époque, un navire Portugais venu de Saint-Vincent jeta l'ancre dans le voisinage, et tira le coup de canon d'arrivée. Les sauvages tournèrent aussitôt leurs regards vers ce bâtiment et dirent à Hans-Stade :

Voici des Portugais qui viennent peut-être savoir si tu es parmi nous pour te racheter. Il pensa aisément que si les pirogues allaient faire quelques échanges on demanderait aux sauvages de ses nouvelles ; mais ne voulant pas avoir l'air d'attendre du secours des Portugais , il se contenta de répondre qu'un Français son frère était peut-être parmi eux et qu'il l'attendait avec une vive impatience. Ils allèrent en effet le long du navire portant différentes provisions ; on les interrogea sur le sort de leur prisonnier , mais ils répondirent d'une manière si obscure qu'on ne put tirer aucun éclaircissement de leurs discours ; aussi le navire s'éloigna-t-il en pensant probablement que l'infortuné avait succombé. Cet incident eut les

suites les plus fâcheuses pour lui , car les sauvages prétendirent avoir acquis la certitude qu'il était Portugais , puisqu'on envoyait des navires à sa recherche.

Il attendait d'un moment à l'autre l'arrivée de ceux qui étaient allés chercher les choses nécessaires à son supplice , lorsqu'il entendit un jour des gémissemens sortir de la cabane du chef absent : il craignit aussitôt leur retour , car il n'ignorait pas que les Tupinambas , après s'être quittés pendant plusieurs jours , étaient dans l'usage de répandre des larmes de joie en se revoyant. Il ne resta pas long-tems dans cette cruelle incertitude : un sauvage lui apprend que le frère de son ancien maître est arrivé , et qu'il a annoncé avoir laissé toute sa

famille dangereusement malade : bientôt celui-ci vient à lui et lui apprend que sa mère , ses frères , ses neveux sont sur le bord du tombeau , et ils craignent , dit-il , que son Dieu ne soit irrité contre eux ; ils le supplient de l'apaiser par de ferventes prières.

Hans-Stade ne néglige point l'heureux moyen que la Providence lui présente ; il affirme que le *toupan* est certainement irrité de ce que l'on a voulu faire servir un allié à d'horribles festins ; il persuade au frère de Jeppipo-Ouassou de retourner à Manbukaben , pour engager ce chef à revenir dans sa cabane où il fera tous ses efforts pour le sauver.

Au bout de quelques jours , Jep-pipo-Ouassou arriva avec les siens. Ils étaient tous dans un accablement

extrême. On appela Hans-Stade , et le chef lui dit qu'il prédisait sa maladie le jour où il avait déclaré que la lune regardait son habitation avec colère. Celui-ci ne nia pas le fait ; on lui promit de lui donner la vie , s'il pouvait détourner le danger par ses prières. Il était dans un embarras extrême ; car les autres prétendaient qu'il fallait le tuer sans délai pour éviter son pouvoir ; mais Jeppipo-Ouassou voulut heureusement s'en remettre à ses prières. Comme la plupart des malades ne tardèrent pas à expirer , les craintes du chef redoublèrent , et ce fut alors qu'il déclara en présence des sauvages qu'il accordait la vie à son ancien prisonnier. Par un bonheur inattendu , il commença à recouvrer quelque

tems après la santé , ainsi qu'une de ses épouses. Il avait perdu huit de ses plus proches parens.

Vers cette époque , deux guerriers songèrent pendant la nuit qu'il leur devait arriver les plus grands malheurs. Ils vinrent confier leurs craintes à Hans-Stade qui les rassura , et obtint la certitude d'être épargné par eux , quand bien même les autres voudraient son supplice.

Cependant sa situation était devenue infiniment plus rassurante. Les vieilles femmes qui très-souvent l'avaient frappé d'une manière cruelle , lui donnaient le doux nom de fils , et lui demandaient pardon de lui avoir fait endurer toute sorte de mauvais traitemens , en lui disant qu'elles l'avaient toujours pris pour un Portu-

gais , mais qu'elles ne le soupçon-
naient plus d'appartenir à cette na-
tion. Beaucoup de sauvages étaient
encore dans l'incertitude relative-
ment à cette dernière circonstance ;
néanmoins on ne pouvait se dissi-
muler , disaient-ils , que sa barbe ne
fût rousse comme celle de certains
Français. Quoique son maître com-
mençât à beaucoup mieux se porter ,
les autres tenaient à ce qu'il fût sa-
crifié , et auraient voulu qu'on cé-
lébrât le festin promis depuis long-
tems. Peut-être n'eût-il pas pu échap-
per à ce danger ; mais de nouvelles
circonstances vinrent encore changer
sa position. Le Français dont nous
avons déjà fait mention , et qui joue
jusqu'à présent un rôle si odieux dans
notre histoire , devait , après avoir

rassemblé différentes marchandises du pays , passer dans le village pour se rendre sur le bord de la mer, dans le port de Mungu-Ouappe , où les navires avaient coutume de jeter l'ancre. Il y avait long-tems qu'il s'était éloigné , et il pensait que le malheureux Hans-Stade devait être depuis long-tems massacré ; aussi témoigna-t-il une grande surprise en arrivant, et ne put-il s'empêcher de demander au captif , dans la langue des sauvages , comment il se faisait qu'il fût libre : celui-ci répondit que c'était grâce à la Providence ; et le tirant à part de peur que les sauvages ne pussent l'entendre , il lui répéta qu'il était Allemand , lui raconta la manière dont il s'était échappé d'un naufrage , et le supplia de l'emme-

ner avec lui dans le port où il devait s'embarquer, en lui faisant envisager que s'il ne le faisait pas il aurait sans cesse à se reprocher de lui avoir donné la mort la plus cruelle, et qu'il en répondrait devant Dieu. Le Français répartit aussitôt qu'il le croyait précédemment Portugais, et que personne n'ignorait les horribles traitemens que les gens de cette nation faisaient endurer à ses compatriotes; cependant il ne fut pas entièrement insensible aux prières qui lui étaient adressées, et il voulut bien affirmer aux Tupinambas que leur captif était de la nation allemande alliée des Français, qu'il ne l'avait point d'abord reconnu pour tel, mais qu'il désirait l'emmener à bord des navires en station à peu de

distance. Les sauvages répondirent : « Cela ne peut être , à moins que ses frères ne viennent le racheter pour un grand nombre de haches et de couteaux ; il doit être considéré comme notre esclave , puisque nous l'avons fait prisonnier au milieu de nos ennemis. » Hans-Stade fut vivement ému , comme on le pense bien , en entendant cette réponse ; il supplia celui qu'il regardait comme son libérateur de faire en sorte que l'expédition l'envoyât chercher. Celui-ci lui en donna sa parole en engageant ses maîtres à le bien traiter , et il ne se retira qu'après avoir promis que les parens du captif viendraient incessamment leur payer une rançon considérable ; mais un chef se plaignit amèrement de ce qu'on ne lui

avait pas fait le moindre présent ; et quelque tems après , lorsque les malades eurent entièrement recouvert la santé , la plupart des guerriers commencèrent à faire entendre de nouveaux murmures , et prétendirent que les Français ne valaient pas mieux que les Portugais leurs ennemis.

Peu de tems après cet événement, notre voyageur fut obligé d'assister à l'affreuse cérémonie dont on lui avait fait craindre pendant long-tems de devenir le principal ornement. Un Margayas captif devait être immolé dans le village de Tickquarippe, à six milles de celui qu'il habitait. Ses maîtres voulurent assister au festin , et l'emmenèrent avec eux dans leurs pirogues. La nuit qui précéda

l'affreux sacrifice vit s'élever une horrible tempête qui renversa une partie des cabanes. On lui attribua ce bouleversement de la nature, et l'on affirma que c'était pour venger la mort du Margayas, ami des Portugais, qu'il avait ainsi courroucé les élémens. Quelques sauvages qui l'avaient vu parcourir la veille un ouvrage portugais, que les Français avaient donné en échange de quelques bagatelles, prétendirent qu'il s'occupait alors à retourner les peaux du tonnerre. Heureusement que le tems se calma dès le lendemain ; le jour suivant, le malheureux prisonnier auquel Hans-Stade avait tâché de faire concevoir la félicité d'une autre vie, reçut la mort avec toutes les cérémonies dont nous avons donné la

description dans le premier volume.

Après la célébration de la fête, l'on se remit en mer pour gagner le village; mais cette fois le vent fut contraire, et la pluie tomba par torrens, en sorte que le voyage dura près de trois jours. Vers la fin de la première journée, on éleva quelques cabanes sur le rivage pour se mettre à l'abri, et tous les sauvages supplièrent Hans-Stade de dissiper la tempête. Il y avait parmi eux un enfant qui rongait encore un os du malheureux Margayas; le captif lui ordonna de le jeter aussitôt, mais il excita l'indignation de tous les sauvages. Le lendemain le vent continua à souffler avec fureur, et quoique l'on ne fut éloigné que de quatre milles de la bourgade, on convint d'y

retourner à pied. On mangea alors à la hâte ce que l'on avait apporté , et l'enfant continua à ronger son os. Quelques momens après qu'il l'eut jeté et qu'on se fut mis en marche , le ciel se dégagea comme par enchantement des nuages qui le couvraient. Voyez , leur dit Hans-Stade , si je vous avais trompé , et si Dieu n'était pas irrité de l'action de l'enfant ! mais ils lui répondirent qu'il ne serait rien arrivé s'il n'avait pas eu connaissance de cette même action. Lorsque l'on fut parvenu au village , Alkindar , qui s'était vu obligé d'y rester , et n'avait pu assister à la cérémonie à cause d'un violent mal d'yeux , demanda au prisonnier s'il avait remarqué la manière dont ils en agissaient avec leurs ennemis. Il

répondit que leurs horribles festins lui paraissaient mille fois plus affreux que la mort. Le Tupinambas ne manqua pas alors d'affirmer qu'il avait observé la même manière de penser chez les Portugais ; il voulait encore dans cette occasion exciter la haine des autres personnes de la tribu ; car depuis long-tems il faisait de continuels efforts pour que son oncle consentît à sacrifier le prisonnier dont il lui avait fait présent ; mais Jeppipo-Ouassou, craignant de nouvelles maladies, s'y était vivement opposé. Cependant ce même Akin-dar avait été frappé d'une cécité presque absolue ; il fut obligé quelque tems après de supplier Hans-Stade de le guérir par ses prières, et promit de ne plus être acharné à

sa perte. Au bout de plusieurs jours il recouvra la vue, et le crédit de notre voyageur s'affermi encore.

Il y avait déjà cinq mois qu'il se trouvait au milieu des sauvages, menant la vie la plus misérable, et désespérant de recouvrer la liberté, lorsqu'un navire portugais arriva de l'île de Saint-Vincent, pour échanger différens objets de quincaillerie contre de la farine de manioc, dont on manquait presque toujours dans les engenhos, où les esclaves se trouvaient presque tous occupés à faire du sucre.

Il n'était pas rare à cette époque de voir les Portugais commercer avec leurs ennemis, lorsqu'ils y étaient contraints par la nécessité. Lors de leur arrivée, deux indigènes seule-

ment venaient faire les échanges , et ils étaient gardés à quelque distance du bâtiment par leurs compagnons , jusqu'à ce qu'ils jugeassent à propos de se retirer. Alors tous ces barbares commençaient une attaque générale contre les Portugais , leur lançaient des flèches , et ne revenaient dans le village qu'après avoir donné des marques d'hostilité.

Aussitôt que le navire dont nous avons fait mention eut tiré un coup de canon , les Tupinambas se préparèrent à y porter différens objets d'échange. On leur demanda si Hans-Stade était encore parmi eux ; ils répondirent affirmativement , et un Français nommé Claude Mirand , qui était lié avec lui de la plus étroite amitié , leur dit qu'il désirait

vivement le voir, pour lui remettre une corbeille remplie de marchandises. Ils vinrent aussitôt le trouver et lui rapportèrent ce qu'on leur avait dit. Le malheureux prisonnier sentit alors son espoir se ranimer ; il les supplia de le conduire à une certaine distance du navire, pour parler à son frère, en leur affirmant que les Portugais n'entendaient pas leur langage. Malgré cette assurance et plusieurs promesses brillantes, les sauvages ne consentirent qu'à regret à cette entrevue. Ils préparaient une grande expédition contre Bertioga, et probablement ils craignaient que leur secret ne transpirât ; enfin ils se décidèrent à le conduire à un jet de pierre du bâtiment. Il était entièrement nu, et rien ne pouvait le dis-

tinguer des sauvages que sa barbe et ses longs cheveux. Il allait pouvoir faire connaître ses maux à des Européens , mais il se vit obligé d'engager un seul d'entre eux à lui parler en ne se servant que de la langue française. Ce fut un certain Jean Sanchez qui prit la parole ; après lui avoir fait connaître combien on avait compati à ses maux , il dit que le capitaine Brascupas , gouverneur de Santos , avait donné des ordres précis pour qu'on le rachetât dans le cas où il serait trouvé encore existant, et qu'on fît même quelques prisonniers pour les échanger contre lui s'il n'y avait pas d'autre moyen. Hans-Stade lui fit part de toutes ses infortunes, mais il était dans une position tellement embarrassante , qu'il supplia qu'on

ne fît pas de tentatives , et qu'on se contentât d'affirmer qu'il était Français, en lui donnant une certaine quantité de haches, de couteaux et d'hameçons. Ses désirs furent remplis, et bientôt il envoya un sauvage chercher ces différens objets à bord du bâtiment. Craignant de ne pas pouvoir obtenir un second entretien, il s'empressa d'avertir les Portugais de ce que l'on méditait contre eux; et après plusieurs autres discours, de peur d'éveiller les soupçons, il fit ses adieux et retourna au milieu des sauvages auxquels il donna les couteaux et les hameçons qu'il avait reçus de son frère le Français. Comme on ne manqua pas de lui demander ce qu'il avait pu lui dire pendant si long-tems, il répondit : « Je l'ai chargé de retour-

ner dans notre patrie, et de vous apporter ses différentes marchandises pour vous récompenser de la manière dont vous m'avez épargné. » Depuis ce moment, sa position devint infiniment plus supportable, et il fut admis aux chasses, ainsi qu'aux différents travaux des guerriers de la bourgade.

Il y avait parmi les esclaves un Carijos, qui, après s'être enfui de chez les Portugais, était venu chercher un asyle dans la tribu. Quoiqu'il se trouvât depuis trois ans parmi les Tupinambas, il prétendait avoir vu Hans-Stade tirer contre eux dans un combat, et il s'efforçait par de faux rapports d'animer contre lui tous les esprits. Cet homme tomba malade; il y avait déjà dix jours qu'il

se trouvait dans un état désespéré, lorsque celui dont il était regardé comme l'esclave vint prier notre voyageur de le guérir, et de lui déclarer s'il désespérait de sa vie, afin qu'il pût l'offrir à un de ses amis pour en faire un sacrifice. Celui-ci employa tous les moyens en sa puissance afin de sauver ce malheureux. Il essaya même de le saigner, comme les sauvages, au moyen d'une dent très-longue et très-aiguë; mais malgré ses discours on ne tarda pas à lui enlever son malade, qui tomba sous la hache du massacre, et servit à un horrible festin. Hans-Stade s'autorisa de ce triste événement pour gagner une nouvelle confiance, et attribua à la vengeance de Dieu la mort de son calomniateur.

Ces détails seront peut-être regardés par beaucoup de personnes comme à peu près inutiles ; mais nous croyons ne pas devoir les omettre, parce qu'ils font connaître les terribles circonstances dans lesquelles se trouvait notre voyageur, à une époque où il n'était que faiblement rassuré sur son existence. La résignation qu'il avait montrée jusqu'alors allait être bientôt mise à une rude épreuve. Quinze jours environ avant l'époque où l'on devait partir pour l'expédition dont nous avons déjà parlé, il arriva un bâtiment français à Rio-Janeiro, pour y charger du bois de Brésil, et il envoya une chaloupe dans l'endroit où se trouvait Hans-Stade, afin d'y prendre du poivre et d'y rassembler quelques

singes et quelques perroquets. Un homme de l'équipage descendit à terre pour faire différens échanges ; Hans-Stade le supplia de l'emmener avec lui ; mais ses maîtres n'y consentirent point ; ils avaient résolu de ne lui donner la liberté que pour une forte rançon, et ils ne voulurent pas même l'accompagner à bord du navire où l'on devait, disait-il, le racheter. Ils donnèrent pour raison de leur refus que ces Français étaient faiblement ses amis, puisqu'ils ne lui offraient rien pour se couvrir, en le voyant dans une nudité absolue ; que d'ailleurs l'expédition n'était point prête à partir, et que lorsque sa cargaison serait faite, on pourrait le conduire à bord du bâtiment.

La chaloupe se préparait à mettre à

la voile , mais elle était encore à l'ancre devant la bourgade , lorsqu'une nuit notre infortuné prend tout à coup une résolution désespérée , quitte la cabane et se dirige vers le rivage ; mais on l'a vu s'échapper et l'on se met à sa poursuite. Cinq fois il se dégage avec force des bras de ceux qui veulent le saisir ; enfin , après des efforts inouis , il parvint à gagner la chaloupe à la nage , et c'est pour s'en voir repoussé par les Français qui craignent , en l'accueillant , de se faire des ennemis irréconciliables des sauvages , et consultent froidement leur raison au mépris des lois de l'humanité. De retour à terre , sa présence d'esprit ne l'abandonne pas , et il dit aux sauvages se réjouissant déjà de

voir son attente trompée , qu'il vient d'avertir ses compatriotes de ne point oublier les présens dont on doit le racheter après la guerre. Cette mauvaise excuse est heureusement adoptée , et il se regarde comme fort heureux que ses hôtes veulent bien en paraître satisfaits.

Dans la quinzaine qui suivit cette vaine tentative , on commença à rassembler les barques nécessaires à l'expédition. Ce Koniam-Bebe dont on a déjà parlé arriva ; il paraissait exercer un grand empire sur les autres chefs , et il voulut que Ipperu-Ouassou , ainsi que son esclave, fissent partie des guerriers. En vain celui-ci tâche-t-il de rester dans la bourgade pour avoir l'occasion de

s'enfuir ; il doit craindre d'éveiller le soupçon , et il est obligé de se soumettre à sa fatale destinée.

La flottille qui devait porter la guerre dans les établissemens portugais se composait de trente-huit pirogues , chargées chacune de vingt-huit guerriers.

L'expédition partit vers le milieu du mois d'août de l'année 1554, époque , comme nous l'avons dit , où les poissons appelés *bratti* remontent les fleuves , et procuraient aux sauvages une nourriture abondante. C'était pour en prendre et pour en conserver un grand nombre qu'ils étaient probablement dans l'usage d'aller à petites journées en se dirigeant vers le territoire ennemi, d'où au contraire ils s'éloignaient toujours à force de rames.

Hans-Stade espérait encore que les Tupiniquins, qui avaient résolu de venir dans le même district, ne tarderaient pas à arriver. Il tenait cette nouvelle du bâtiment portugais, et s'était bien gardé jusqu'alors de la communiquer à ses hôtes. Ceux-ci ne tardèrent point à l'interroger sur ce qu'il pensait de leur entreprise, et lui demandèrent s'il croyait qu'elle dût leur faire faire un grand nombre de prisonniers. Ce fut alors qu'il leur annonça que l'on devait d'un moment à l'autre s'attendre à voir paraître les ennemis. On voit par ces derniers détails que sa conduite ne manquait point d'adresse; il donnait cependant, comme tous les devins, beaucoup au hasard dans ses prédictions. « Nous passons la nuit, dit-il, après

avoir rendu compte de cette circonstance , dans un endroit appelé *Ouat-tibi* , comme le village que nous habitons ordinairement. Nous avions pris une grande quantité de ces bratti, que l'on peut comparer pour la grosseur aux *lucius*. Le vent était terrible; on m'interrogea sur ce que j'en pensais , et je répondis : Cette tempête souffle la mort à bien des hommes. Une troupe de notre nation nous avait précédés pour aller au combat, et s'était avancée dans l'intérieur en remontant le fleuve Parahiba (1). Les sauvages se dirent alors : Peut-être nos guerriers en sont-ils venus aux mains avec les ennemis , et qu'une

(1) C'est le Parahiba du sud.

partie d'entre eux auront succombé. L'événement justifia cette supposition. »

On était parvenu à une journée de l'endroit où devait se faire l'attaque. Le camp s'élève près de l'île Saint-Sébastien appelée *Mayembipe* par les sauvages. Vers le soir, Koniam-Bebe s'avance au milieu des cabanes et des hamacs suspendus aux arbres, et il adresse à tous les guerriers ce discours : « Nous ne sommes point éloignés du territoire ennemi : que chacun de vous observe pendant la nuit le songe qui viendra le visiter, et qu'il fasse en sorte de l'avoir heureux. Aussitôt les danses commencent au son des maracas, et se prolongent bien avant dans la soirée, jusqu'à ce que tout le monde aille enfin

se reposer. C'est alors que le maître de Hans-Stade veut lui ordonner de songer quelque événement heureux ; celui - ci répond aussitôt que de vaines illusions ne viennent point ainsi le visiter ; et le chef , avant de se retirer , l'engage à prier au moins son Dieu pour que l'on fasse de nombreux prisonniers.

Le lendemain , au lever du soleil , les premiers des guerriers se rassemblèrent autour d'un grand plat rempli de poissons , et ce fut en prenant leur repas qu'ils commencèrent à se raconter leurs songes dont ils semblèrent tirer d'assez heureux augures ; d'autres pendant ce tems formèrent des danses. Cependant on avait l'intention de s'avancer le même jour sur le territoire ennemi , et l'on

devait entrer dans un certain endroit appelé *Boi - Ouassou - Kange*, pour y demeurer jusqu'au soir. L'on se prépara donc à partir dès le matin de *Mayembipe*, et l'on demanda à *Hans-Stade* ce qu'il pensait de cette détermination; il dit que les ennemis seraient probablement à *Boi-Ouassou-Kange*, et il exhorta ses compagnons au courage. « J'avais résolu cependant, dit-il, de m'enfuir une fois arrivé dans cet endroit, parce que le lieu où j'avais été pris n'en était guère éloigné que de six milles. » Probablement il comptait sur le tumulte du combat, et l'on verra si son espoir devait se réaliser.

Pendant que l'on gagnait le rivage, l'on aperçut après l'île plusieurs barques qui se dirigeaient vers les Tu-

pinambas. Ceux-ci s'écrient aussitôt : Voici nos ennemis. Ils tâchent de cacher leurs pirogues derrière un rocher , pour tomber sur eux à l'improviste ; mais les malheureux Tupiniquins , inférieurs en nombre , les ont vus , et ils s'efforcent de regagner leur territoire. On les poursuit pendant quatre heures à toutes rames ; on les atteint , et ils se voient forcés d'offrir le combat. Leur flottille se composait de cinq pirogues , montées par des habitans de Bertioaga , tous connus de Hans-Stade : bientôt il distingua dans l'une d'elles six métis chrétiens commandés par deux frères nommés Jacob et Dominico de Praga. Ces deux hommes n'ont qu'un seul fusil en leur pouvoir ; mais ils se conduisent

avec un courage héroïque , et ils soutiennent pendant plus de deux heures l'attaque contre trente barques réunies. La troupe dont ils font partie a enfin épuisé tous ses traits , une grande portion des guerriers qui la composent a succombé ; mais ils semblent invulnérables , et ils combattent encore avec fureur. Ce n'est qu'après avoir été blessés , ainsi que deux de leurs compagnons et une malheureuse femme , qu'ils sont faits prisonniers ainsi que plusieurs Tupiniquins.

Le combat s'était passé à deux grands milles en mer , et les Tupinambas s'efforcèrent aussitôt de gagner la côte avec l'intention de passer la nuit à Mayembipe. Lorsque l'on commença à y arriver , le soleil

était extrêmement avancé dans sa course. Chacun conduisit dans sa cabane les captifs qui lui étaient échus en partage, et bientôt une partie de ces malheureux furent immolés pour servir à d'horribles festins.

Hans-Stade cite leurs noms ; il les avait long-tems connus, et nous n'entreprendrons point de décrire les affreuses réflexions qui durent l'agiter. Vers le soir, lorsque tous les sauvages prenaient quelques instans de repos, il entra dans la cabane où étaient gardés les deux frères qui avaient combattu si vaillamment. Ces deux infortunés l'interrogèrent sur leur sort. Il leur dit tout ce que la religion put lui inspirer de consolant, et il leur fit voir qu'il était échappé à bien des périls ; mais quand ils

vinrent à connaître le sort de leurs compagnons, ils ne purent s'empêcher de répandre des larmes; et ses exhortations furent d'un faible effet contre tant de maux.

Pendant qu'il était occupé à cette triste conversation, les sauvages lui ordonnèrent de se retirer, et lui demandèrent quels étaient les longs discours qu'il adressait aux prisonniers. « Je les plaignais, en les avertissant de remettre tout événement à la disposition de la Divinité, qui sait combien d'infortunes nous avons à supporter dans cette vallée de larmes! » Les captifs reprirent qu'ils mouraient avec moins de douleur en songeant qu'il restait après eux.

Il se retira alors, et parcourut le camp pour visiter le reste des cap-

tifs. L'occasion eût été favorable pour s'enfuir, s'il se fût trouvé près de l'île de Mayembipen qui n'est qu'à dix milles de Bertioga. Personne ne surveillait ses actions; cependant il ne voulut rien tenter de ce genre, de peur de faire un tort irréparable aux autres captifs chrétiens. Il réfléchit combien serait grande la colère des sauvages; et il préféra attendre de la bonté de la Providence un événement qui les sauve tous ensemble.

Le lendemain on parvint à la montagne Occarassou qui ne se trouve pas très-éloignée de l'endroit habité par la tribu. Le camp fut dressé, et notre malheureux Hans-Stade entra dans la cabane de Koniam-Bebe pour lui demander quel devait être

le sort des chrétiens captifs. Ce chef lui déclara qu'ils devaient servir aux festins, lui interdit toute communication avec eux, et rejeta ses prières en l'engageant à partager l'horrible repas qu'ils faisaient en ce moment. Je suis un jaguar, dit ce redoutable sauvage, et je me réjouis de semblables fêtes.

Le lendemain il ordonna que chacun amenât son captif dans une plaine située près de la forêt, et baignée par le fleuve. Les guerriers formèrent un cercle, et les prisonniers placés au milieu d'eux furent obligés de faire retentir les Maracas, et d'entonner des hymnes selon la coutume. Lorsque les chants eurent cessé, ces malheureux bravèrent leurs vainqueurs, et invoquèrent la ven-

geance de leurs compatriotes. Cette cérémonie achevée , ils furent reconduits par leurs maîtres dans la cabane qu'ils occupaient.

Le troisième jour depuis le combat on arriva dans l'endroit habité par la tribu , et chacun regagna sa bourgade en emmenant ses esclaves. Les habitans de Ouattibi en eurent onze en partage , parmi lesquels il y avait trois chrétiens. L'expédition durait depuis environ onze jours.

Aussitôt que l'on fut de retour , Hans - Stade adressa de nouvelles prières pour qu'on le conduisît à bord du bâtiment français , puisque , disait-il , il avait prouvé en combattant avec eux qu'il n'était pas Portugais. Ils y consentirent , mais en demandant quelques jours de repos ,

et le tems nécessaire pour célébrer leurs festins.

Pendant tous ces affreux préparatifs, le navire s'éloigna, et l'on peut aisément se figurer la douleur que dut éprouver notre voyageur en apprenant cette nouvelle, puisqu'il se voyait obligé d'attendre encore un an, avant que d'autres bâtimens n'abordassent pour faire le commerce avec les Tupinambas.

Le moment où devaient être sacrifiés les deux frères dont nous avons parlé, ainsi qu'un autre chrétien, ne tarda pas à arriver. Ils prièrent au moment de leur supplice avec l'infortuné qui tant de fois leur avait offert ses consolations, et ils se recommandèrent à son souvenir. Il voyait lui-même sa position de-

venir plus malheureuse. On avait décidé dans le jour solennel qu'il serait offert en présent à un autre maître, et il devait s'attendre à de nouvelles tribulations. Il essaya encore de ranimer leur courage ; il leur promit d'adresser au Ciel des prières pour que leurs souffrances fussent effacées par un bonheur éternel ; mais en même tems il leur indiquait le chemin qu'ils pourraient suivre pour échapper à leurs bourreaux. Il apprit par la suite qu'ils s'étaient enfuis, après que leurs liens avaient été brisés ; mais il ne put jamais savoir s'ils l'avaient fait avec un plein succès.

Le moment de son départ étant arrivé, il fut conduit au bourg de Tracoarasutibi pour être offert au chef de la tribu. Au bout de quelques

heures de navigation, il aperçut le lieu de sa nouvelle captivité ; mais des nuages orageux s'amoncelaient au dessus du village , et semblaient devoir y porter la dévastation. Il les fit remarquer à ses compagnons , et il dit : Vous le voyez , le Ciel est irrité du massacre des chrétiens. Cette réflexion ne fut pas sans quelque utilité. Dès qu'on fut parvenu au lieu de sa destination , on le livra à un chef nommé Abbati - Bossange (1) ;

(1) Ce nom ne paraît pas indigène ; il appartient à la langue française , et il semble indiquer que les Tupinambas , comme les sauvages de la Mer du Sud , adoptaient en signe d'attachement le nom d'un étranger avec lequel ils avaient eu des relations amicales.

mais on recommanda en même tems à ce nouveau maître de le traiter avec douceur, parce que son Dieu savait punir ceux qui l'offensaient par de trop durs traitemens. Il tâcha de l'affermir dans cette pensée, lui affirma que son frère devait bientôt arriver avec de nombreuses marchandises pour le récompenser de ses bons procédés à son égard, et que son Dieu lui enverrait des vents favorables pour le faire arriver promptement. Abbati - Bos-sange, enchanté de cette promesse, le nomma son fils, et lui permit d'aller chasser en toute liberté avec ses enfans dans les forêts.

Ce fut à Tracoaratibi où Hans-Stade apprit que le navire français parti depuis quelque tems, s'appelait

la *Marie Bellette*, et venait échanger différens objets de quincaillerie contre du bois de Brésil, du poivre, du coton, des plumes, des singes, des perroquets et différentes denrées du pays. Les sauvages lui dirent en même tems que ce bâtiment en avait attaqué, dans la baie de Rio-Janeiro, un autre appartenant aux Portugais. D'après ce rapport, le Français dont il avait eu tant à se plaindre, appartenait au même navire, ainsi que la chaloupe dont on l'avait repoussé (1).

(1) De retour en Europe, notre voyageur apprit que la *Marie Bellette* avait probablement péri en mer, puisque jamais on ne l'avait revue dans le port de Dieppe, d'où elle était partie.

Il y avait environ quinze jours que notre prisonnier se trouvait dans la nouvelle tribu, quand plusieurs sauvages vinrent annoncer avoir entendu un coup de canon du côté de Rio-Janeiro. Il pense aussitôt qu'un navire a jeté l'ancre; il supplie son maître de le faire conduire à bord pour s'assurer si son frère est arrivé; on consent à satisfaire ses désirs; mais il ne doit partir que dans quelques jours. L'espérance est venu ranimer son cœur, et son impatience s'accroît encore; il va revoir des Européens; son esprit se reporte vers la patrie; il traverse les mers avec rapidité, il revoit sa famille, et il oublierait tous ses maux si des chants sauvages ne lui annonçaient pas qu'il est captif, et que souvent de vaines

illusions l'ont déjà bercé de leurs mensonges.

Cependant un nouvel avenir se prépare pour lui. Les Français apprennent sa situation, et viennent accompagnés de quelques chefs à la tribu. On lui annonce leur arrivée, et l'on peut facilement imaginer toute la joie qu'il doit éprouver. Il parle enfin à des hommes compatissans qui comprennent toutes ses souffrances, qui se dépouillent de leurs vêtemens pour couvrir sa nudité, et lui promettent de mettre tout en usage pour l'emmener avec eux. Ivre de joie, notre infortuné rend grâces à la Providence; il engage un de ses libérateurs, instruit dans la langue tupique, à se faire passer pour son frère, et à certifier qu'il a apporté

un grand nombre de corbeilles remplies de marchandises qu'il doit lui remettre à bord. Pour donner plus de confiance à ses hôtes , il leur fait annoncer par la même personne qu'il doit passer une année parmi eux, afin de rassembler différentes denrées destinées à charger le navire à son retour. Cette assurance a les plus heureux effets ; on lui permet d'aller en toute liberté à bord du bâtiment, où son maître veut cependant l'accompagner , et être témoin de l'accueil que tous s'empressent de lui faire.

Cependant il n'était pas encore libre , et il lui restait bien des intérêts à ménager. Au bout de cinq jours cet Abbati-Bossange demande les marchandises promises , afin de retourner dans la tribu. Hans-Stade

fait part de cette nouvelle circonstance au capitaine du navire, qui l'engage à prolonger son séjour à bord sous différens prétextes, jusqu'à ce que le bâtiment, étant une fois chargé, on courre moins de risque, s'il est nécessaire de mécontenter les sauvages. Cependant le chef insiste pour regagner sa cabane, et on l'oblige par différens moyens à différer son départ.

Enfin lorsque le navire, entièrement chargé, est en état de mettre à la voile, les Français s'assemblent; Hans-Stade se joint à eux, et le capitaine adresse un discours au chef entouré des sauvages qui l'ont accompagné. Il lui dit par le moyen d'un interprète qu'il lui conservera toujours une vive reconnaissance de

ce qu'il a épargné la vie d'un captif ; que ce même prisonnier a été amené à bord du navire afin de recevoir différentes marchandises dont on devait récompenser l'humanité de ses hôtes , et qu'il doit rester un année entière parmi eux jusqu'à ce qu'il ait formé une nouvelle cargaison pour le prochain voyage. « Mais l'on était convenu , continue Hans-Stade , que dix matelots environ me réclameraient obstinément comme leur frère , et voudraient me ramener dans leur pays. On fait part de cette nouvelle circonstance aux sauvages , on leur dit que mes parens ne veulent point me laisser aller à terre , et qu'ils prétendent me conduire auprès de mon père pour lui donner la consolation de me revoir avant de mourir.

Le capitaine s'excuse auprès des Tupinambas en disant qu'à la vérité il est le chef, et que son désir serait que je retournasse avec mon maître, mais qu'il ne peut résister seul à tous mes frères. »

Cette ruse était grossière, et cependant elle eut un succès qui indique assez combien les sauvages respectaient les liens du sang. Le capitaine fut entièrement innocent à leurs yeux, et Hans-Stade lui-même déclara à son maître que tout en préférant retourner avec lui, il se voyait obligé de faire la volonté de ses frères.

A peine Abbati-Bossange eut-il entendu ces dernières paroles qu'il se prit à verser des larmes en abondance. Il dit qu'il l'avait toujours

chéri comme un fils , que la conduite des habitans de Ouattibi à son égard lui avait paru odieuse , et qu'il suppliait qu'on le ramenât au premier voyage. Il ordonna aussitôt à une de ses femmes de célébrer son départ , selon l'usage du pays, par des larmes. Hans-Stade observant la même coutume , et touché probablement des marques d'affection que jamais les sauvages ne lui avaient données , répondit par quelques gémissemens dont on peut cependant révoquer en doute la sincérité. Ces adieux achevés , le capitaine donna au chef des couteaux , des haches , des peignes , ainsi que quelques autres bagatelles qui pouvaient être évaluées à environ cinq écus de ce tems-là. On le remit à

terre , et il retourna paisiblement dans sa bourgade.

Comme on se préparait à sortir du port , on aperçut au lever de l'aurore un petit bâtiment portugais qui venait de commercer avec les Margayas ; c'était celui que l'on avait envoyé à la recherche de notre voyageur. On voit bientôt que son intention est de sortir de la rade ; mais on dispose l'artillerie dans la chaloupe , qui fait force de voiles sur lui pour s'en emparer. Le combat s'engage. Les Français n'ont pas des forces suffisantes , plusieurs d'entre eux reçoivent la mort ; l'infortuné Hans-Stade lui-même est blessé grièvement , et se voit après tant de périls prêt à succomber , quand son malheureux destin semblait s'être adouci. Cepen-

dant il devait revoir sa patrie , et il ne tarda pas à recouvrer la santé.

Ce fut le 31 octobre 1554 que l'on sortit définitivement de la rade de Rio-Janeiro. Après un voyage d'environ quatre mois on arriva à Honfleur le 25 février 1555 , sans avoir relâché dans aucun endroit. Hans-Stade aida à faire le déchargement du navire , remercia tous ses compagnons des bontés qu'ils avaient eues pour lui , et pria le capitaine de lui faire donner des passeports pour retourner dans sa patrie. Celui-ci eût préféré lui voir faire un second voyage sur son bâtiment ; mais s'apercevant que ses instances étaient inutiles , il pria le gouverneur de donner à son protégé un certificat de bonne conduite. Ce seigneur voulut

voir un homme auquel il était arrivé tant d'aventures extraordinaires, et lui remit les lettres qu'il demandait. Le capitaine pourvut aux frais de son voyage; il passa de Honfleur à Dieppe; là il eut occasion de donner des nouvelles de *la Marie Bellette* qu'on n'y avait point revue, et de raconter la manière cruelle dont on avait agi envers lui. S'étant embarqué ensuite pour Londres, où il fit un court séjour, il prit passage sur un bâtiment destiné pour la Hollande, et gagna Anvers, d'où il put retourner dans sa patrie.

Pour donner une plus entière confiance à nos lecteurs dans les différens détails que nous venons de lui présenter, nous croyons devoir traduire ici textuellement ce que Jean

Debri rapporte de ses relations avec notre voyageur , qu'il paraît avoir connu particulièrement. Il dit dans sa lettre au comte de Nassau :

« L'estimable Hans-Stade , auquel nous devons la relation des aventures qui lui sont arrivées , a insisté pour que je la soumise à ma censure , et lui fisse subir quelques corrections avant de la faire passer entre les mains du lecteur. Le modeste écrivain me permet de retrancher de son travail les choses que je jugerai convenables. J'avoue que je lui ai fourni plusieurs raisons de faire cet appel à ma complaisance ; la première me permettra même d'omettre toutes les autres : je suis depuis fort long-tems l'ami du père de l'auteur , et notre con-

naissance date d'un demi-siècle ; ce qui n'est pas étonnant , puisqu'il est mon compatriote , et que nous sommes nés et avons été élevés tous deux à Wetteris , ville de la Hesse. Je ne l'ai pas connu seulement dans cet endroit , notre berceau commun et le théâtre des jeux de notre enfance ; mais j'ai eu occasion de le voir à Humberg , également de la Hesse , où il a acquis le droit de bourgeoisie. Il y était considéré comme un homme de bien , un excellent citoyen , de la plus grande probité , ayant acquis quelque instruction. Si , d'après ce qu'a dit un poète , le courage indompté des taureaux et des coursiers se montre dans leurs enfans , et l'aigle féroce ne peut donner naissance à une douce colombe , je me crois fondé

à croire que Hans - Stade marchera sur les traces de son digne père.

» Un autre motif bien puissant m'a déterminé à me livrer avec empressement, et même avec plaisir, à ce travail de correction; c'est que, par goût, je m'occupe de tout ce qui peut avoir rapport avec les sciences mathématiques, telles que les descriptions cosmographiques, ayant pour objet principal de donner le plan exact et la dimension bien calculée des différentes contrées du globe, ainsi que des provinces et des villes. On en trouvera un grand nombre de preuves dans l'ouvrage que je publie. La satisfaction que j'éprouve à me livrer à l'étude de ce genre d'écrits est extrêmement vive; s'ils portent le caractère de la can-

deur et de la véracité qui méritent toute notre confiance , ces deux qualités sont le charme le plus attrayant pour le lecteur , et je ne crains point de lui garantir qu'il le trouvera dans le petit ouvrage de Hans-Stade. Ce voyageur nous a donné un récit exact de son voyage en pays lointains , non d'après ce qu'ont pu écrire d'autres personnes sur le même objet , mais en employant les documens que lui a fournis sa propre expérience. On s'apercevra facilement que sa relation est marquée au cachet de la bonne foi et de l'ingénuité , et qu'il n'a pas voulu embellir le récit de ses aventures par un faux brillant ou par des détails mensongers , dans l'intention de se faire admirer et de s'acquérir une gloire mondaine ; il la publie au

contraire pour remercier la Providence de ce que , par sa bonté et contre tout espoir , il est rentré dans la Hesse , sa chère patrie , après avoir été délivré de la tyrannie des sauvages , parmi lesquels il s'était trouvé forcé de passer neuf mois entiers dans des souffrances de tous genres , et s'attendant à perdre l'existence de la manière la plus cruelle , puisqu'il pensait être dévoré. »

Jean Debri continue en donnant plusieurs autres détails étrangers à notre voyageur ; mais celui-ci prend soin d'offrir à ceux qui le liront tous les documens qui peuvent faire croire à la vérité de ses aventures. Il serait trop long de les rapporter ici ; nous nous contenterons d'affirmer qu'ils

présentent les plus sûres garanties d'authenticité.

Outre la partie historique, l'ouvrage de Hans-Stade contient un tableau général des mœurs des Tupinambas et des différentes productions du Brésil. Nous y renvoyons les personnes curieuses de bien connaître l'état social des sauvages à l'époque où les Européens commencèrent à conquérir l'Amérique portugaise.

DÉTAILS

SUR

CAMPOS-GERAES ET LES CAMACANS.

LE dernier volume qui vient de paraître du voyage du prince de Newied nous a semblé contenir des détails si nouveaux sur l'intérieur de la capitainerie de Bahia , que nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en leur donnant ceux qui sont les plus dignes d'attention.

Notre voyageur, après avoir visité la côte orientale et passé quelque tems à Ilheos , capitale ou district

de ce nom , retourna à San - Pedro d'Alcantara , misérable village situé sur les bords du rio de Cachoeira , où il avait laissé sa suite et ses bagages. Ce fut de cet endroit qu'il partit , le 6 janvier 1817 , pour traverser d'immenses forêts , et pénétrer dans un pays qui n'a point encore été décrit par les Européens. Après vingt-cinq jours d'une marche pénible , pendant laquelle M. de Newied ne rencontra qu'un hameau nommé Berruga , il put commencer à entrevoir le terme de son voyage. A quelques lieues de Barra de Vareda , ses yeux contemplèrent avec ravissement des choses qui lui faisaient présager tout ce qu'il avait à voir d'intéressant dans l'excursion qui devait précéder son retour en Europe.

« Tout ce que l'on aperçoit, dit-il, prouve que l'on est graduellement monté, à travers les forêts primitives, des régions humides et ombragées des grands bois de la côte, à une région plus haute et plus sèche. J'observai, entre autres, un bloc de granit isolé qui avait vingt ou trente pieds carrés ; son sommet, couvert de terre, offrait de belles touffes de bromelia et de palmiers entrelacés les uns dans les autres. Ce petit jardin au milieu de la forêt offrait un coup-d'œil extrêmement pittoresque, et rappelait ces espaces isolés et tapissés de fleurs qui ornent les vallées glacées du Mont-Blanc, et que l'on y désigne par le nom de jardins ou courtils. La chaleur était très-forte dans ces forêts basses qui donnent peu d'ombre,

et qui sont par conséquent desséchées et brûlées par le soleil. Tous les voyageurs eurent bientôt le teint des Botocoudos ; cependant nous supportâmes cet inconvénient sans proférer une plainte , parce que nous nous trouvions comme dans un monde nouveau depuis que nous avons gravi la Serra : les forêts nous présentaient un caractère étranger ; les voix d'oiseaux nouveaux frappaient nos oreilles ; les papillons qui voltigeaient autour de nous ne nous étaient pas connus ; un grand nombre de plantes que nous n'avions jamais aperçues réjouissaient nos regards ; tout ce qui nous entourait annonçait une nature entièrement différente de ce que nous avions observé jusqu'alors , et la contemplation de ces objets divers , pro-

mettant à chaque pas un nouvel accroissement à nos collections , nous remplissait d'une vive impatience d'atteindre le but de notre journée. »

Parvenu dans le Sertaoon , M. de Newied fait connaître l'agriculture , ainsi que la manière dont le bétail est élevé. On voit que les vaqueiros destinés à garder les troupeaux sont vêtus , comme les sertanejos de Pernambuco , d'un vêtement complet en cuir , qu'ils portent peut-être encore plus habituellement que ces derniers. Intrépides comme eux , ils parviennent à se rendre maîtres des bœufs les plus furieux avec la perche et le lacet ; ils sont en général bons chasseurs , et savent combattre , avec de gros chiens dressés à cette tâche , les

jaguars qui attaquent les animaux confiés à leur garde.

En s'avançant encore , notre voyageur eut occasion d'observer des prairies immenses qui n'avaient de bornes que l'horizon , et dans lesquelles on voyait paître une foule de bœufs et de chevaux tourmentés par des mouches à aiguillons qui les font souvent beaucoup souffrir. On rencontre dans ces pâturages de grands tertres coniques , pouvant avoir cinq ou six pieds , et qui ont été construits par les Termites auxquels les Tamanoirs, les Pics , les Myothères font une guerre cruelle.

Si l'on continue sa route dans ce pays , qui prend le nom de Campos-Geraes , on parvient sur les confins de la capitainerie de Minas-Geraes.

M. de Newied résolut de se fixer quelque tems au quartier général de Valo , établi vers cette direction , et d'y continuer ses observations. Le climat dans ce district était très-différent de celui qu'il avait quitté ; la température devenait souvent froide et désagréable pour les hommes de sa suite , accoutumés au soleil de la côte orientale ; toutefois ils finirent par s'y accoutumer, et supportèrent un exercice plus violent que celui auquel ils se livraient précédemment.

Dans les nombreuses excursions que le prince fit au milieu des campagnes agrestes qui l'environnaient , il eut occasion de rencontrer l'autruche de l'Amérique , que l'on est accoutumé à désigner dans le pays sous le nom d'*ema* ou de *nandu*. Cet

oiseau , qui est extrêmement défiant et qui fatigue un cheval à la course , parce qu'il s'enfuit en faisant de nombreux détours , est , comme on le pense bien , fort difficile à se procurer. Les chasseurs de M. de Newied poursuivirent une femelle qui vivait tranquillement dans le voisinage du quartel avec six petits éclos depuis six mois , et ils étaient sur le point d'abandonner leur chasse quand un vaqueiro à cheval et bien armé résolut de la continuer ; il commença par suivre lentement la troupe , puis courut au grand galop , et , par diverses attaques , il réussit à tuer un des petits en sautant avec promptitude à bas de son cheval. Le plus gros de ces oiseaux fut tué par un coup de fusil chargé à gros plomb. Un des

chasseurs , vers lequel on avait fait aller trois de ces emas , abattit une femelle adulte pesant cinquante-six livres et demie , dans l'estomac de laquelle on trouva des petits cocos , d'autres fruits très-durs , des herbes , des insectes et des reptiles.

Il restait à M. de Newied à se procurer un autre oiseau nommé le *seriema* , qui accompagne presque toujours l'autruche dans les Campos-Geraes , et qui lui ressemble beaucoup par la forme et par la manière de vivre, quoique n'ayant pas la même dimension. « Nous apercevions souvent , dit notre voyageur , cet oiseau défiant se promener par couples comme les dindons , mais nous ne parvenions jamais à le tuer. J'avais vainement essayé pendant long-tems

cette chasse au fusil ; enfin un jour un planteur des environs , qui était monté sur une jument gris pommelée très - vive , m'ayant rencontré , et ayant appris combien je désirais vivement d'obtenir un de ces oiseaux , me promit de me faire voir comme il fallait s'y prendre pour les attraper ; il trotta à travers l'herbe sèche vers l'endroit où l'on entendait la voix des seriemas , et dès qu'il les aperçut il mit sa jument au grand trot ; il les poursuivit ainsi sans se fatiguer à travers des collines en pente douce et de vastes plaines , et s'attachait sur-tout à empêcher l'oiseau , qui courait avec vitesse , d'entrer dans les bois. Restés dans nos maisons , nous suivîmes avec des regards impatiens le vaqueiro trottant sans relâche jus-

qu'à ce qu'il eût lassé le seriema ; alors l'oiseau se mit à voler à une distance de trois cents pas au dessus de la terre ; mais ses aîles faibles lui refusent bientôt leur service , et le chasseur est sûr de sa proie ; l'oiseau se juche sur un arbre peu élevé , ou bien s'étend à terre : dans le premier cas , on lui tire un coup de fusil ; dans le second , on le prend tout vif. Notre vaqueiro y parvint ; il descendit de cheval , et , à notre grande joie, nous apporta vivant un beau seriema.»

Après un séjour de quelque tems à Valo , pendant lequel il put rassembler un assez grand nombre d'objets d'histoire naturelle , M. de Newied résolut de ne pas aller plus loin et de se rendre à San-Salvador. Il prit en conséquence la route par laquelle il

était venu , revit Vareda et ses pâturages , parvint à Arrayal da Conquista , chef-lieu de la comarca de ce nom , et résolut de visiter la nation des Camacans qui forme encore plusieurs tribus si intéressantes à observer. Pour se rendre dans un de leurs villages nommé Giboya , qui se trouve situé dans les forêts magnifiques de la Serra do Mondo-Novo , il entra dans de nouvelles solitudes , où des oiseaux et des animaux sans nombre frappèrent sa curiosité , et il parvint dans une vallée entourée de hautes forêts primitives où se trouve située la bourgade : c'est là qu'on voit , au milieu d'une foule d'arbres anciens comme le monde , des milliers de plantes étaler leur magnificence (*voyez la gravure en regard*) ;





Camacans.

c'est là que les descendans des célèbres Mongoyos cherchent à vivre en paix loin de ceux qui voudraient entièrement les asservir.

Les Camacans , que l'on désigne encore sous le nom de Mongoyos , formaient autrefois une nation considérable , qui , après avoir fait de nombreux efforts pour conserver son indépendance lors de l'arrivée des Portugais , se vit enfin obligée de se retirer dans les forêts de l'intérieur , où elle a été subjuguée , il y a quelques années , par un Européen actif et intelligent. Les hommes dont se composent les différentes tribus existantes encore maintenant sont dans un état moins sauvage que celui des Bouticoudos et des Patachos ; mais on peut les considérer comme pré-

sentant encore les différens caractères qui les distinguaient des autres indigènes. Au rapport de M. de Newied, ils conservent toujours un vif amour de la liberté, qui leur fait préférer le séjour des forêts à celui des campagnes cultivées. N'ayant pas sans doute, comme au tems de leur domination, la facilité de quitter un lieu pour s'établir dans un autre, ils se sont habitués à adopter des demeures fixes, et leurs cabanes de feuillage ont été remplacées par des habitations en bois, ou même en terre, couvertes d'écorce d'arbre.

Les Camacans sont en général bien faits, et présentent, avec une taille moyenne, l'aspect de la force; ils laissent croître leurs cheveux, qui leur tombent le long du dos, et ils sont

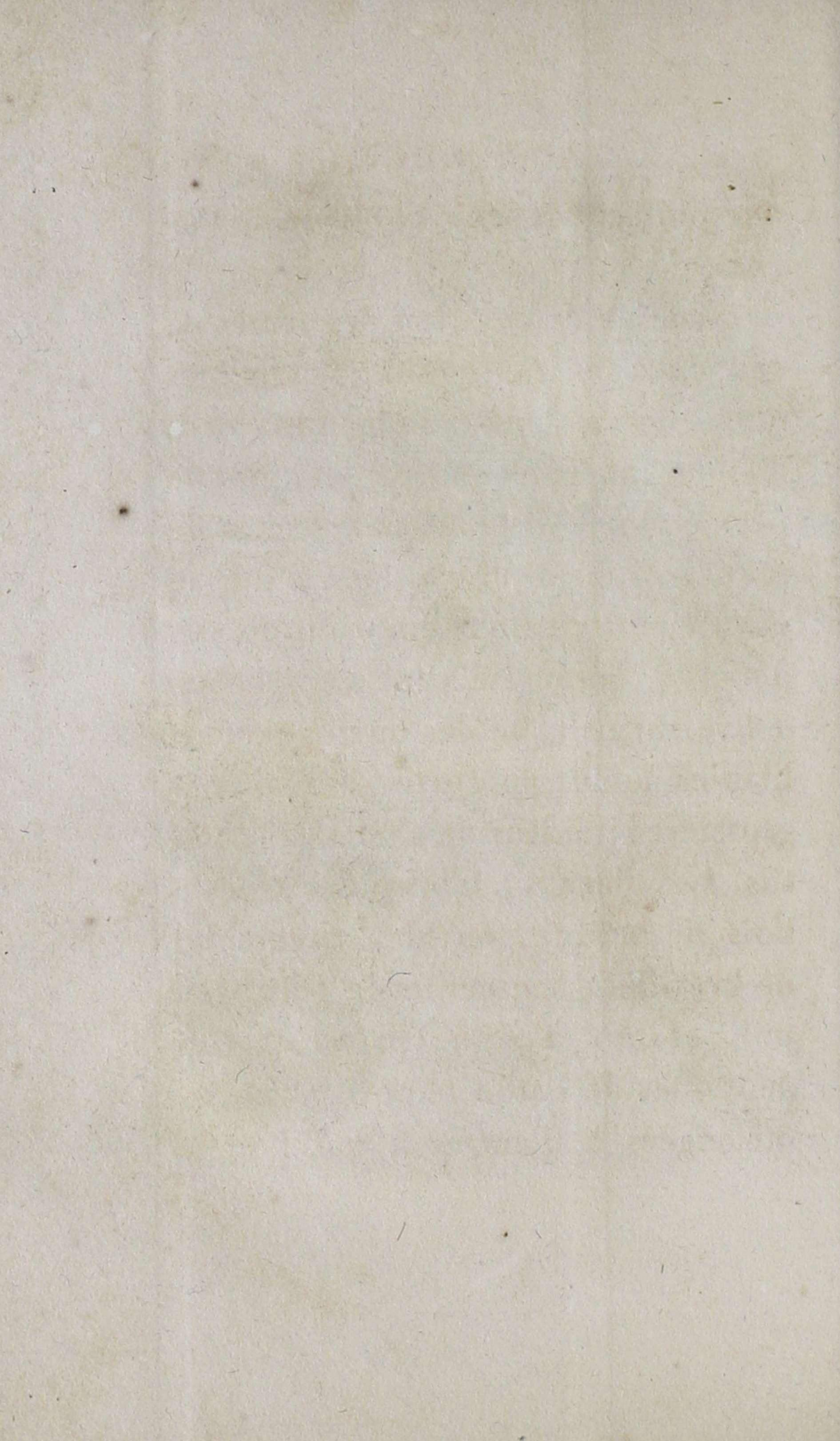
dans l'usage d'aller encore presque entièrement nus. Comme plusieurs autres sauvages, ils se défigurent en se coupant les sourcils ; mais ils n'imitent pas les Bouticoudos et ne se percent pas la lèvre inférieure ; ils se contentent de se faire quelquefois à l'oreille un trou de la dimension d'un pois. Il est inutile de dire que la teinture du roucou et du genipaba sert à leur toilette ; mais ils ne s'en servent que de tems à autres, et ils y joignent ordinairement une autre couleur rouge nommée *catua*.

Le coton, que les femmes ont soin de récolter, leur sert à une foule d'usages, mais elles l'emploient principalement pour leur vêtement et pour leur parure. Le couyhi, qui a une si grande analogie avec le couyou

des habitans de la Guiane , paraît être le seul habillement qu'on porte habituellement : il consiste dans une cordelette formée avec adresse de cordons minces , d'où pendent un grand nombre d'autres cordons ; on attache cette espèce de tablier autour des hanches , et l'on a soin de le teindre en rouge et en brun par intervalle , en laissant de distance en distance des compartimens blancs qui leur donnent un aspect plus agréable. Dans les grandes solennités, les parures sont nécessairement plus variées ; les chefs portent certains ornemens en plumes faits avec beaucoup d'adresse , et notamment une espèce de bonnet appelé *charro* , fabriqué avec des plumes de perroquet et surmonté des deux plus grandes



1. Instrument des Camacans. 2. Bonnet de plume 3. Espèce de Maraca



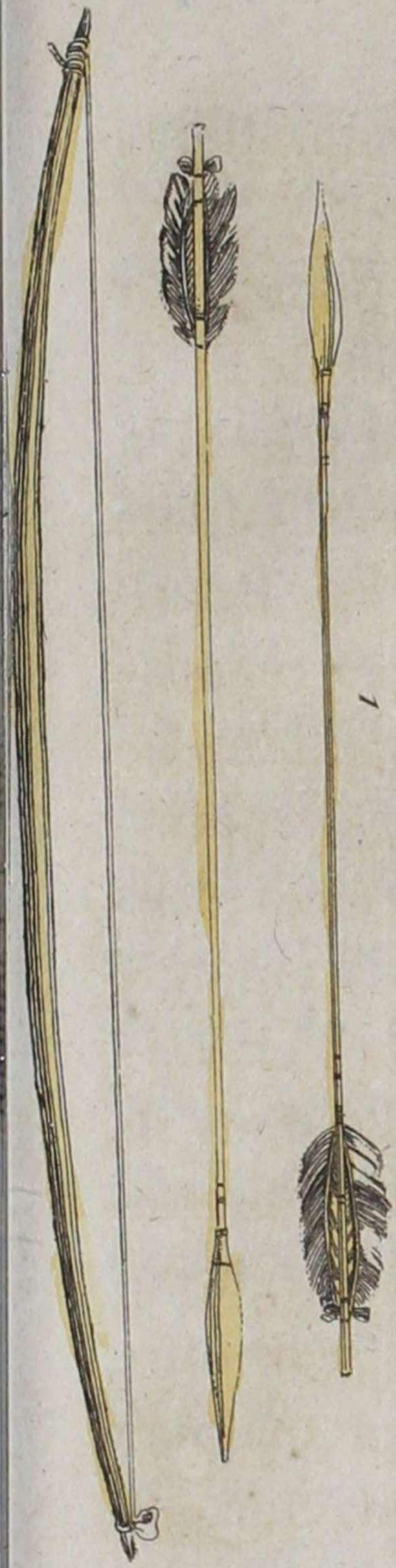
que puissent fournir la queue de l'arara.

Nous ne dirons rien des armes de ces sauvages ; elles sont les mêmes que celles des autres indigènes , et se distinguent seulement par leur grande perfection. « Ils font des flèches de parure si bien travaillées , dit le voyageur dont nous empruntons ces détails , qu'on ne peut s'empêcher d'être surpris que des ouvrages semblables aient pu sortir de mains si grossières , aidées de si mauvais outils. Ces flèches , fabriquées avec le bois de brauna , ou bien avec celui de brésillet , acquièrent le plus beau poli , et sont , à ce qu'il paraît , ornées de touffes de coton teintes en rouge , mélangées à d'autres à qui l'on a

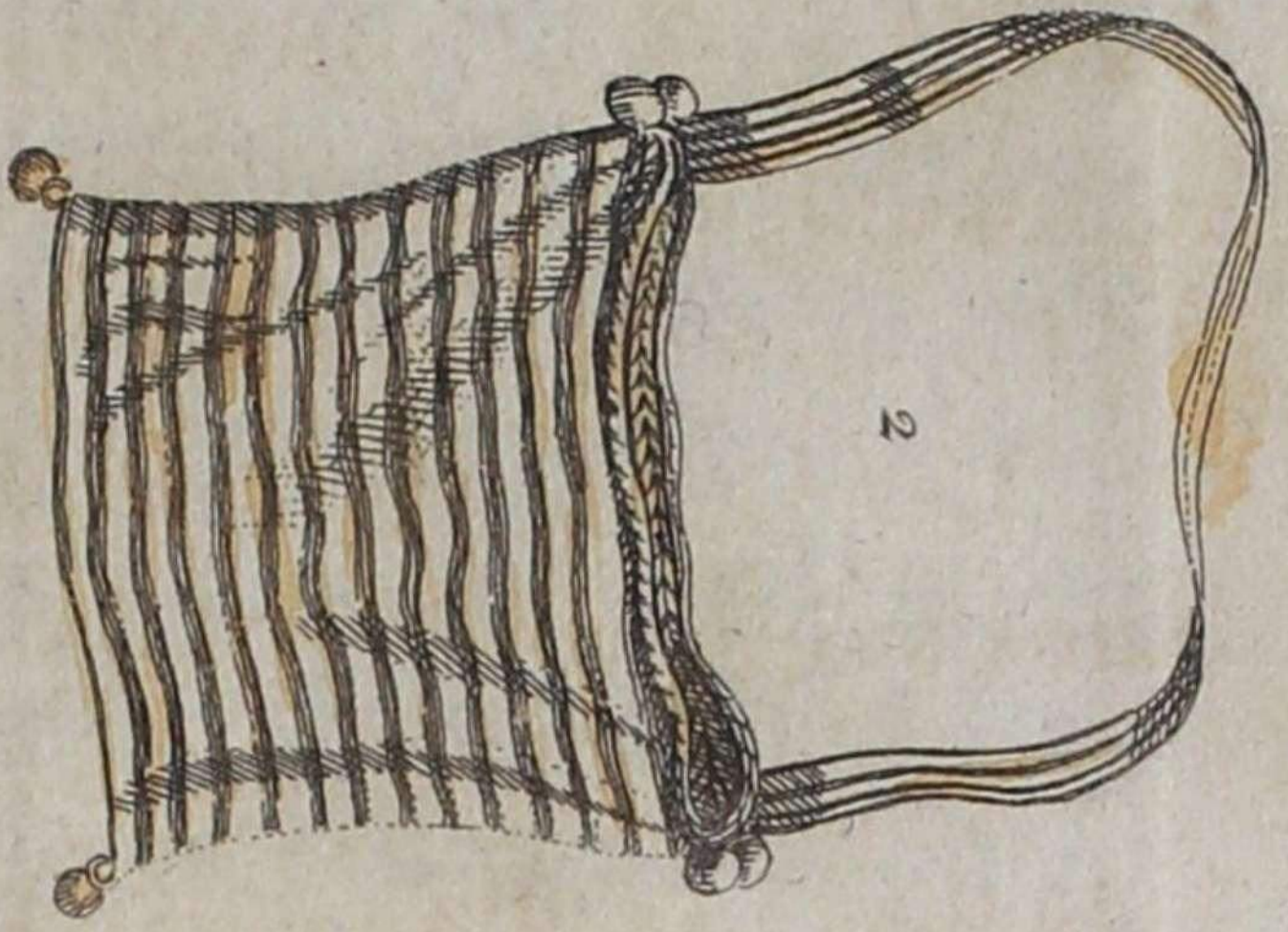
laissé leur blancheur naturelle. »

(Voyez la gravure en regard.)

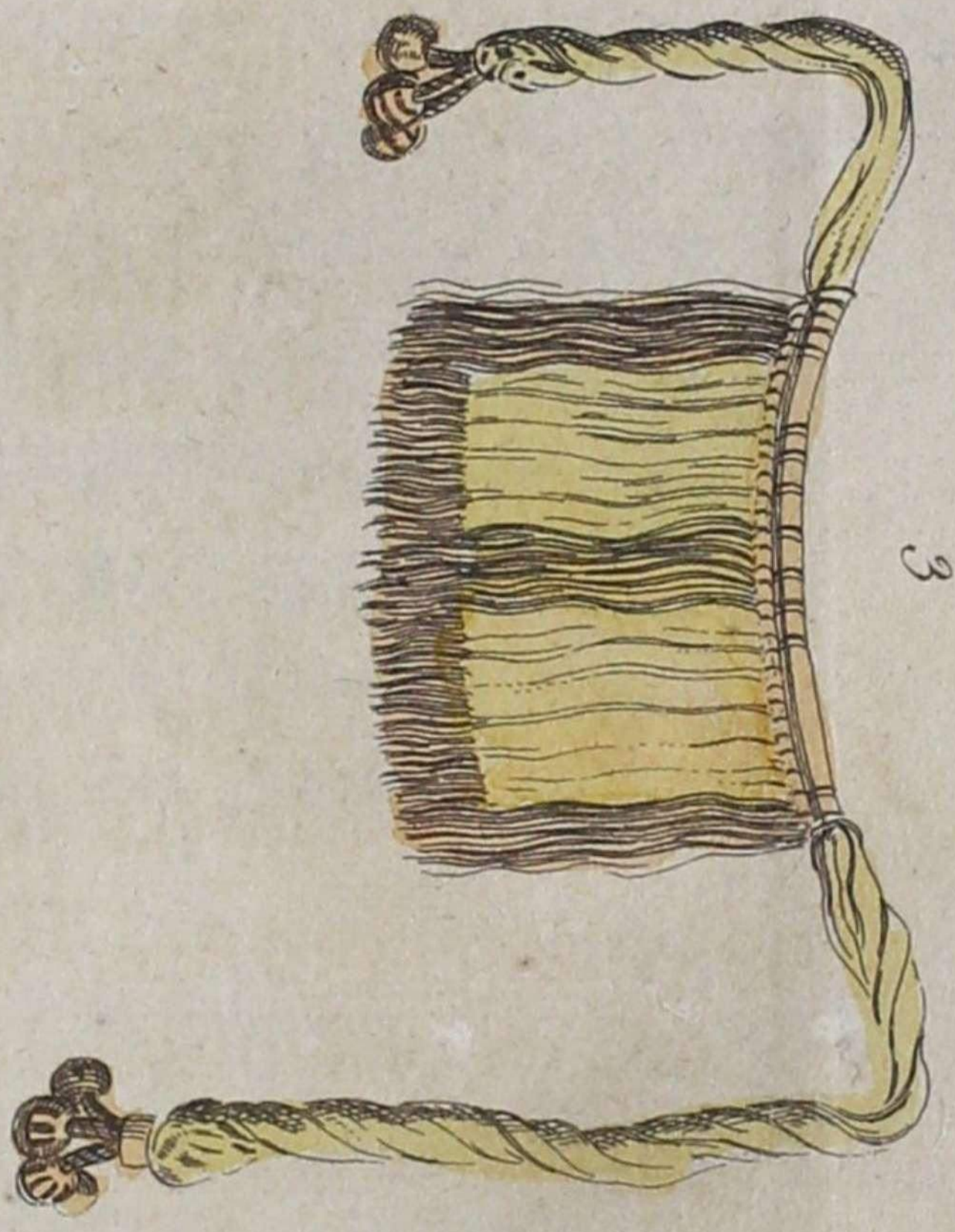
Les Camacans passent pour avoir une habileté extrême à tirer de l'arc, et quelques-uns se servent très-bien du fusil, ce qui contribue sans doute à les rendre redoutables aux Bouticoudos qu'on les charge de repousser sur le rio Pardo. Continuellement en relation avec les Européens, ils rendent de grands services dans les habitations, et on les emploie surtout à faire des défrichés en raison de la manière prompt dont ils abattent les forêts avec les haches qu'on leur fournit. Ils ne négligent point les avantages que leur offre l'agriculture, et ils cultivent toujours près de leurs cabanes du manioc, du



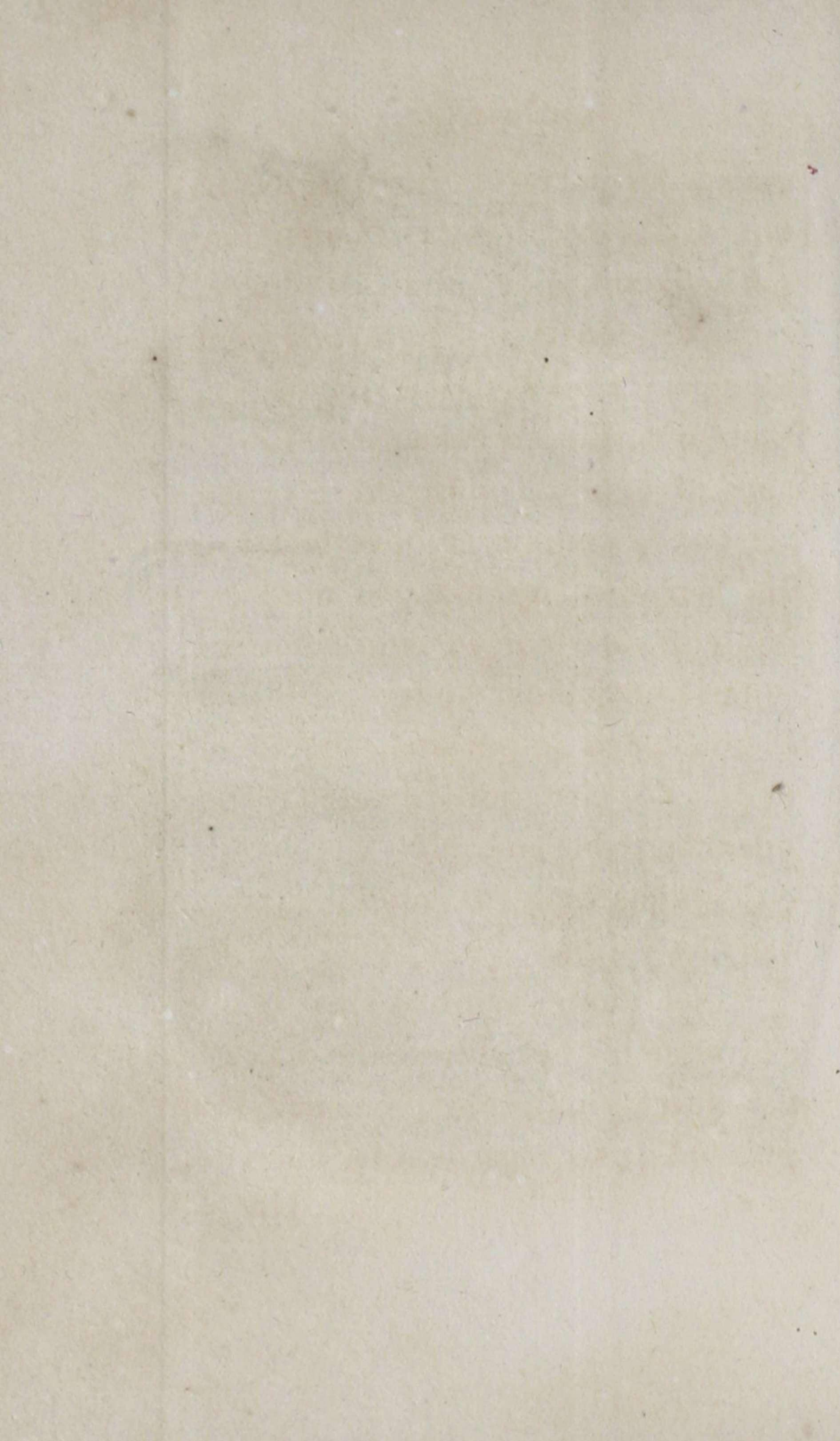
1



2



3



maïs , des patates , ainsi que des bananes. Ils récoltent également une petite quantité de coton employée à leurs ornemens , et pourront peut-être par la suite en fournir une certaine quantité en échange des différens objets qu'ils désirent se procurer par le commerce des Portugais. Ils paraissent jusqu'à présent s'être contentés de leur fournir , outre la poterie et quelques ouvrages probablement peu importans , des chandelles de cire qui répandent une odeur agréable en brûlant , et du miel qu'ils récoltent en grande quantité dans les forêts.

Ces hommes semblent avoir une croyance un peu différente de celle des autres indigènes , puisque l'on prétend qu'ils regardent les ames des

morts comme leurs divinités, et que c'est à elles qu'ils adressent leurs prières. « Ils croient, dit M. de Newwied, que ces mêmes ames, lorsqu'elles n'ont pas été bien traitées pendant leur vie, reviennent sous la forme de jaguars pour leur faire du mal : voilà pourquoi ils mettent dans le tombeau, auprès du cadavre, un coui, une panella, ou pot de terre pour cuire les alimens, un peu de caoui, ainsi que des arcs et des flèches ; tous ces objets sont placés sous le mort ; ensuite ils emplissent la fosse de terre, puis allument du feu par dessus. »

Les divertissemens de ce peuple présentent quelque chose d'analogue à ceux des anciens Tupinambas, et c'est ordinairement après une chasse

heureuse qu'ils ont lieu , ou lors de quelque solennité importante. Dans ces occasions , ils se rassemblent en grand nombre et commencent à fabriquer , avec le tronc moelleux (1) du barrigudo (*bombax ventricosa*) , un vaisseau pouvant avoir deux pieds à deux pieds et demi de hauteur ; les femmes s'occupent pendant ce tems à préparer les ingrédiens nécessaires pour faire leur boisson enivrante nommée *caoui* , c'est-à-dire qu'elles mâchent ou du maïs ou du manioc quinze à seize heures d'avance , et qu'elles le rejettent dans un vase , où , mêlé avec de l'eau chaude , il com-

(1) Cette moelle est juteuse quand elle est fraîche.

mence à fermenter ; on agite ensuite le mélange dans le vase d'écorce , où il continue à fermenter jusqu'à ce qu'on le fasse bouillir.

Pendant ce tems , l'on a dû se parer de ses plus beaux ornemens ; les hommes se sont rendus effroyables en se barbouillant de longues raies noires , les femmes en en traçant au dessus du sein et sur le visage. Quelques individus se couvrent la tête de leur bonnet de plumes , et se fichent dans les oreilles ces mêmes plumes bariolées de diverses couleurs. Le principal instrument est d'une extrême simplicité , et consiste dans des sabots de tapirs attachés en deux paquets à des cordons ; on l'agite en mesure et il rend un son très-fort. Il arrive de tems à autre qu'on





Danse des Camacani

se serve d'une espèce de maraca , à peu près semblable à celui que nous avons décrit en parlant des Tupi-nambas (1).

Les danses sont extrêmement curieuses , et nous croyons devoir laisser parler le prince de Newied , qui les décrit dans le plus grand détail.

« Quatre hommes , se tenant un peu penchés , s'avancent , et , à pas mesurés , décrivent un cercle en se tenant les uns derrière les autres ; tous répètent avec peu de modulation *hoï , hoï , hé , hé , hé* , et l'un d'eux accompagne ce cri du bruit de son instrument , qui est alternativement

(1) Ces instrumens sont représentés dans la planche où sont gravées les armes.

Cachoeira de Paraguassou , située à quatorze lieues de San - Salvador ; d'autres personnes disent qu'ils allaient jusqu'aux lieux que dominaient les Cariris. Un aventurier, suivi d'une troupe de gens armés , arriva dans l'Arrayal da Conquista , fit la guerre aux indigènes dont nous nous occupons , et s'empara du territoire qu'ils dominaient. Il commença à former un établissement ; mais il ne tarda pas à s'apercevoir que le nombre de ses gens diminuait sensiblement , et que les sauvages les attiraient isolément dans des endroits écartés pour les faire périr : il usa alors d'un moyen qu'on ne peut rapporter sans frémir. Les Camacans , ayant été invités à une fête , se livrèrent sans défiance à la joie , et furent en grande partie

massacrés sans avoir le tems de se défendre. Depuis ce tems ils s'enfoncèrent davantage dans la forêt, où ils fondèrent différentes aldées dont on ne connaît qu'un petit nombre. On les rencontre maintenant depuis le rio Pardo, le long du rio dos Ilheos, jusqu'au rio das Contas; mais ils ne vont pas jusqu'au bord de la mer, car ils rencontreraient vers ces parages des hordes de Patachos isolées. Il paraît que, dans les villages voisins des établissemens portugais, le gouvernement a placé des espèces de directeurs qui traitent fort mal ces malheureux indigènes, et ne s'occupent point à gagner leur confiance. On pourrait aisément, à ce qu'il paraît, les civiliser entièrement; mais il faudrait employer, pour les diri-

ger, des hommes qui ne les regardassent pas comme des esclaves, et ne leur fissent pas regretter leur liberté.

Après avoir observé cette nation intéressante, M. de Newied continua sa route pour se rendre à San-Salvador; mais après plusieurs jours de marche, et au moment où il pouvait se regarder comme étant parvenu au terme de son voyage, puisqu'il était arrivé à l'Arrayal de Laje, à peu de distance de San-Salvador, il fut attaqué par un grand nombre d'hommes qui le firent prisonnier, ainsi que ses gens, sous le prétexte qu'il était Anglais et pouvait avoir des relations avec les habitans révoltés de Pernambuco. Son passeport, que personne ne pouvait lire, lui deve-

naît parfaitement inutile ; mais on le conduisit enfin à Nazareth , où , après mille désagrémens , il parut devant le capitam Mor , qui ne jugea pas à propos de lui rendre sur-le-champ la liberté , sans avoir écrit précédemment au gouvernement de Bahia. Le comte dos Arcos expédia sur-le-champ ses ordres pour qu'une semblable vexation ne dura pas plus long-tems.

Cet événement désagréable causa à notre voyageur une grande perte de tems et celle de plusieurs objets intéressans qui se gâtèrent, parce que sa marche forcée ne lui avait pas laissé le loisir nécessaire de faire sécher les choses qui avaient été mouillées.

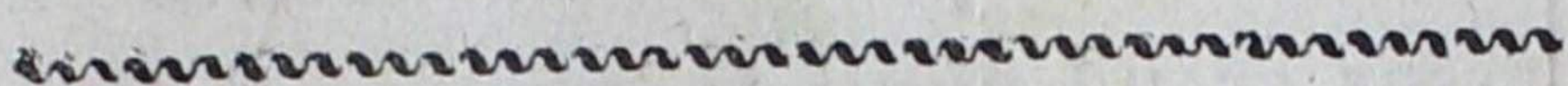
Parti de Nazareth , après y avoir passé toute la semaine de Pâques , il

se rendit à San-Salvador sur un de ces petits bâtimens destinés à la navigation de la baie ; il fit un court séjour dans l'ancienne capitale du Brésil , où il eut beaucoup à se louer des autorités , et il s'embarqua pour l'Europe le 10 mai 1817.

De retour dans sa patrie , M. de Newied s'y est vivement occupé de la publication d'un ouvrage dont le monde savant doit tirer les plus grands avantages , et qui se recommande autant par la vérité des descriptions pittoresques que par l'exactitude des observations sur plusieurs nations sauvages peu connues jusqu'à présent.



M.



MANIÈRE

DONT ON VOYAGE SUR QUELQUES FLEUVES

DU BRÉSIL.



LES fleuves de l'Amérique portugaise offriraient en général de nombreux moyens de communication, si leurs lits n'étaient point interrompus par des rochers entre lesquels l'eau court avec rapidité, ou même qui, se trouvant placés en pente, forment des espèces de cascades difficiles à surmonter. Sur le Belmonte, on ren-

contre ces rapides ou cachoeiras en assez grand nombre jusqu'au Salto-Grande, où le fleuve se précipite par trois fois dans son propre lit avec un bruit que nous avons entendu souvent à une distance considérable. Il est de toute impossibilité dans cet endroit de franchir l'obstacle, et les bagages doivent être portés à dos d'hommes jusqu'à l'endroit où de nouveaux canots ont été établis pour continuer le voyage jusque dans Minas. Avant que le fleuve n'eût été exploré, il fallait nécessairement transporter les embarcations de la manière la plus pénible par dessus l'éminence sur laquelle on a formé un chemin. Le Belmonte n'est pas seul dans ce cas, et, sans compter une foule de rivières moins considérables, tout le

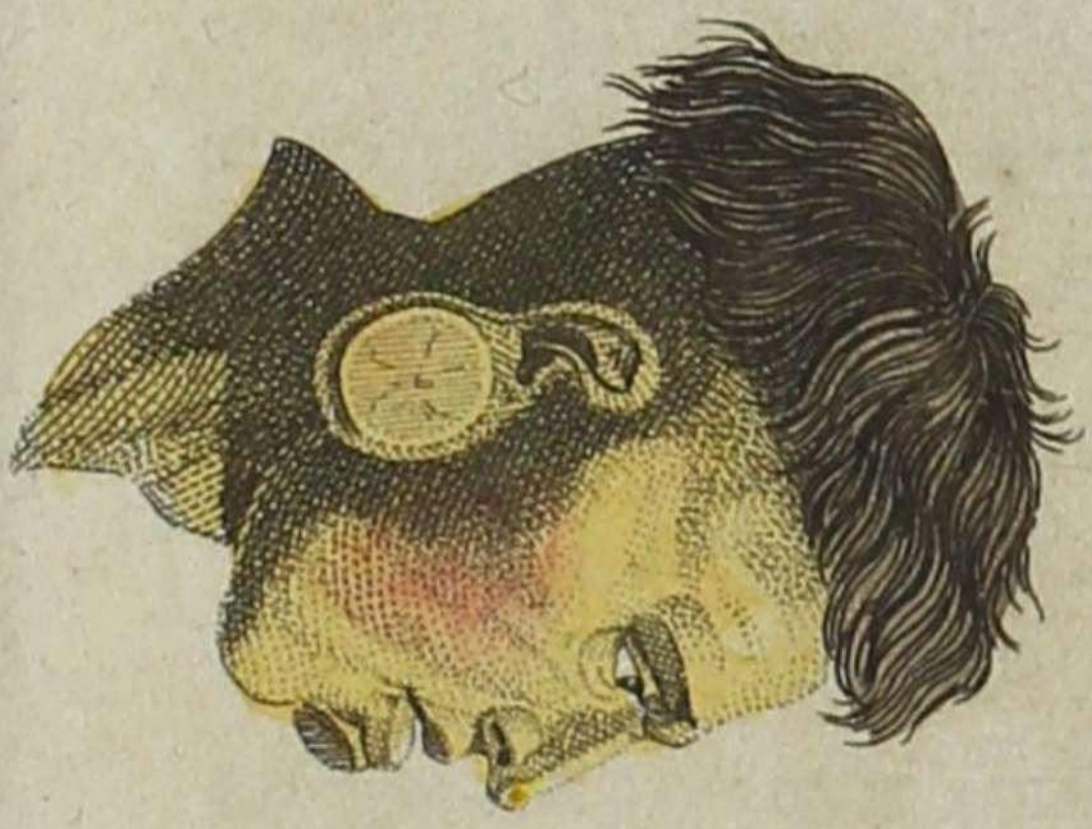
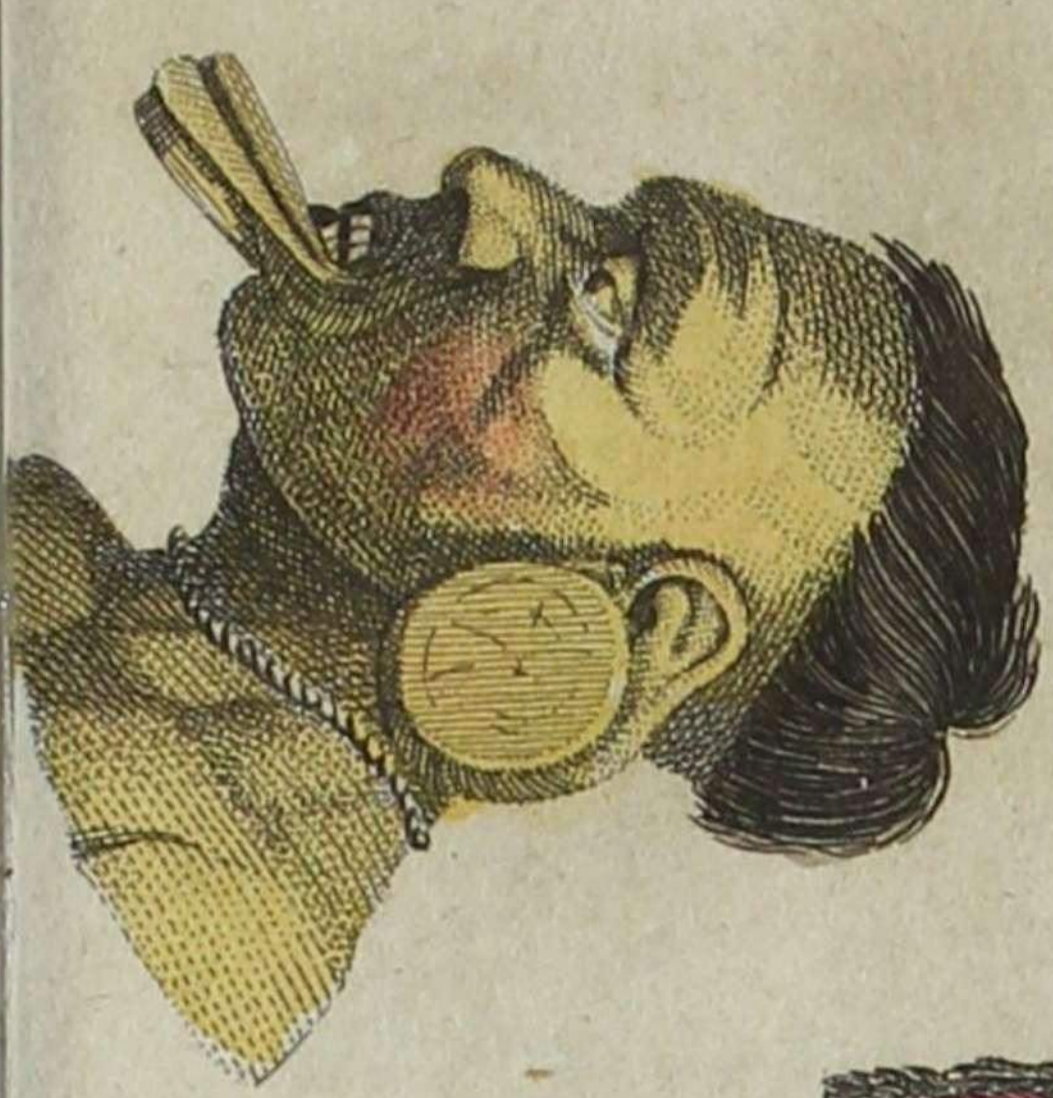
monde sait que la cascade de Paolo-Affonso, sur le rio San-Francisco, nuit singulièrement à la navigation de ce beau fleuve. Lorsque le gouvernement brésilien sera à même de perfectionner les moyens de communications, il devra s'occuper avant tout de rendre la navigation plus facile, non point en renversant tout d'un coup les grands obstacles, ou en les évitant par des canaux de communication, mais en formant d'habiles canotiers, en construisant des pirogues solides, et même en détruisant, lors des grandes sécheresses, certains rochers qu'on peut faire sauter au moyen des mines.

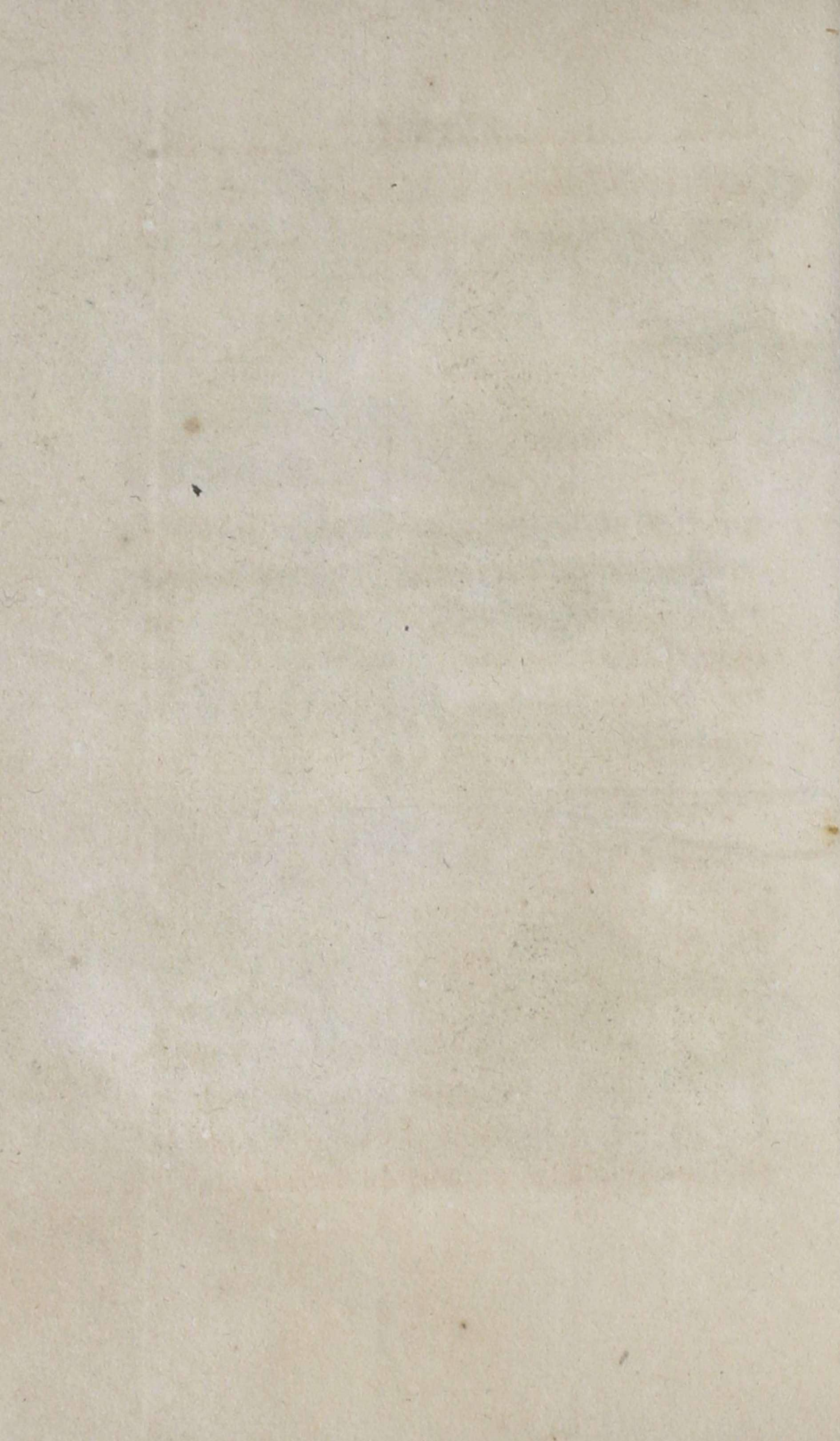
Les Cachoeiras du Belmonte, du Pardo, du Muccury, du rio da Cachoeira sont plus effrayantes qu'elles

ne sont véritablement dangereuses , mais on risque souvent d'y gâter ses marchandises ; et nous nous rappelons d'avoir vu sur le Belmonte un marchand qui portait du sel à Minas perdre une partie de sa cargaison , qu'il fut impossible de sauver. Rien n'est plus pittoresque que de voir au milieu des roches ces pirogues que les canotiers dirigent avec tant d'adresse ; armés d'une longue perche , ils évitent les roches qui les entourent , et , emportés par le courant , ils parcourent en un instant une distance considérable. (*Voyez la gravure en regard.*) Cette planche , que nous empruntons au prince de Newied , nous a paru d'un effet trop remarquable pour ne point l'offrir à nos lecteurs : elle représente les rives du

rio de Cachoeira à Ilheos, et fera mieux connaître que toutes nos descriptions les inconvéniens auxquels on est exposé en naviguant sur quelques fleuves de l'Amérique.

Nous avons cru devoir faire entrer dans ce dernier volume une planche représentant cinq têtes de Bouticoudos dessinées d'après nature par M. le prince de Newied ; on y voit les caractères distinctifs de la physionomie de ces sauvages et l'effet que produit la *botogue*.





NOTES.

TOME PREMIER.

« L'UN et l'autre y périrent, » page 11.

Tous les historiens ne sont pas d'accord sur le sort de ces deux voyageurs. D'après de nouvelles recherches, nous nous croyons fondés à certifier que l'un d'eux parvint à retourner en Europe.

« A celle de Vera-Cruz fut bientôt substitué le nom de Brésil, à cause du précieux bois de teinture qui le porte, et qu'on trouva en grande quantité, » p. 13.

Ce nom, donné à l'Ibirapitanga, était probablement déjà consacré pour désigner un bois de teinture analogue; il vient du mot portugais *brasa*, braise, qui désigne la couleur éclatante du bois du Brésil.

« Fernando de Magalhaens , » page 20.
C'est le nom portugais dont les Français ont fait Magellan.

« Oquendo débarqua douze cents hommes sur la côte de Paraíba pour protéger le pays , et envoya au camp de Mathias d'Albuquerque le comte Banjola , » p. 73.

Nous avons écrit ainsi , d'après Barlæus, auteur contemporain , le nom de ce dernier général : plusieurs historiens l'appellent Bagnolo , et quelques Portugais , Banhuolo.

« Les Hollandais firent encore une expédition vers un point éloigné de cinquante lieues environ de Pernambuco , nommé Os-Lagoas , » p. 78.

C'est maintenant le district des Alagoas.

« Ce fut alors qu'on agita dans le conseil la question de savoir si le siège du gouvernement serait transporté dans l'île d'Itamarica , » p. 98.

On a employé indistinctement , comme

tous les historiens, le nom d'Itamarica ou d'Itamaraca, qui vient probablement de ce que l'île produisait un grand nombre de courges propres à fabriquer les instrumens sacrés appelés *maracas* ; peut-être aussi y tenait-on fréquemment ces assemblées mystérieuses où le même instrument jouait un rôle si important,

« L'Amérique portugaise est divisée en
» neuf gouvernemens du premier ordre et
» dix du second, » page 130.

Cette division peut avoir subi des changemens du gouvernement, et il est très-probable qu'il se verra souvent obligé de créer des gouvernemens du second ordre. Si l'on considère l'étendue de certaines provinces, on pourrait ajouter qu'il y a quatre de ces gouvernemens principaux qui seront toujours beaucoup plus importants que tous les autres ; nous voulons parler de Rio-Janeiro, Bahia, Pernambuco et Minas-Geraes.

« Chapitre V, *Histoire naturelle*, » p. 231.

Nous devons plusieurs détails extrêmement intéressans sur la géologie de l'intérieur à un mémoire portugais où l'on fait connaître les salpêtrières du mont Rorigo.

« Vers l'embouchure du fleuve Salsa, à
 » quelques lieues de Belmonte, on trouve
 » dans les forêts la plante charmante qui
 » fournit la vanille, » p. 156.

C'est là où nous avons été à même de la voir; mais elle se trouve dans beaucoup d'autres endroits, et principalement vers l'intérieur.

« Il est extrêmement vorace et mange
 » avec avidité les jeunes pousses des ar-
 » bres, » p. 160.

Nous avons eu occasion de voir dans les forêts du Belmonte les excréments de cet animal qui ressemblent absolument à ceux du cheval: c'est peut-être ce qui lui a fait donner dans plusieurs districts le nom de cheval marin.

« Lorsqu'il est poursuivi (le tatou) et
» n'espère plus de salut, il retire sa tête
» sous la bordure de la cuirasse de l'é-
» paule, » p. 168.

Il n'use de ce moyen que lorsqu'il ne peut point gagner son terrier; et dans le cas où il parvient à s'y blottir, on le prend presque toujours en vie; comme il n'a qu'un seul trou, on creuse continuellement jusqu'à ce qu'on aperçoive sa queue, et l'on s'empare alors de lui avec beaucoup de facilité; de son côté, il fouille la terre extrêmement vite, et s'il a de l'avance sur les chasseurs, il parvient à leur échapper. Il nous est fréquemment arrivé de prendre le plaisir de cette chasse.

« La caninana, la jararaca, et une foule
» de serpens de moyenne grosseur, sont
» extrêmement dangereux, » p. 189.

Il existe probablement au Brésil des reptiles qui jamais n'ont été décrits, parce que des naturalistes n'ont point été à même de les observer. Nous traduisons textuelle-

ment ici une note de M. Ayrez de Casal, auteur de la *Corografia brasilica*; elle mérite la peine d'être connue.

« On m'a montré dans la paroisse de Muritiba, une couleuvre morte qui excitait l'étonnement de tout le monde, parce qu'elle était absolument inconnue à qui que ce fût; elle n'avait point tout-à-fait un pied de longueur, mais elle était grosse, fort ronde et lisse comme une anguille, avec laquelle elle se trouvait avoir encore de la ressemblance par la tête; la queue était courte, aiguë, de forme pyramidale; elle avait quatre pieds extrêmement petits, sans indice de jambes. »

« *Heu henaure heura henaure heura*
» *heura ouch*, » p. 116.

Jean de Bry a fait noter ce chant singulier en traduisant en latin Hans Stade et Lery. Il ne faut pas oublier qu'il avait été à même de consulter l'un de ses voyageurs.

« On ne peut s'exprimer en tupi qu'au

» présent de l'indicatif, à l'imparfait, au
» prétérit défini, au prétérit indéfini et
» au futur, » p. 231.

On a donné en portugais une grammaire et un vocabulaire de cette langue ; mais c'est un ouvrage assez rare. Pison, Lery et quelques autres, offrent aussi des matériaux dont les curieux peuvent faire usage.

TOME DEUXIÈME.

« Un orgue magnifique unit sa voix majestueuse aux sons flûtés des *soprano*, » p. 20.

Il y avait également pendant la résidence du roi un orchestre excellent, dirigé par le célèbre Marcos Portogallo, qui était on ne peut mieux secondé par M. Neukam, second directeur.

« S'il eût fallu des rats pour former des domestiques, il n'en manquait ; ils se promènent par bandes le soir dans les rues solitaires, » p. 45.

On prévient les étrangers que cette phrase fait allusion à un de nos anciens contes de Perrault.

« Hors des sentiers frayés , on ne marche
» pas sans un certain effroi , » p. 64.

Il est convenable alors de produire beaucoup de bruit avec les mains ou avec les lèvres , pour éloigner les serpens , qui ne tardent pas à s'enfuir.

« Un juge de paix (*juiz de fora*) y fait sa
» résidence , » p. 108.

Chaque bourgade a deux chefs , l'un militaire , sous le nom de *capitaun mor* ; l'autre judiciaire , sous le nom de *juiz de fora* ; le civil et le criminel sont également de leur département ; l'appel de leur jugement se fait dans la capitale de la province , à une cour d'appel composée de *sembargadorès* , et appelée *relaçao*.

« Montagnes ; les principales entre Rio et le cap Frio , se nomment Macacu , Saint-

Anne, Sambé, Tapacora, et Urussanga, »
p. 116.

La Serra de Sua que nous n'avons point nommée, qui se trouve à très-peu de distance de Rio-Janeiro, en se rendant au cap Frio, offre, dans son voisinage, des paysages que le prince de Newied a décrits avec son talent ordinaire, et avec d'autant plus de charme que ses yeux n'étaient point encore accoutumés à la vue des vastes forêts où il allait s'enfoncer. « Nous approchions de la chaîne de montagnes nommée la Serra de Inna, dit-il; cette solitude surpassa toutes les idées que mon imagination s'était faite des scènes de la nature les plus grandes, les plus ravissantes. Nous sommes entrés dans un terrain bas où l'eau coulait en abondance sur un sol rocailleux, ou bien formait des mares tranquilles; un peu plus loin, s'élevait une forêt d'une beauté sans pareille; les palmiers et tous les végétaux arborescens de ce beau pays étaient si entrelacés de plantes grimpantes,

que l'on ne pouvait pénétrer à travers l'épaisseur de ce mur de verdure; partout, même sur les tiges les plus minces, croissent une quantité de plantes grasses, des vanilles, des cactus, des bromelias, etc.; la plupart ornées de fleurs si remarquables que quiconque les voit pour la première fois, ne peut revenir de son enchantement. Je me contenterai de citer une espèce de bromelia dont le calice est d'un rouge de corail, avec la pointe des folioles d'un beau bleu; et l'héliconia, plante musacée qui ressemble à la strelitzia, avec des spathes d'un rouge foncé, et des fleurs blanches. Sous ces ombrages épais, près de ces sources fraîches, le voyageur échauffé ressent un froid subit. Cette température piquante nous plaisait, à nous autres habitans du Nord; elle ajoutait au ravissement dans lequel nous plongeait la sublimité des tableaux que nous présentait sans cesse la nature dans ce désert affreux; à tout instant chacun de nous trouvait quelque chose

de nouveau qui fixait son attention ; il l'annonçait par des cris de joie à ses compagnons. Les rochers même sont ici couverts de plantes grasses et de cryptogames dont les formes varient à l'infini. On voit entre autres de magnifiques fougères qui, semblables à des guirlandes de plumes, sont suspendues aux arbres de la manière la plus pittoresque ; un champignon d'un rouge foncé orne les troncs desséchés ; un lichen d'un rouge de carmin couvre de ses belles taches rondes l'écorce des arbres vigoureux. Les arbres des forêts gigantesques du Brésil sont si hauts que nos fusils ne portaient point jusqu'à leur cime ; aussi nous arriva-t-il plus d'une fois de tirer sur de très-beaux oiseaux que nous ne pûmes point ramasser.

« C'est sur le flanc des montagnes de ce district que le gouvernement a établi ; depuis environ deux ans , la colonie des Suisses , » p. 152.

Les dernières nouvelles venues du Brésil

nous ont appris que cet établissement était entièrement dispersé, et que les malheureux colons se trouvaient dans la plus grande détresse. Leur gouvernement s'occupe en ce moment de les faire revenir dans leur patrie. Nous croyons que l'on doit attribuer au climat brûlant des tropiques, plus qu'à tout autre cause, le manque absolu de réussite dans le projet que l'on avait de former une colonie d'Européens.

« Ces différentes circonstances, ainsi
 » que les récits mensongers de quelques
 » jésuites, et entre autres du père Char-
 » levoix, sont cause de l'espèce de défa-
 » veur jetée sur les habitans de Saint-
 » Paul, que tous les voyageurs s'accordent
 » à considérer maintenant comme rem-
 » plis des meilleures qualités, » p. 164.

Il est infiniment probable que les Paulistes joueront un grand rôle dans la révolution qui éclate en ce moment au Brésil; ils ont la réputation d'être les meilleurs soldats du royaume.

« L'île qui s'appela ilha des Patos, c'est-à-dire île des canards, » p. 196.

Il existait dans cette capitainerie une nation des Patos, qui pourrait aussi avoir donné son nom à cette île dont nous parlons ici; cependant plusieurs auteurs l'indiquent sous le nom d'*Ile des Canards*, parce que le mot *patos* désigne, en portugais, cet oiseau.

» Quatre lieues plus loin, on traverse la
» presque île montueuse qui sépare cette île
» de celle *des Guanchos*, » p. 209.

Ce nom vient probablement des colons qui avaient émigré des Açores, et descendaient des Guanches, premiers habitans de ces îles.

« Nous ne citerons pas les événemens
» qui arrivèrent pendant de semblables
» voyages, etc., » p. 173.

Nous ne pouvons néanmoins résister au désir de faire connaître ici un trait qui donnera une idée du courage de quelques-uns

de ces voyageurs qui abandonnaient Saint-Paul pour se rendre à Mato-Grosso.

En 1736 la nombreuse flotte de Saint-Paul fut attaquée vers les parages de Caranda, le jour de la fête de saint Joseph, par celle des Indiens, qui était encore plus considérable. Le combat dura plusieurs heures, et l'on perdit le brave commandant Pedro Moraes, ainsi qu'un moine franciscain nommé Fray Antonio Nascetes, auquel ses forces extraordinaires et son intrépidité avaient donné le surnom de tigre. Plusieurs des Portugais se distinguèrent dans cette occasion, où ils furent vainqueurs; mais on remarqua surtout un mulâtre appelé Manuel Rodriguez, et vulgairement Mandu Asson, ou le grand Manuel, en raison de sa haute stature et de la grosseur proportionnée de son corps. Ce géant, doué d'une force étonnante et d'un courage à toute épreuve, gouvernait un canot dans lequel il était avec sa femme, de la même couleur que lui, et avec plusieurs esclaves. Il fut attaqué par deux ent-

barcations ennemies ; mais il se défendit avec tant de valeur et d'adresse qu'elles ne purent jamais venir à l'abordage : tantôt il se servait d'un fusil que sa femme lui rechargeait avec promptitude , tantôt il saisissait son aviron lorsque l'ennemi était à sa portée , et chacun de ses coups abattait un sauvage. En arrivant à Guyaba il reçut le titre de capitaine.

« C'est dans le mont Pary , formant une
» portion de la chaîne des Paycis , que se
» trouvent les sources du rio Paraguay , etc. »
p. 165.

M. Dazara donne ainsi l'étymologie du nom :

« Les Indiens Carijos ou Guaranis , qui habitaient la rive orientale du Paraguay à l'époque de la première arrivée des Espagnols , appelaient cette rivière Payaguay ; c'est-à-dire rivière des Payagoas , par allusion à ce qu'ils étaient les seuls qui y navigassent dans toute son étendue. »

Ce passage est , à ce qu'il nous semble ,

un peu obscur. On ne sait trop si les Payagoas sont les mêmes que les Carijos ou Guaranis. Les noms différens que les voyageurs donnent à une même peuplade causent souvent de graves erreurs. La nation des Carijos est considérée par quelques auteurs comme éteinte depuis long-tems ; il est probable qu'elle ne formait qu'une tribu du peuple civilisé en grande partie par les jésuites. Les Payagoas ne sont pas dans le même cas ; ils vivent maintenant sous la protection du gouvernement espagnol.

» Les Minuanos, ainsi que les Charruas, » p. 152.

Ces Charruas paraissent être une tribu de Guyacourous.

TOME TROISIÈME.

« Sébastian-Fernandez Tourinho, habitant de Porto-Seguro, remonta le rio Docé en 1573, et traversa jusqu'au Jiquitihnonha, » p. 7.

D'après de nouveaux documens, nous avons acquis la certitude qu'il fallait écrire jiquitihnonha, que les Portugais prononcent jiquitignogna. C'est à tort que M. Mawe a substitué à ce nom celui de Jigitonhonha.

« Vers 1713, la cinquième partie qui
 » forme les droits de la couronne, et qui
 » est désigné sous le nom de *quint*, alla à
 » douze millions, et parvint à une somme
 » une fois plus considérable en 1730 et
 » 1750, » p. 22.

Maintenant les droits régaliens sur l'or, pour le Brésil, ne montent guère qu'à la somme de cinq millions.

« Ce bourg (villa do principe), qui
 » pourrait avoir le titre de ville, contient
 » environ cinq mille habitans, etc., » p. 39.

On a trouvé, dit M. Mawe, dans un lavage éloigné de six lieues, un morceau d'or du poids de plusieurs livres. Je me suis procuré du même endroit, continue-t-il, des morceaux de plus de deux onces.

« Aucun souverain ne possède un aussi

» grand nombre de diamans que le roi du
» Brésil, » p. 58.

Il ne paraît cependant pas que ce soient les plus beaux. On trouve dans le *Dictionnaire d'histoire naturelle*, à la suite de détails généraux sur ces pierres, la liste de celles que l'on regarde en Europe comme les plus précieuses.

« Mais tout est examiné avec la plus minutieuse exactitude, si l'on a conçu le
» moindre soupçon, » p. 59.

On nous a raconté, au Brésil, l'histoire d'un nègre qui était parvenu à passer un diamant d'une valeur considérable, en l'introduisant dans un morceau de bois embrasé avec lequel il allumait un cigarre.

« Les Cayapos, qui habitent la Cayaponia, à laquelle ils ont donné leur nom,
» ont plus d'une fois inquiété les convois
» venant de Guyaba dans le Mato-Grosso, »
p. 107.

L'ouvrage de M. Ayres de Casal contient sur cette nation une note qui mérite d'être traduite :

« Il y a long-tems , dit-il , que les Européens n'ont été attaqués par les Indiens , qui probablement ont compris , comme les Guaycourous , quels avantages on pouvait tirer de notre alliance. Le R. Dr Joam Ferreira , premier trésorier de la cathédrale de Saint-Paul , entraîné par la curiosité naturelle au génie entreprenant des Paulistes , alla , en 1810 , observer cette fameuse cascade (la chute d'Oresbu Punga) ; les sauvages arrivèrent dans le même endroit , et se comportèrent comme d'anciens amis ; ils reçurent avec reconnaissance les différentes bagatelles dont les gratifia la générosité du voyageur , et ils permirent même à plusieurs individus des deux sexes et d'âges différens de l'accompagner. »

« La langue de cette nation abonde sur-
» tout en voyelles , et se fait distinguer par
» la douceur de sa prononciation , » p. 143.

Nous croyons devoir offrir ici à nos lecteurs quelques mots recueillis dans la *Cartografia Basilica* , et présentés à côté d'ex-

pressions tupiques , ayant la même signification. Ces deux idiomes ne nous semblent avoir aucune ressemblance.

Langue tupique ou générale. Guycourous.

Soleil.	Araci.	Aliga.
Lune.	{ Yaci ou Jaci.	{ Pannay , Epannay pour les femmes.
Blanche.	Tinga.	Lapaca.
Noire.	Una.	Nabidré.
Grand.	Gouassou.	Elodo.
Frère.	Endouva.	Nixo.
Sel.	Jouki.	Jouki.
Crocodile.	Jacaré.	Nioxe.
Cheval.	Cavarou.	Apolicano.
Anta.	Tapyra.	Apolicano yua.
Porc.	Tayçou ou Tayassou.	Nigda.
Chien.	Jaguara.	Niknik.
Loup.	Guara.	Tiglicon.
Chat.	{ Emmaracaya. Bracaya.	{ Pexixene.
Homme.	Apuala.	Houlegre.
Autruche.	{ Ema. Guaripè.	{ Apacanigo.
Devin.	Page ou Pay.	Ounigenito.
Démon.	Anhanga.	Nanigogigo.
Plusieurs , masculin et féminin.	{ Ceta.	{ Ouhy , Oleo.
Non.	{ Aan , erima , aanira , aaniri.	{ Ayca.

Nous nous sommes permis de changer dans l'orthographe de ces mots l'*u* en *ou*, parce que la prononciation l'exigeait ainsi. On remarquera probablement avec surprise qu'il n'y ait que le mot *sel* qui soit le même dans les deux langues. Il serait à souhaiter que M. le prince de Newiede eût joint à la précieuse collection des mots des différentes langues du Brésil ceux que nous transcrivons ici.

TOME QUATRIÈME.

« Il partit donc pour la France avec une » de ses femmes, nommée Paragouassou, » p. 8.

La *Corographia Basilica* révoque en doute plusieurs points de l'histoire de Caramourou, et elle ne parle pas de cette dernière circonstance. Le tombeau de l'église de Graça prouve qu'il était marié avec la femme dont nous faisons mention, ce qui arriva comme il a déjà été rapporté.

M. Ayrez de Casal dit en substance que ce naufrage, dont la date n'est point suffisamment indiquée, arriva en 1510; que le navire n'allait point dans l'Inde, mais qu'il était probablement destiné à charger du bois de Brésil. Il dit, dans un autre passage, que Vasconcellos a été le premier à écrire les aventures de notre héros, cent cinquante ans après l'événement, en se servant de documens que jamais il ne produit. Nous dirons cependant que les monumens de la première chapelle bâtie à Bahia, ainsi que les traditions, viennent à l'appui de plusieurs faits rapportés par cet historien. Francisco da Cunha, le père Jaboatam, dont les écrits se trouvent bien antérieurs, n'éclaircissent pas beaucoup les faits, mais le premier affirme que Caramourou échappa à la férocité des sauvages dans l'île d'Itaparica, en revenant avec Coutinho; et l'autre dit que ses enfans furent baptisés et mariés en 1534, par les chapelains d'Affonso de Souza. Il paraît que le donataire, en arrivant, dut trou-

ver, outre Alvez Correa, plusieurs Espagnols échappés à un naufrage en 1535.

« Coutinho, accablé par le nombre,
» reçoit lui-même le coup de la mort, »
p. 14.

Ce cruel événement eut lieu en 1548 ou 1547.

« Pêche de la baleine, » p. 40.

Nous croyons devoir prévenir nos lecteurs que la planche où cette pêche est représentée n'offre point la vue que le texte semble indiquer : on se trouve ici à l'entrée de la baie ; on voit à droite le phare, et la ville dans l'éloignement.

« La chapelle de Graca, consacrée à
» saint Benoît, l'a remplacée ; c'est l'é-
» glise la plus ancienne de Bahia, » p. 48.

Quelques personnes prétendent que celle de Victoria a été construite avant elle.

« Quelques-uns cependant ont apporté

» de l'Afrique certains jeux de combinai-
 » son, » p. 88.

Celui que nous indiquons ici nous paraît avoir la plus grande analogie avec le mangala décrit dans l'ouvrage sur l'Égypte et la Syrie.

« Sur l'espèce de quai qui se trouve dans
 » le voisinage de la bourse, on remarque
 » une prodigieuse quantité de poterie de
 » toute espèce, » p. 107.

Quelques vases se font remarquer par une dimension extraordinaire ; ils sont fabriqués avec une argile rouge, à laquelle on donne un beau poli. On prétend que l'on mêle avec cette terre une certaine quantité de sel destinée à la rendre plus poreuse lors de la cuisson.

« Quelques-uns de ces hommes sont
 » tellement habitués à plonger pendant un
 » long espace de tems, que dans le port
 » ils vont ramasser une pièce de monnaie
 » qu'on leur jette au fond de l'eau, »
 p. 108.

Il arrive aussi assez fréquemment qu'ils vont couper les cables des navires en rade pendant la nuit; aussi les capitaines les font-ils surveiller avec beaucoup d'attention.

« Ils étaient présidés par le gouverneur, » p. 116.

Il a été remplacé par une junte provisoire composée de neuf membres.

« La vigne y réussit parfaitement dans » quelques endroits, » p. 142.

Un riche habitant de Bahia a fait faire du vin avec le produit de ces vignes, et l'on assure qu'il était supportable.

« Les propriétaires qui prennent le titre » de Senhores d'Engenhos, jouissent de » certaines prérogatives, » p. 134.

Comme de voir tous les objets nécessaires à l'exploitation de leur sucrerie à l'abri des poursuites de créanciers.

« Il chargeait le tronc d'arbre sur ses » épaules, et le portait avec autant de vi-

» tesse que cela lui était possible , » p. 204.
On voit dans Pison une mauvaise gravure en bois représentant ce fait.

« Leur lèvre est percée, et finit par se
» distendre au point de pouvoir y intro-
» duire une morceau de bois léger , »
p. 218.

Cette rouelle est faite avec le bois de barrigudo (*bombax ventricosa*), qui n'a guère plus de consistance que la moëlle de sureau.

« Ils ont ordinairement la peau d'un
» brun tirant sur le rouge, et se la peignent
» de la manière la plus bizarre , » p. 217.

Quelquefois ils teignent la moitié de leur corps en noir, et laissent à l'autre partie sa couleur naturelle. D'autres individus se barbouillent les joues avec une teinture d'un rouge éclatant. Nous avons remarqué à Cachoerinha deux ou trois Bouticoudos dont la peau était d'un blanc de lait, avec une légère teinte bleuâtre.

Ces différens objets ont été représentés

dans la planche de la page 223 , et l'on a ajouté à la suivante la figure des armes les plus en usage.

Il y a eu erreur dans la gravure de quatre planches représentant des armes ou des ornemens de Bouticoudos, Puris et Machakalis.

Dans la première, tout appartient aux Bouticoudos : c'est un porte-voix, un filet, une gaine pour garantir les parties sexuelles, et un collier ; dans la seconde, les flèches et l'arc sont les mêmes pour les deux nations ; le reste est aux Puris : la troisième présente la flûte, l'os à polir l'arc, la botoque et le couteau d'un Bouticoudo ; dans la quatrième, on voit encore une botoque, qui peut avoir à peu près la dimension de celles que les femmes emploient, et se trouvent par conséquent la moitié plus petite que celle de certains guerriers : on voit encore la hache en nephrite ; le reste appartient uniquement aux Machakalis, tel que le hamac, l'arc à deux cordes, l'éventail, que nous ne nous rap-

pelons point d'avoir vu chez les Bouticoudos.

« C'est dans ce district que vivent les
» Patachos et les Machakali , leurs al-
» liés, » p. 259.

C'est une tribu différente de celle que nous avons rencontrée sur le Belmonte : ce peuple , quoiqu'établi sur le bord de la mer, paraît être originaire de l'intérieur.

« Par un hasard, que l'on ne saurait
» trop apprécier, le bourg de Caravellas, »
p. 261.

Il y a ici une erreur grave : au lieu de Caravellas, il faut lire Canavieras.

« Elle possède, dans le bras d'une petite
» rivière qui y coule, un port pouvant re-
» cueillir des soumaquas, » p. 285.

Ces soumaquas, ou plutôt sumacas, sont des bâtimens côtiers à peu près du port d'une goëlette.

« Le souvenir des meurtres qu'ils ont
» commis oblige à se tenir toujours sur ses

» gardes lorsqu'on est possesseur d'une
» plantation un peu retirée, » p. 290.

Pour donner une idée de la terreur que doivent inspirer les Bouticoudos ennemis, nous allons rapporter ce que le commandant du quartel Riacho, poste peu éloigné du rio Doce, dit à M. de Newied :

« Ces sauvages, dont l'humeur guerrière tient leurs voisins dans des alarmes continuelles, sont antropophages. A cette horrible habitude, ils joignent une perfidie qui les rend, s'il se peut, encore plus odieux. Partout où d'abord ils ont montré des dispositions pacifiques, levant bientôt le masque, ils commettent les actes d'hostilité les plus barbares. Une conséquence de ce caractère est l'impossibilité de vivre long-temps en bonne intelligence avec eux. Avant la construction de la povoação de Linharès, il y avoit sur son emplacement un poste de sept soldats avec du canon établi pour protéger la route de Minas. Les Bouticoudos attaquèrent ce poste,

et furent d'abord repoussés ; mais s'étant familiarisés avec les armes européennes , ils perdirent toute crainte , et réussirent dans une seconde attaque ; un soldat fut tué ; les autres eussent été pris et massacrés , s'ils n'avaient eu le bonheur de gagner tous une barque envoyée pour les recueillir dans leur fuite. Les sauvages , ne pouvant les atteindre , remplirent le canon de pierres , et retournèrent dans leurs forêts. »

On ne peut s'empêcher de déplorer que de nombreux événemens diminuent tous les jours le nombre de ces malheureux sauvages , qui certainement pourraient être amenés à un certain état de civilisation. M. de Newied nous fournira encore un fait qui prouve combien on fait peu de cas de leur existence.

La rive septentrionale du Saint-Matheus est , comme nous l'avons dit , peuplée d'une foule de sauvages , parmi lesquels on distingue les Patachos , les Cumachos , et une foule d'autres Tapuyas en

guerre avec les Bouticoudos possesseurs de la rive méridionale. Ces Tapuyas étaient ennemis des blancs, et en avaient tué dix – sept dans le courant d'une année. « Les champs de cannes à sucre d'une habitation riveraine étaient dévastés par les différentes peuplades, quand le propriétaire imagina un singulier moyen de s'en débarrasser ; il chargea un vieux canon en fer de vieux morceaux du même métal et de plomb, y attacha la batterie d'un fusil, et le plaça dans l'étroit sentier où arrivaient les maraudeurs, qu'il baricada au moyen d'une pièce de bois communiquant à la détente par un cordon. Les sauvages, venus au crépuscule du soir, marchèrent sur ce bois, ne voyant pas l'appareil dirigé contre eux, qui fit tout l'effet qu'on s'en était promis. Les gens de l'habitation accoururent au bruit du canon, et trouvèrent trente hommes tués ou blessés sur la place : les autres, dont plusieurs l'étaient aussi, regagnèrent en hâte leurs forêts. »

Beaucoup d'entre eux s'adonnent à la récolte du baume de Copahu, etc.

Ils conservent ce baume, et tous ceux qu'ils recueillent, dans des petits cocos bouchés avec de la cire : quelquefois la grande chaleur les volatilise, et ils s'évaporent malgré l'épaisseur du coco.

TOME CINQUIÈME.

« La maison du directeur de ce jardin
» est un petit hermitage, entouré de jar-
» dins délicieux, » p. 20.

Il y a trois ou quatre ans, le directeur était un Français, dont on aurait pu tirer quelques détails sur la botanique du pays : la mort est venue malheureusement l'enlever au milieu de ses tranquilles occupations.

« Il ne mourut que vers 1808, » p. 106.

Les exemples d'une longévité aussi extraordinaire ne sont point très-rares au Brésil, surtout parmi les hommes de couleur.

« Il repoussa , selon la même version , les Pitigoares du pays d'alentour , » p. 113.

Selon ce que rapporte un ancien manuscrit portugais qui se trouve à la Bibliothèque royale , ces sauvages étaient dans l'usage de ne point différer le trépas de leurs prisonniers ; ils les massacraient et les dévoraient aussitôt. Ils jouissaient de la réputation de guerriers courageux , et d'archers extrêmement habiles. Il paraît qu'ils avaient fait alliance avec les Français , et qu'ils les accompagnaient continuellement dans leurs différentes expéditions.

« Ajoutez à tout cela une espèce de casquette ronde à petits bords , qui couvre sa tête , et vous aurez une idée exacte d'un pasteur en voyage , » p. 147.

M. de Newied , en parlant des Sertanejos de la capitainerie de Bahia , s'exprime ainsi : « On peut effectivement qualifier les *Vaqueiros* d'hommes de cuir , car , de la tête aux pieds , ils en sont revêtus. Leur chapeau rond de cuir leur sert , en cas de

besoin , d'assiette et de gobelet ; leur vêtement , que souvent ils ne quittent pas pendant long-tems , garantit leur corps des arbrisseaux épineux qui remplissent les solitudes où ils sont obligés de passer une grande partie de leur existence monotone , pour garder le bétail , et le prendre de la manière que j'ai décrite plus haut.

« Les cannes à sucre fournissent de
» l'eau-de-vie et des rapaduras , » p. 173.

Il faut se rappeler que ces rapaduras sont des pains de sucre brut , ayant la forme et la dimension d'une très-grosse brique.

« Ils s'entendent , dit-on , à merveille à
» passer en mégie les peaux de cerf dans
» du lait , » p. 180.

Dans Campos-Geraes , pour rendre ces peaux bien souples , on les frotte avcc de la cervelle de bœuf quand elles ont été tannées. On prétend que le même procédé est en usage parmi les indigènes de l'Améri-

que septentrionale , pour les différentes peaux d'animaux qu'ils veulent préparer.

« Dans le voisinage de quelques fleuves ,
» dont nous ne donnerons point la description , on remarque plusieurs terrains qui fournissent une grande quantité de salpêtre , et l'arrayal de Piracrua possède des mines de couperose très-abondantes , » p. 199.

Le comte Maurice envoya dans les montagnes voisines du Piauhy une expédition , sous la conduite d'Elias Herkman. « En plusieurs endroits , dit M. Maltebrun , d'après Raynal , le sol retentissait sous leurs pas , chose ordinaire dans les pays calcaires , mais que ces avides étrangers prirent pour un indice de métaux cachés. Il paraît qu'ils s'arrêtèrent vers les sources de la rivière Corrente , ou de la rivière Verde , où ils trouvèrent des eaux mauvaises , troubles et saumâtres ; des monumens singuliers frappèrent partout leurs regards ; c'étaient d'énormes rochers de figure ronde et appla-

tie , taillés avec beaucoup de précision , placés l'un au dessus de l'autre , et quelquefois diminuant en diamètre , de manière à former une pyramide. Quel est le peuple inconnu dont ces monumens indiquent l'existence ? »

Nous ne pensons point que d'autres voyageurs aient , jusqu'à présent , fait mention de ces pierres remarquables : peut-être M. de Saint-Hilaire , ou MM. Pix et Marlius auront-ils eu occasion de les observer.

« La ville de San-Luiz , Saint-Louis de Maranham , est bâtie sur un terrain assez inégal , » p. 232.

Elle a été fondée en 1594 par les Français. On évaluait , il y a environ vingt ans , sa population à dix mille ames ; mais elle a probablement depuis subi une grande augmentation.

« Le premier se nommoit jacoupem ou le faisan , » p. 245.

Il y a ici deux erreurs ; il faut lire : le

premier se nommait jacoupema, ou le faisan. C'est à tort que le père Claude d'Abbeville retranche au mot indigène la dernière syllable, que nous rétablissons.

Du cucheri ou gérofle du Maranham, »
p. 268.

C'est le myrtus carcophyllata.

« Ce n'est qu'au confluent de l'Ucagale
» avec le Tanguragua qu'il se nomme
» Maranham, » p. 281.

Il faut lire Ucayale, et non pas Ucagale. Nous écrivons le mot Maranham comme les Portugais; mais il faut observer qu'ils prononcent Maragnan.

TOME SIXIÈME.

« Ils parurent éprouver beaucoup de
» répugnance à goûter de ces alimens, »
p. 15.

Les sauvages que l'on rencontre actuellement dans le Brésil sont infiniment moins

déliçats , et mangent avec un extrême ap-
pétit tout ce qu'on leur présente.

« Quelques-uns s'étaient teint le corps
» en noir bleuâtre , » p. 32.

C'est avec le suc du janipaba, que rien
ne peut faire disparaître pendant neuf ou
dix jours.

« C'étaient simplement trois solives at-
» tachées à côté l'une de l'autre , » p. 28.

Les Portugais ont probablement adopté
leurs jangadas d'après ce genre d'embar-
cations.

« Alors l'almo-scherif Diego Dias , »
p. 37.

Ce titre correspond à celui de receveur
ou même de payeur.

« Quelques-uns avaient à la main un
» certain fruit vert qui ressemblait à une
» châtaigne , etc. , » p. 44.

Il est facile de voir par la suite de la des-
cription qu'il est question du roucou.

« Jean-Hans Stade était né de parens
» honnête à Homberg , » p. 74.

On est dans l'usage de se servir, pour désigner ce voyageur, d'un nom qui a été francisé; il faudrait l'appeler Jean Staden, que l'on traduit en latin par *Joannes Stadius*. Hans est une abréviation allemande du mot Jean, dont il était inutile de le faire précéder.

« Lorsque les sauvages se révoltèrent
» contre les colons d'Iguarassu , » p. 76.

Il est probable qu'ils appartenaient à la tribu des Cahètes, faisant partie de la grande nation tupis.

« Au bout de trois semaines, on vit en-
» trer celui qui portait le chef de l'expédi-
» tion; mais il eut le sort du troisième, »
p. 7.

Il y a ici une erreur grave; il faut lire :
Il ignorait.

« En deux jours on arriva dans l'île des
Alkatrasses , » p. 94.

Cette île paraît avoir été nommée ainsi à cause du grand nombre d'oiseaux qu'on y rencontrait, et qui portaient ce nom. Il faudrait faire de nombreuses recherches pour savoir quel est son nom actuel, parce que, dans les anciens voyageurs, les distances ne sont pas toujours bien indiquées.

« Quelques sauvages qui l'avaient vu
 » parcourir la veille un ouvrage portugais,
 » que les Portugais avaient donné en
 » échange de quelques bagatelles, pré-
 » tendirent qu'il s'occupait alors à re-
 » tourner les peaux du tonnerre, »
 p. 150.

Quelque bizarre que puisse paraître cette expression, nous avons dû la conserver; le latin dit :

Vidimus eum heri pelles tonitruum revolvere.

« Il ordonna à l'une de ses femmes de
 » célébrer son départ, selon l'usage du
 » pays par des larmes, » p. 189.

Les femmes sauvages ont en général une extrême facilité à pleurer ; mais les Tupi-nambas surtout ne manquaient point de célébrer le départ ou l'arrivée de leurs hôtes en répandant des pleurs ; il suffira , pour prouver ce que nous avançons , de citer Léry , qui s'exprime ainsi sur ce sujet : « Pour donc déclarer les cérémonies que les Touou-pinamboult observent à la réception de leurs amis qui les vont visiter , il faut en premier lieu , sitôt que le voyageur est arrivé en la maison du *moussacat* , c'est-à-dire bon père de famille , qui donne à manger aux passans , qu'il aura choisi pour son hôte , ce qu'il faut faire en chacun village où l'on fréquente , et sur peine de le fâcher , quand on y arrive n'aller pas premièrement ailleurs , que s'asseyant dans un lit de coton pendu en l'air , il y demeure quelque peu de tems sans dire mot ; après cela , les femmes venant à l'entour du lit , s'accroussant les fesses contre terre , et tenant les deux mains sur leurs yeux , en plorant de cette

façon la bien-venue de celui dont sera question, elles diront mille choses à sa louange, comme, par exemple : Tu as pris tant de peine à nous venir voir ; tu es bon, tu es vaillant : et si c'est un Français ou autre étranger de par de ça, elles ajouteront : Tu nous a apporté tant de belles besognes dont nous n'avons point en ce pays. Si, bref, comme j'ai dit, elles, en jettant de grosses larmes, tiendront plusieurs tels propos d'applaudissemens et flatteries, que si au réciproque le nouveau venu assis dans le lit, leur veut agréer en faisant bonne mine de son côté, s'il ne veut pas plorer tout à fait, comme j'en ai vu de notre nation, qui, voyant la braierie de ces femmes auprès d'eux, étaient si veaux d'en venir jusques là, pour le moins leur correspondant jettant quelques soupirs, faut-il qu'il en fasse semblant. Cette première salutation faite ainsi de bonne grâce par ces femmes Américaines, le moussacat, c'est-à-dire le vieillard maître de la maison, lequel aussi

de sa part aura été un quart d'heure sans faire semblant de vous voir (caresse fort contraire à nos embrassemens , accolades , baisemens et touchemens de la main à l'arrivée de nos amis) vous dira premièrement : *Ere-coube ? est-tu venu ? »*

Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en leur donnant une partie du dialogue qui s'établissait après cette singulière interpellation. Nous conserverons la forme du dialogue donnée par Léry.

LE FRANÇAIS.

Pa-aiout. Oui, je suis venu.

LE TUPINAMBAS.

Teh ! auge-ny-po. Voilà bien dit.

Mara-pé dereré ? Comment te nommes-tu ?

LE FRANÇAIS.

Lery oussou. Une grosse huitre.

LE TUPINAMBAS.

Ere iacasso pieno. As-tu laissé ton pays pour venir demeurer ici ?

LE FRANÇAIS.

Pa. Oui.

LE TUPINAMBAS.

Eori de retano ouani repia.c Viens donc voir le lieu où tu demeureras.

LE FRANÇAIS.

Auge-bé. Voilà bien dit.

LE TUPINAMBAS.

Iende repiac? aout ienderé piac aout é cheraire eh! oouerete Kenoïï Lery Oussou ymen! Voilà donc il est venu par deçà, mon fils, nous ayant en la mémoire, hélas!

Ererou de caraniemo? As-tu apporté tes coffres? (Ils entendent aussi tous autres vaisseaux à tenir hardes que l'homme peut avoir.)

LE FRANÇAIS.

Pa arout. Oui, je les ai apportés.

LE TUPINAMBAS.

Mobouy? Combien?

Autant que l'on en aura, on pourra les

leur nombrer par paroles jusqu'au nombre de cinq, en les nommant ainsi : *auge pe*, un ; *mocouein*, deux ; *mossaput*, trois ; *oiocoudic*, quatre ; *ecoinbo*, cinq ; et si tu en as deux, tu n'as que faire d'en nombrer quatre ou cinq, il te suffira de dire *mocouein* ; de trois et quatre semblablement ; s'il y en a quatre tu diras *oiocoudic*, et ainsi des autres. Mais s'ils ont passé le nombre cinq, il faut que tu montres par tes doigts et par les doigts de ceux qui sont auprès de toi, pour accomplir le nombre que tu leur voudras donner à entendre, et de toute autre chose semblablement, car ils n'ont autre manière de compter. »

En voilà suffisamment pour faire connaître à nos lecteurs les cérémonies usitées par les sauvages dans de semblables circonstances. Nous avons conservé les phrases en langue tupique, telles qu'elles se trouvent dans Léry.

FIN.

008296



1/6

